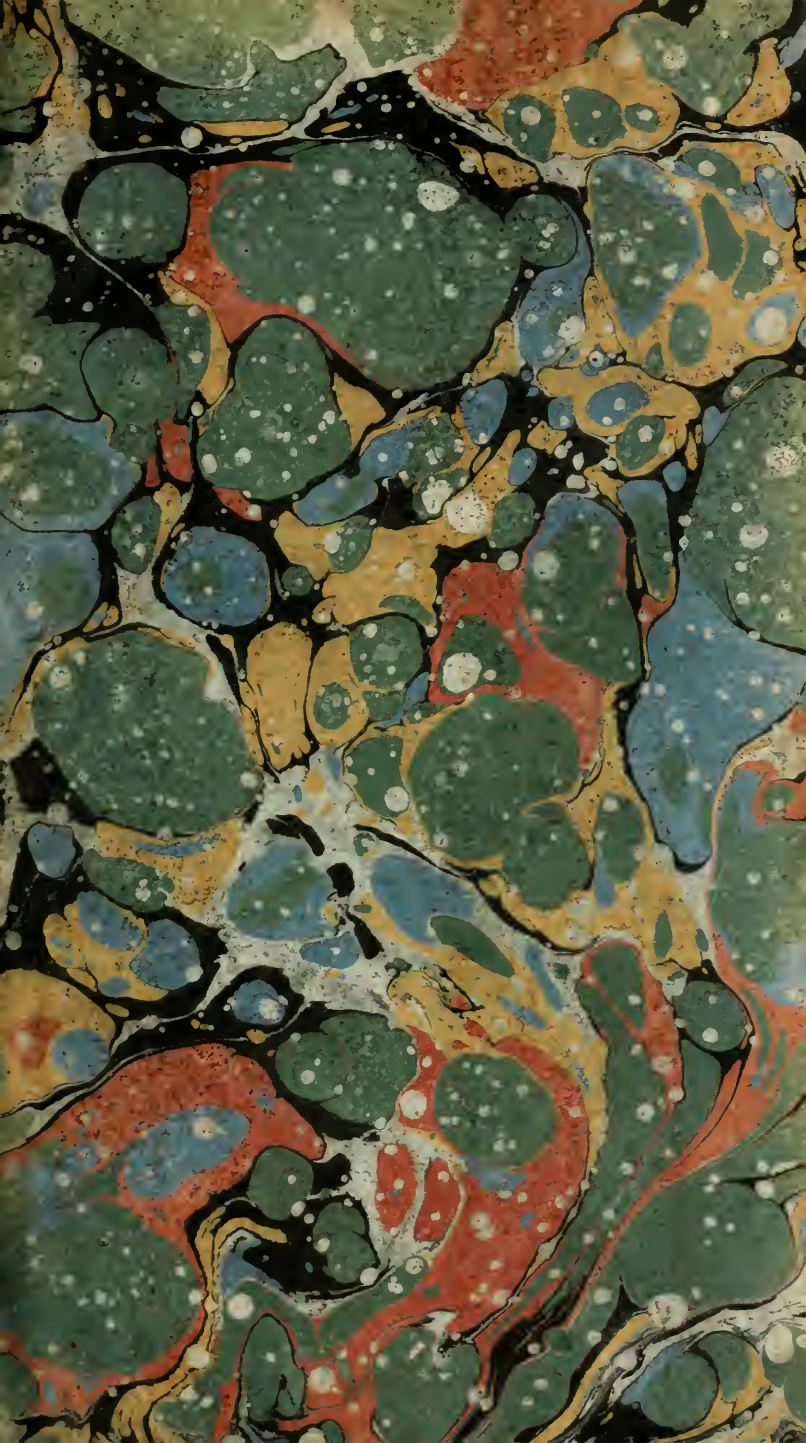


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes16rous

LF
R8645
.5

Rom. Sem.

OEUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE

DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME SEIZIEME.

1791.

H38627
11.9.45

PQ
2030
1788
t.16

J. M. Moreau Inv. L.C. Chateau Sculp.

SCIENCES,

ARTS

ET BELLES-LETTRES.

TOME SECOND.

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A

M. D'ALEMBERT,

De l'académie françoise, de l'académie royale des sciences de Paris, de celle de Prusse, de la société royale de Londres, de l'académie royale des belles-lettres de Suede, et de l'institut de Bologne :

Sur son article GENEVE,

Dans le VIIe. volume de l'Encyclopédie,

et particulièrement

Sur le projet d'établir un Théâtre de comédie en cette ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.

PRÉFACE.

J'ai tort si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considere sa personne ; j'admire ses talens ; j'aime ses ouvrages ; je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice et vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre il faut avoir une patrie à servir, et plus d'amour pour ses

devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zele qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article, on trouvera que la comédie, qui n'est pas à Geneve et qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choses qui y sont.

« On ne souffre point de comédie à Ge-
« neve : ce n'est pas qu'on y désapprouve
« les spectacles en eux-mêmes; mais on
« craint, dit-on, le goût de parure, de
« dissipation et de libertinage que les trou-
« pes de comédiens répandent parmi la jeu-

« nesse. Cependant ne seroit-il pas possi-
« ble de remédier à cet inconvénient par
« des lois séveres et bien exécutées sur la
« conduite des comédiens? Par ce moyen
« Geneve auroit des spectacles et des
« mœurs, et jouiroit de l'avantage des uns
« et des autres; les représentations théâ-
« trales formeroient le goût des citoyens,
« et leur donneroient une finesse de tact,
« une délicatesse de sentiment qu'il est
« très difficile d'acquérir sans ce secours:
« la littérature en profiteroit sans que le
« libertinage fît des progrès; et Geneve
« réuniroit la sagesse de Lacédémone à la
« politesse d'Athenes. Une autre considé-
« ration, digne d'une république si sage et
« si éclairée, devroit peut-être l'engager à
« permettre les spectacles. Le préjugé bar-
« bare contre la profession de comédien,
« l'espece d'avilissement où nous avons
« mis ces hommes si nécessaires au progrès
« et au soutien des arts, est certainement

« une des principales causes qui contri-
« buent au déréglement que nous leur re-
« prochons : ils cherchent à se dédommager
« par les plaisirs, de l'estime que leur état
« ne peut obtenir. Parmi nous, un comé-
« dien qui a des mœurs est doublement
« respectable ; mais à peine lui en sait-on
« gré. Le traitant qui insulte à l'indigence
« publique et qui s'en nourrit, le courtisan
« qui rampe et qui ne paie point ses dettes ;
« voilà l'espece d'hommes que nous hono-
« rons le plus. Si les comédiens étoient non
« seulement soufferts à Geneve, mais con-
« tenus d'abord par des réglemens sages,
« protégés ensuite et même considérés dès
« qu'ils en seroient dignes, enfin absolu-
« ment placés sur la même ligne que les
« autres citoyens, cette ville auroit bientôt
« l'avantage de posséder ce qu'on croit si
« rare et qui ne l'est que par notre faute,
« une troupe de comédiens estimables.
« Ajoutons que cette troupe deviendroit

« bientôt la meilleure de l'Europe : plu-
« sieurs personnes pleines de goût et
« de dispositions pour le théâtre, et qui
« craignent de se déshonorer parmi nous
« en s'y livrant, accourroient à Geneve,
« pour cultiver non seulement sans honte,
« mais même avec estime, un talent si
« agréable et si peu commun. Le séjour
« de cette ville, que bien des François
« regardent comme triste par la privation
« des spectacles, deviendroit alors le sé-
« jour des plaisirs honnêtes, comme il est
« celui de la philosophie et de la liberté ; et
« les étrangers ne seroient plus surpris de
« voir que, dans une ville où les spectacles
« décens et réguliers sont défendus, on
« permette des farces grossieres et sans es-
« prit, aussi contraires au bon goût qu'aux
« bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-
« peu l'exemple des comédiens de Geneve,
« la régularité de leur conduite et la con-
« sidération dont elle les feroit jouir,

« serviroient de modele aux comédiens des « autres nations et de leçon à ceux qui « les ont traités jusqu'ici avec tant de « rigueur et même d'inconséquence. On « ne les verroit pas d'un côté pensionnés « par le gouvernement et de l'autre un « objet d'anathême: nos prêtres perdroient « l'habitude de les excommunier et nos « bourgeois de les regarder avec mépris: et « une petite république auroit la gloire d'a- « voir réformé l'Europe sur ce point, plus « important peut-être qu'on ne pense ».

Voilà certainement le tableau le plus agréable et le plus séduisant qu'on pût nous offrir; mais voilà en même temps le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du moins, tel est mon sentiment; et mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunesse de Geneve, entraînée par une autorité d'un si grand poids, ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déja que trop de penchant! Com-

bien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre, croyant rendre un service à la patrie et presque au genre humain ! Voilà le sujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends justice aux intentions de M. d'Alembert; j'espere qu'il voudra bien la rendre aux miennes ; je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, selon ma conscience et mes lumieres? Ai-je dû me taire, l'ai-je pu, sans trahir mon devoir et ma patrie ?

Pour avoir droit de garder le silence en cette occasion, il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours su t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât

que j'ai eu quelques liaisons avec les éditeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'ouvrage, que mon nom se trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Geneve* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhere à ce qu'il contient! Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler : il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le sais bien ; mais moi, j'ai besoin de m'honorer, en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devroit être, est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au-dessous du médiocre où je pou-

vois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, et n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable ; et ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchu, et l'on ne tombe pas au-dessous de rien.

Premièrement il ne s'agit plus ici d'un vain babil de philosophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais d'expliquer nettement ma pensée. Il a donc fallu changer de style : pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choses en plus de mots ;

et voulant être clair et simple, je me suis trouvé lâche et diffus.

Je comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus : j'ai commencé à la hâte ; et mon sujet s'étendant sous ma plume, je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade et triste ; et, quoique j'eusse grand besoin de distraction, je me sentois si peu en état de penser et d'écrire, que, si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu, j'aurois jeté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fît supporter. Je me suis jeté dans toutes les digressions qui se sont présentées, sans prévoir combien, pour soulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction ne sauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne.

sonne. J'avois un Aristarque sévere et judicieux ; je ne l'ai plus, je n'en veux plus (*a*) : mais je le regretterai sans cesse, et il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits (*).

La solitude calme l'ame et appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire

(*a*) Ad amicum etsi produxeris gladium, non desperes ; est enim regressus. Ad amicum si aperueris os triste, non timeas ; est enim concordatio : excepto convitio, et improperio, et superbiâ, et mysterii revelatione, et plagâ dolosâ ; in his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic.* XXII, 26, 27.

(*) Diderot.

d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer, je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice : il vaut mieux tout oublier. J'espere qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faisoit lire; je consens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raisons il s'en joint une autre plus cruelle et que je voudrois en vain dissimuler; le public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si, dans les essais sortis de ma plume, ce papier est encore au-dessous des autres, c'est moins la faute des circonstances que la mienne; c'est que je suis au-dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame : à force de souffrir elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagere produisit en moi quelque lueur de talent : il s'est montré tard, il

s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment; il est passé; j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre; car, pour moi, je ne suis plus.

A Montmorenci, le 20 mars 1758.

Extrait du dixieme livre des Confessions.

« Pendant un hiver assez rude, au mois de fé-
« vrier, malgré l'abattement où j'étois, malgré mes
« chagrins et mes maux, j'allois tous les jours
« passer deux heures le matin et autant l'après-dî-
« née dans un donjon tout ouvert que j'avois au
« bout du jardin où étoit mon habitation. Ce don-
« jon, qui terminoit une allée en terrasse, donnoit
« sur la vallée et l'étang de Montmorenci, et m'of-
« froit pour terme du point de vue ce simple mais
« respectable château de S.- Gratien, retraite du
« vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors
« glacé, que, sans abri contre le vent et la neige,
« sans autre feu que celui de mon cœur, je com-
« posai, dans l'espace de trois semaines, ma lettre à
« d'Alembert sur les spectacles. C'est ici, car la
« Julie n'étoit pas à moitié faite, le premier de mes
« écrits où j'aie trouvé des charmes dans le travail.
« Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu
« lieu d'Apollon : la tendresse et la douceur d'ame
« m'en tinrent lieu cette fois..... En l'écrivant,
« que je versai de délicieuses larmes ! »

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A

M. D'ALEMBERT.

J'AI lu, monsieur, avec plaisir votre article GENEVE, dans le septieme volume de l'Encyclopédie. En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques réflexions, que j'ai cru pouvoir offrir, sous vos auspices, au public et à mes concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article : mais si les éloges dont vous honorez ma patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi : n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assez m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter et dont

l'examen me convient le moins, mais sur lequel, par la raison que je viens de dire, le silence ne m'est pas permis : c'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos ministres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très beau, très vrai, très propre à eux seuls dans tous les clergés du monde, et qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la philosophie et ne craignent pas l'œil du philosophe. Mais, monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur maniere et non pas à la nôtre, de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de secte est toujours odieux, et que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des laïques, ne le sont jamais pour des théologiens ?

Vous me direz qu'il est question de faits et non de louanges, et que le philosophe

a plus d'égards à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité n'est pas si claire ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités ; et je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens qu'un corps professe et sur lesquels il se conduit ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez : mais vous les attribuez à plusieurs ; et plusieurs, dans un petit nombre, font toujours une si grande partie, que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris. Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des pasteurs en question.

Or, dans les matieres de pur dogme et qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? comment peut-on même en juger sur

la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas? et à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques et désavouées, un prêtre acharné poursuive l'auteur sur ces conséquences, le prêtre fait son métier et n'étonne personne ; mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute? et le philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime?

Il resteroit donc à penser, sur ceux de nos pasteurs que vous prétendez être sociniens parfaits et rejeter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers. Mais, si c'étoit en effet leur sentiment et qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête et libre épanchement d'un commerce philosophique; ils l'auroient dit au philosophe, et non pas à l'auteur. Ils n'en ont donc rien fait, et ma preuve est sans réplique ; c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez : je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent ; et j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne sais ce que c'est que le socinianisme, ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; mais, en général, je suis l'ami de toute religion paisible, où l'on sert l'Etre éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison (*a*) : et com-

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant et au superstitieux, et calmeroit cette fureur de faire des prosélytes qui semble animer les incrédules : c'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, et qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour regle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune; et de plus chacun a sa propre raison qui

ment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement (*a*)

---

le détermine : ainsi le sentiment ne mene point au scepticisme ; mais aussi, les bornes générales de la raison n'étant point fixées et nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil et l'opinion, c'est par là qu'on termineroit à la fin les dissensions des prêtres et des philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni persécutions ni disputes ; les premiers n'auroient personne à tourmenter ; les seconds personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même, je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, et qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(*a*) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un auteur qui n'est pas protestant ; et je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos ministres de faire dans notre religion, s'y feroit inutilement, et se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la géo-

contraire à celui qu'il a reçu de lui? Si un docteur venoit m'ordonner de la part

---

métrie, est plein de vérités incompréhensibles et pourtant incontestables, parceque la raison qui les démontre existantes ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les appercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu; tels sont les mysteres admis dans les communions protestantes. Les mysteres qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont tout autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mystérieuse, obscure, incompréhensible; vous dites au contraire une absurdité lumineuse et palpable, une chose évidemment fausse. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauroient l'emporter sur celle qui la détruit, parcequ'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison, déposant contre elle-même, nous force-

de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, sinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou? Sans doute l'orthodoxe, qui ne voit nulle absurdité dans les mysteres, est obligé de les croire : mais si le socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit entendre. Que faire donc? Le laisser en repos.

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire

---

roit à la récuser; et, loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme, de quelque religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils mysteres, en impose donc ou ne sait ce qu'il dit.

autre chose? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour et de respect pour le plus sublime de tous les livres : il me console et m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejeter en cela, comme vous rejetez en géométrie les démonstrations qui mènent à des conclusions absurdes : car de quelque authenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la bible soit altérée, que Dieu injuste ou mal-faisant.

Voilà, monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables et modérés théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus : des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable et foible, si dignes d'un créateur juste et miséricordieux, me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, et à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie

ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens je vous remercie pour ma patrie de l'esprit de philosophie et d'humanité que vous reconnoissez dans son clergé et de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais, pour être philosophes et tolérans (*a*), il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver ni vous suivre. Quoiqu'un tel système n'ait rien peut-être que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois

(*a*) Sur la tolérance chrétienne on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine chrétienne de M. le professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'église doit apporter encore plus de ménagement et de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, et comment s'allient, dans les regles de cette censure, la douceur du chrétien, la raison du sage, et le zele du pasteur.

faire ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très grave et ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de religion, qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ! Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes ; car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, et laissons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, sur un point dont l'examen ne m'appartient pas et n'est pas aussi le sujet de cette lettre. Les ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre (*a*) : ce

(*a*) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite (*); mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi, non seulement je jouis du plaisir de leur

(*) Voyez la note à la fin.

n'est pas la mienne qu'ils choisiroient pour cela, et de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir : mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer; et c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de théologiens philosophes et pacifiques, ou

---

avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma lettre entièrement superflu, et le rendroit peut-être indiscret dans tout autre cas : mais, étant sur le point de le supprimer, j'ai vu que, parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, et qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que, si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'église de Geneve et que d'utile aux hommes en tout pays.

plutôt

plutôt un corps d'officiers de morale (*a*) et de ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des gens d'église. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, et que d'odieuses disputes de théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin d'apprendre toujours, par leurs leçons et par leur exemple, que la douceur et l'humanité sont aussi les vertus du chrétien.

Je me hâte de passer à une discussion moins grave et moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, et dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'est celle du projet d'établir un théâtre de comédie à Geneve. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu

(*a*) C'est ainsi que l'abbé de Saint-Pierre appeloit toujours les ecclésiastiques, soit pour dire ce qu'ils sont en effet, soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres; et tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez sûrement le premier philosophe (*a*) qui jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, et un état pauvre, à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre! Si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs? Si l'austérité républicaine les peut comporter? S'il faut les souffrir dans une petite ville? Si la profession de comédien peut être honnête? Si les comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes? Si de bonnes lois suffisent pour réprimer

(*a*) De deux célebres historiens, tous deux philosophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne seroit de son avis peut être; mais Tacite, qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, et qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eût-il été de même?

les abus? Si ces lois peuvent être bien observées? etc. Tout est problême encore sur les vrais effets du théâtre, parceque les disputes qu'il occasionne ne partageant que les gens d'église et les gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, monsieur, des recherches qui ne seroient pas indignes de votre plume. Pour moi, sans croire y suppléer, je me contenterai de chercher, dans cet essai, les éclaircissemens que vous nous avez rendus nécessaires; vous priant de considérer qu'en disant mon avis, à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie; et qu'au moins, si je me trompe dans mon sentiment, cette erreur ne peut nuire à personne.

Au premier coup-d'œil jeté sur ces institutions, je vois d'abord qu'un spectacle est un amusement; et, s'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, et que tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte et le temps si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, et

naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins; et ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en sait jouir peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore; et mieux on le met à profit, moins on en sait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, et qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles: mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scene, comme s'il étoit mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare (*a*) à qui l'on vantoit les magnificences du cirque

(*a*) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

et des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont-ils ni femmes ni enfans? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle, et c'est là que chacun s'isole; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, et ce n'est que par leurs effets sur lui qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'especes (*a*) : il y a de peuple

(*a*) « Il peut y avoir des spectacles blâmables en « eux-mêmes, comme ceux qui sont inhumains, « ou indécens et licencieux : tels étoient quelques « uns des spectacles parmi les païens. Mais il en

a peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les religions, par les gouvernemens, par les lois, par les coutumes, par les préjugés, par les climats,

---

« est aussi d'indifférens en eux-mêmes, qui ne de-
« viennent mauvais que par l'abus qu'on en fait.
« Par exemple, les pieces de théâtre n'ont rien de
« mauvais en tant qu'on y trouve une peinture des
« caracteres et des actions des hommes, où l'on pour-
« roit même donner des leçons agréables et utiles
« pour toutes les conditions : mais si l'on y débite
« une morale relâchée, si les personnes qui exer-
« cent cette profession menent une vie licencieuse
« et servent à corrompre les autres, si de tels spec-
« tacles entretiennent la vanité, la fainéantise, le
« luxe, l'impudicité; il est visible alors que la chose
« tourne en abus, et qu'à moins qu'on ne trouve le
« moyen de corriger ces abus ou de s'en garantir,
« il vaut mieux renoncer à cette sorte d'amuse-
« ment ». *Instruction chrét. t. III, l. III, chap.* 16.

Voilà l'état de la question bien posé. Il s'agit de savoir si la morale du théâtre est nécessairement relâchée, si les abus sont inévitables, si les inconvéniens dérivent de la nature de la chose, ou s'ils viennent de causes qu'on ne puisse écarter.

devient si différent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel temps ou dans tel pays. Ainsi les pieces de Ménandre, faites pour le théâtre d'Athenes, étoient déplacées sur celui de Rome : ainsi les combats des gladiateurs, qui, sous la république, animoient le courage et la valeur des Romains, n'inspiroient, sous les empereurs, à la populace de Rome que l'amour du sang et la cruauté : du même objet offert au même peuple en différens temps, il apprit d'abord à mépriser sa vie, et ensuite à se jouer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, et non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire, et, pourvu que le peuple s'amuse, cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissemens tous les avantages dont ils seroient susceptibles; et c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de per-

fection qu'on ne sauroit mettre en pratique sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave et cruel, veut des fêtes meurtrieres et périlleuses, où brillent la valeur et le sang-froid. Un peuple féroce et bouillant veut du sang, des combats, des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique et des danses. Un peuple galant veut de l'amour et de la politesse. Un peuple badin veut de la plaisanterie et du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La scene, en général, est un tableau des passions humaines dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, et ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont

point générales, et qu'on hait naturellement. Ainsi l'auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public; et alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit intéresser personne; et l'on a déja remarqué qu'un stoïcien dans la tragédie seroit un personnage insupportable : dans la comédie, il feroit rire tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir. Un auteur qui voudroit heurter le goût général composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (*a*);

(*a*) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir : le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce-

il le suivit ou le développa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parceque, dans un siecle devenu plus poli, le théâtre gardoit sa premiere grossièreté. Aussi, le goût général ayant changé depuis, ces deux auteurs, si leurs chefs-d'œuvre étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours ; si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais

---

qu'il le donna trop tôt, et que le public n'étoit pas mûr encore pour le Misanthrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente ; savoir qu'un peuple suit souvent des usages qu'il mépriseé, ou qu'il est prêt à mépriser, sitôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand, de mon temps, on jouoit la fureur des pantins, on ne faisoit que dire au théâtre ce que pensoient ceux mêmes qui passoient leur journée à ce sot amusement : mais les goûts constans d'un peuple, ses coutumes, ses vieux préjugés, doivent être respectés sur la scene. Jamais poëte ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

une bonne piece ne tombe : vraiment je le crois bien ; c'est que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (*a*) de son temps. Qui est-ce qui doute que, sur nos théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

Tout auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand soin d'approprier sa piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais ; et le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand arlequin sauvage est bien

---

(*a*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment ; car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune et souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût et les bonnes mœurs regnent toujours en même temps ; proposition qui demande éclaircissement et discussion : mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

accueilli des spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens et la simplicité de ce personnage, et qu'un seul d'entre eux voulût pour cela lui ressembler? C'est, tout au contraire, que cette piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer et rechercher les idées neuves et singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'ensuit de ces premieres observations que l'effet général du spectacle est de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, et de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens il sembleroit que cet effet, se bornant à charger et non changer les mœurs établies, la comédie seroit bonne aux bons et mauvaise aux méchans. Encore, dans le premier cas, resteroit-il toujours à savoir si les passions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je sais que la poétique du théâtre prétend faire tout le contraire, et purger les passions en les excitant : mais

j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que, pour devenir tempérant et sage, il faut commencer par être furieux et fou ?

« Eh non ! ce n'est pas cela, disent les « partisans du théâtre. La tragédie prétend « bien que toutes les passions dont elle « fait des tableaux nous émeuvent ; mais « elle ne veut pas toujours que notre af- « fection soit la même que celle du person- « nage tourmenté par une passion. Le plus « souvent, au contraire, son but est d'ex- « citer en nous des sentimens opposés à « ceux qu'elle prête à ses personnages ». Ils disent encore que, si les auteurs abusent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance et à la dépravation des artistes, et non point à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidele des passions, et des peines qui les accompagnent, suffit seule pour nous les faire éviter avec tout le soin dont nous sommes capables.

Il ne faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la fin d'une tragédie. L'émotion, le trouble, et l'attendrissement qu'on

sent en soi même et qui se prolonge après la piece, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter et régler nos passions? Les impressions vives et touchantes dont nous prenons l'habitude et qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions effaceroit-elle celle des transports de plaisir et de joie qu'on en voit aussi naître, et que les auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables? Ne sait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison; et j'ai déja dit que la raison n'avoit nul effet au théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai; car, leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout: mais, loin de choisir pour cela les passions

qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un drame intéresse en faisant haïr les François; à Tunis, la belle passion seroit la piraterie; à Messine, une veangeance bien savoureuse; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un auteur (*a*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point: et c'est alors qu'il faudra taxer cet auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art, à celle qui sert de base à toutes les autres, qui est de réussir. Ainsi le théâtre purge les passions qu'on n'a pas,

(*a*) Qu'on mette, pour voir, sur la scene françoise, un homme droit et vertueux, mais simple et grossier, sans amour, sans galanterie, et qui ne fasse point de belles phrases; qu'on y mette un sage sans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, et qu'on épuise tout l'art du théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple françois; j'aurai tort si l'on réussit.

et fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien administré ?

Il y a donc un concours de causes générales et particulieres qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux spectacles la perfection dont on les croit susceptibles et qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être et le peuple aussi bien disposé qu'on voudra; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sache que trois sortes d'instrumens à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple; savoir, la force des lois, l'empire de l'opinion, et l'attrait du plaisir. Or les lois n'ont nul accès au théâtre, dont la moindre contrainte (*a*) feroit une

(*a*) Les lois peuvent déterminer les sujets, la forme des pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'empereur Néron, chantant au théâtre, faisoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé : et peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coutât la vie à peine

peine et non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puisqu'au lieu de faire la loi au public, le théâtre la reçoit de lui; et, quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut et doit l'être, rend la vertu aimable et le vice odieux. Quoi donc! avant qu'il y eût des comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans; et ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de spectacles? Le théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature et la raison font avant lui! Les méchans sont haïs sur la scene... Sont-ils aimés dans la société, quand on les y connoît pour tels? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre? Est-il

---

Vespasien. Nobles acteurs de l'opéra de Paris, ah! si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu!

bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, et l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la piece : et si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement et sans verbiage par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, et nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles et dépourvues de sens! Ah! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a longtemps qu'il l'auroit défigurée. Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore

pour oser soutenir que l'homme est né bon; je le pense et crois l'avoir prouvé : la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête, et nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous et non dans les pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*a*) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même; il n'y naît point d'un arrangement de scenes; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; et de ce pur sentiment qu'il flatte naissent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la comédie aussi parfaite qu'il vous plaira; où est celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déja con-

(*a*) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les philosophes, cet amour est inné dans l'homme, et sert de principe à la conscience. Je puis citer en exemple de cela la petite piece de Nanine, qui a fait murmurer l'assemblée et ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'auteur; et cela parceque l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la nature, y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

vaincu de ce qu'on y prouve, et déja prévenu pour ceux qu'on y fait aimer? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes et d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, et il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent; et c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses, que le méchant tire un double avantage de son injustice et de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul; en sorte que chacun lui rendît fidèlement ce qui lui est dû, et qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne? Il aime la vertu, sans doute; mais il l'aime

dans les autres, parcequ'il espere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parcequ'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au spectacle? Précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout; des leçons de vertu pour le public, dont il s'excepte, et des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit. Mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere et vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel, étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même; ainsi se cachoit le tyran de Phere au spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres. Tacite rapporte que Valérius-Asiaticus, accusé calomnieusement par l'ordre de Messaline qui vou-

loit le faire périr, se défendit par devant l'empereur d'une maniere qui toucha extrêmement ce prince et arracha des larmes à Messaline elle-même. Elle entra dans une chambre voisine pour se remettre, après avoir tout en pleurant averti Vitellius à l'oreille de ne pas laisser échapper l'accusé. Je ne vois pas au spectacle une de ces pleureuses de loges si fieres de leurs larmes que je ne songe à celles de Messaline pour ce pauvre Valérius-Asiaticus.

Si, selon la remarque de Diogene-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; si les imitations du théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités; c'est moins, comme le pense l'abbé du Bos, parceque les émotions sont plus foibles et ne vont pas jusqu'à la douleur (*a*), que parcequ'el-

(*a*) Il dit que le poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons, qu'il ne nous fait aimer ses héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la tragédie, parcequ'ils en sont émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleu-

les sont pures et sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, et dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables et pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on

---

rer au spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; et ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet auteur.

qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas comédien.

Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au théâtre on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le comte d'Essex, le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siecles ; et si l'on jouoit un évènement arrivé hier dans Paris, on me le feroit supposer du temps de Moliere. Le théâtre a ses regles, ses maximes, sa morale à part, ainsi que son langage et ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient, et l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros que de parler en vers et d'endosser un habit à la romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi servent tous ces grands sentimens et toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase ; à les reléguer à jamais sur la scene, et à nous montrer la vertu comme un jeu de théâtre, bon pour amuser le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieusement dans la société. Ainsi la plus avantageuse impression

des meilleures tragédies est de réduire à quelques affections passageres, stériles et sans effet, tous les devoirs de l'homme ; à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres, de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir, de notre charité en disant au pauvre : Dieu vous assiste.

On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la scene, et rapprocher dans la comédie le ton du théâtre de celui du monde : mais de cette maniere on ne corrige par les mœurs, on les peint ; et un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraisemblance et la nature, et le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules ; et de là résulte un très grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, et qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, supposer cette opposition nécessaire ? Pourquoi, monsieur ? Parceque les bons ne tournent point les

méchans en dérision, mais les écrasent de leur mépris, et que rien n'est moins plaisant et risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur, disoit le grave Muralt, d'espérer qu'on y montre fidèlement les véritables rapports des choses : car, en général, le poëte ne peut qu'altérer ces rapports pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique, il les diminue et les met au dessous de l'homme : dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, et les met au-dessus de l'humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure, et toujours nous voyons au théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterai que cette différence est si vraie et si reconnue, qu'Aristote en fait une regle dans sa poétique : *Comœdia*

enim deteriores, tragœdia meliores quam nunc sunt imitari conantur. Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, et laisse, entre le défaut et l'excès, ce qui est, comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit ? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'auteur en reçoit et que les acteurs les partagent, la piece est parvenue à son but, et l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul, reste le mal ; et comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée. Mais passons à quelques exemples qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le théâtre françois, avec les défauts qui lui restent, est cependant à-peu-près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité ; et que ces deux avantages y sont dans un

rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de pieces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre, ayant besoin pour se soutenir des talens de l'auteur, périra nécessairement avec lui ; et ses successeurs, dépourvus des mêmes ressources, seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser et de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes, et de grandes vertus dans la tragédie ; le comique et le plaisant dans la comédie ; et toujours l'amour dans toutes deux (*a*). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela.

(*a*) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur tragédie, et ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre, qui n'a pas la même ressource, ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

On me dira que, dans ces pieces, le crime est toujours puni, et la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela seroit, la plupart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des évènemens qu'on sait être de l'invention du poëte, ne font pas une grande impression sur les spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions et ces récompenses s'operent toujours par des moyens si peu communs, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai : car cet objet, n'étant point celui sur lequel les auteurs dirigent leurs pieces, ils doivent rarement l'atteindre, et souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur? Aussi la scene françoise, sans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : té-

moins Catilina, Mahomet, Atrée, et beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, et qu'à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la piece qui les représente, quoique Britannicus y périsse. Mais, par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable, que tout l'intérêt est pour eux? où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant? où Cicéron, le sauveur de la république, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré et le seul qui le mérita, nous est montré comme un vil rhéteur, un lâche; tandis que l'infâme Ca-

tilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, près d'égorger tous ses magistrats et de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, et réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable; et falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina, et à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration; et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et des talens que lui donna la nature?

Atrée et Mahomet n'ont pas même la foi-

ble ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux pieces acheve paisiblement ses forfaits, en jouit ; et l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien supposer que les spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir et de jouissance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime est mise en exemple.

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable y seroit d'autant plus grand, que celui-ci a bien un autre coloris, si l'auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect et de vénération capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur et l'étonnement que Mahomet inspire. La scene, sur-tout, qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art, que Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens et l'intrépide

pide vertu de Zopire (*a*). Il falloit un auteur qui sentît bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au théâtre françois, où la main

(*a*) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur et d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même, et je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar, emporté par son fanatisme, ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zele et d'admiration qui l'éleve au-dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique; c'est un fourbe qui, sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée et par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il est plus grand et qu'il sait mieux discerner les hommes. Lui-même dit ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti. Mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits auteurs : en voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, et où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître et s'en défendre. Par malheur de pareils soins sont très inutiles, et ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès ; c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre ; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive et punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport

à Mahomet, qu'aux yeux des spectateurs sa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; et qu'une pareille piece, jouée devant des gens en état de choisir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que de pareils exemples ne sont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses, l'horreur qu'il inspire est à pure perte; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime : et, quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur, il n'y a pas dans toute la piece un seul personnage en état par son caractere de partager avec lui l'attention publique ; car, quant au doucereux Plisthene, je ne sais comment on l'a pu supporter dans une pareille tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la sienne : et, puisque l'auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galans à côté des scenes d'Atrée.

Avant de finir sur cette piece, je ne

puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux, ce n'est point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (*a*): c'est un homme foible, et pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme et malheureux : il me semble aussi que, par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre et touchant ; car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche, parcequ'après tout nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à desirer que nos sublimes auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation, et nous

(*a*) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni, elle est ancienne, elle est trop expiée; et puis c'est peu de chose pour un méchant de théâtre, qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros, et mettoient des hommes sur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées; mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque, et que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athenes cherchoit place au spectacle, et n'en trouvoit point; de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin; il vint, mais ils se serrerent et se moquerent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, et se levant à l'instant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle, et applaudie d'un battement de mains universel.

Eh ! que de maux ! s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur : *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne et les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre et dans OEdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, et que le ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle et dénaturée? Suivez la plupart des pieces du théâtre françois: vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables, et des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pieces et de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, et à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas

excuser Phedre incestueuse et versant le sang innocent : Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'auteur, pour faire parler chacun selon son caractere, est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes et leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers et débités d'un ton imposant et sentencieux, pour l'instruction du parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous temps parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse, et dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs et du même intérêt, comment la même tragédie peut-elle trouver parmi vous des spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente et les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, et se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troi-

sieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scene françoise pour l'amusement du peuple le plus doux et le plus humain qui soit sur la terre... Non, je le soutiens, et j'en atteste l'effroi des lecteurs ; les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai; mais on ne souilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureusement la tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, et qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat et dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais et pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur

humain, c'est une suite de ce principe que plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs. Mais, sans répéter ce que j'ai déja dit de sa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, et de jeter un coup-d'œil sur votre théâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire à sa naissance. On convient, et on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus : mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt : ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; ses vicieux sont des gens qui agissent et que les plus brillans succès favorisent le plus souvent : enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estima-

ble, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet auteur : partout vous trouverez que les vices de caractere en sont l'instrument, et les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre; et que les sots sont les victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disoit un ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur

leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui dévroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme frippon qui le dupe? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni? C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure : mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de

respect, de lui faire mille insultans reproches ; et, quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? et la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils sont condamnés par tout le monde (*a*); et il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles et de son siecle, qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ou-

---

(*a*) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la société fût bonne au théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les pieces, je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux que les valets seuls en fussent chargés, et que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes, au moins sur la scene.

vrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pieces, et passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre : je veux dire, le Misanthrope.

Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son théâtre, et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele, et sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; et, comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit

à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste, dans cette piece, est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices. Le vrai misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire, il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie italienne une piece intitulée, *La vie est un songe.* Si vous vous rappelez le héros de cette piece, voilà le vrai misanthrope.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Moliere? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle et la méchanceté de ses contemporains; qui, précisément parcequ'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parcequ'il s'irrite des fautes de ceux-ci, et ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain. Mais en quelle occasion le dit-il (*a*)? Quand, outré d'avoir

(*a*) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoires, et n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations et renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins, attendu qu'elles ne sont

vu son ami trahir lâchement son sentiment et tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang froid. D'ailleurs la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause :

Les uns, parce qu'ils sont méchans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons ni flatteurs, il aimeroit tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens : ou plutôt les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi ; car, au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé

---

point tirées de telle ou telle piece, mais de l'esprit général du théâtre, que j'ai bien étudié.

de

de tout, encourage incessamment les méchans, et flatte, par sa coupable complaisance, les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler, parceque tant de droiture est fort incommode : mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât; ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur et fait honneur à son caractere. Quoique Moliere fît des pieces répréhensibles, il étoit personnellement honnête homme, et jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut

couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere représentation, de n'avoir pas été, sur le sonnet, de l'avis du misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur.

Cependant ce caractere si vertueux est présenté comme ridicule : il l'est en effet, à certains égards ; et ce qui démontre que l'intention du poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte, qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la piece ; un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons ; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parcequ'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contens de tout le monde, parcequ'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peu-

ple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler et à faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre : et le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colere et bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du misanthrope n'est pas à la disposition du poëte; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices

qui l'ont irritée sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus cette contemplation continuelle des désordres de la société le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ses idées, détruit en lui des inclinations basses qui nourrissent et concentrent l'amour-propre ; et de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laisse prise au fond de son ame qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere, et qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractere pour le mettre en jeu ; sans quoi, c'est

substituer un autre homme au misanthrope, et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractere du misanthrope doit porter ses défauts; et voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très bien placées : mais ce caractere âpre et dur, qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même temps de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raisonnable, et de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui : car, ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie et non pas une vertu. Qu'une

femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent ; il doit le souffrir sans en murmurer : il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit ; comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; et il n'estime pas assez l'argent

pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique et froid, parceque l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le misanthrope et l'homme emporté sont deux caracteres très différens : c'étoit là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet auteur d'avoir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, et peut être de nouvelles beautés de situation ; c'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes et dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés per-

sonnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet j'observe que ces gens si paisibles sur les injustices publiques sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, et que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit

pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde; et l'intention de l'auteur étoit qu'on rît aux dépens du misanthrope (*a*).

Dans la même vue il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scene du sonnet:

> La peste de ta chûte, empoisonneur au diable!
> En eusses-tu fait une à te casser le nez!

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte; et il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chan-

---

(*a*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, et sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle piece; c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît: car, quoi qu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mos principes.

son du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes; et Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit:

Morbleu! vil complaisant! vous louez des sottises!

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre; et voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable, dans cette comédie, est que les charges étrangeres que l'auteur a données au rôle du misanthrope l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractere. Ainsi, tandis que, dans toutes ses autres pieces, les caracteres sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtrale. La même scene dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser et user de détours pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le misanthrope: c'est un honnête homme

du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît brusquement, *Votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu :* mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du misanthrope et de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc, traître ?* qu'avoit-il à répliquer? En vérité ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi; car, si l'on se permet le premier ménagement et la premiere altération de vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un juge! Il ne faut pas être misanthrope, il suffit d'être hon-

nête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte; ou il lui propose une acception de personnes, et alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge, qui doit connoître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi. Or je dis qu'engager un juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même; et qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le misanthrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien; et que son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laisse agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scene plus théâtrale et produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle

est, par exemple, l'humeur taciturne et silencieuse d'Alceste, et ensuite la censure intrépide et vivement apostrophée de la conversation chez la coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,

Ici l'auteur a marqué fortement la distinction du médisant et du misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre et mordant, abhorre la calomnie et déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse et secrete médisance est indigne de lui; il la méprise et la hait dans les autres; et, quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scene, parcequ'il est là ce qu'il doit être, et que, s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais en général, on ne peut nier que, si le misanthrope étoit plus misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parceque sa franchise et sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroient jamais dans

l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quelquefois son caractere ; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore, c'est que le misanthrope de théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, et par conséquent tempérer sa droiture et ses manieres par quelques uns de ces égards de mensonge et de fausseté qui composent la politesse et que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; et c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable piece quand on a commencé de s'en occuper ; et, plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les comédies de Moliere celle qui contient la meilleure et la plus saine morale, sur celle-là jugeons des autres ; et convenons que, l'intention de l'auteur étant de plaire

à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même ; en ce qu'il séduit par une apparence de raison; en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui les premiers ont introduit ces grossieres équivoques, non moins proscrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent long-temps l'amusement des mauvaises compagnies, l'embarras des personnes modestes, et dont le meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres au-

teurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filous. Regnard, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la piece, s'occupe, avec son digne cortege, de soins que les lois paient de la corde; et qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens mêmes, on égaie à l'envi de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la nature, sont joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentillesses. Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité; tout y est, et tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, et ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on

trouve

trouve le moyen d'arracher son consentement de force ; et tout se termine au gré des acteurs et des spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la piece avec cet édifiant souvenir d'avoir été dans le fond de leurs cœurs complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour : Qui de nous est assez sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille comédie sans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place? Belle instruction pour la jeunesse, que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice! Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au théâtre des actions blâmables? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un frippon sur la scene, il faut un auteur bien honnête homme.

Ces défauts sont tellement inhérens à notre théâtre, qu'en voulant les en ôter, on

le défigure. Nos auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées : mais aussi qu'arrive-t-il ? qu'elles n'ont plus de vrai comique et ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut : mais elles ennuient encore davantage; autant vaudroit aller au sermon.

Dans cette décadence du théâtre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du comique et des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'état qu'on ne connoît plus, et aux sentimens naturels et simples qui ne touchent plus personne. Les auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie et un nouveau coloris à cette passion dangereuse; et, depuis Moliere et Corneille, on ne voit plus réussir au théâtre que des romans sous le nom de pieces dramatiques.

L'amour est le regne des femmes. Ce

sont elles qui nécessairement y donnent la loi ; parceque, selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, et que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de pieces est donc d'étendre l'empire du sexe, de rendre des femmes et de jeunes filles les précepteurs du public, et de leur donner sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs amans. Pensez-vous, monsieur, que cet ordre soit sans inconvénient, et qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes, les hommes en seront mieux gouvernés?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme; mais est-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conseil? et n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible et de le porter au bien, est, je l'avoue, une femme aimable et vertueuse ; mais cet objet céleste où se cache-t-il ? N'est-il pas bien

cruel de le contempler avec tant de plaisir au théâtre pour en trouver de si différens dans la société ? Cependant le tableau séducteur fait son effet. L'enchantement causé par ces prodiges de sagesse tourne au profit des femmes sans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance ou une Cénie (*a*) tout au moins. C'est ainsi que, sur la foi d'un modele imaginaire, sur un air modeste et touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius aurae fallacis*,

(*a*) Ce n'est point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante piece soit l'ouvrage d'une femme ; car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne sais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment ; et ce n'est pas à une femme, mais aux femmes, que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur et désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

le jeune insensé court se perdre en pensant devenir un sage.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espece de problême. Les anciens avoient en général un très grand respect pour les femmes (*a*); mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, et croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étoient les plus pures étoit celui où l'on parloit le moins des femmes, et que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger

(*a*) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables, que nous n'avons plus, ou qui sont bas et surannés parmi nous. On sait quel usage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les meres troyennes n'étoient guere sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames*, qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensiblement et qu'on a tout-à-fait proscrit du ton à la mode. J'observe que les anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, et que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : Ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien? De là venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses et de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scene, seulement en représentation (*a*). En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde, chez qui l'on dîne le plus souvent, qui donne le plus impérieusement le ton, qui juge, tranche, décide, prononce,

(*a*) S'ils en usoient autrement dans les tragédies, c'est que, suivant le système politique de leur théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur et font toujours exception aux regles de la morale.

assigne aux talens, au mérite, aux vertus leurs degrés et leurs places, et dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens: et les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; et je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes; c'est toujours une femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pieces. La bonne est sur le théâtre et les enfans sont dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, et

que de tels précepteurs ne puissent donner du poids et du prix à leurs leçons : mais revenons à ma question. De l'usage antique et du nôtre, je demande lequel est le plus honorable aux femmes, et rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dûs.

La même cause qui donne, dans nos pieces tragiques et comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; et c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'interêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans, et alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes, et alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles.* On en fait, dans les tragédies, des tyrans, des usurpateurs ; dans les comédies, des jaloux, des usuriers, des pédans, des peres insupportables, que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au

théâtre; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre auteur de Zaïre et de Nanine d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable Luzignan et le bon vieux Philippe Humbert. Il en est quelques autres encore : mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public et pour effacer l'avilissement où la plupart des auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience et de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au théâtre n'aide à les faire rebuter dans la société, et qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs et les Gérontes de la comédie, on ne les méprise tous également? Observez à Paris, dans une assemblée, l'air suffisant et vain, le ton ferme et tranchant d'une impudente jeunesse, tandis que les anciens, craintifs et modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces et dans les lieux où les spectacles ne sont point établis? et par toute la terre, hors les grandes villes, une

tête chenue et des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables en renonçant au maintien qui leur convient pour prendre indécemment la parure et les manieres de la jeunesse, et que, faisant les galans à son exemple, il est très simple qu'on la leur préfere dans son métier: mais c'est tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là; et ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, et qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux; mais son indécence même lui tourne à profit: c'est un triomphe de plus pour une femme qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces doyens de Cythere, et ont la malice de traiter d'hommes charmans de

vieux fous qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la scene uniquement fondé sur l'amour : on lui en attribue beaucoup d'autres plus graves et plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent et fortement allégués par les écrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le présenter: l'amour qu'on expose au théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir et à la vertu, et, dès qu'il est coupable, il est puni. Fort bien : mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, et qu'il faille attendre les évènemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres, qu'on satisfait

ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractere, et ce caractere est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison! Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée

au fond du cœur. Quand le patricien Manilius fut chassé du sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible ? rien sans doute ; elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sais là-dessus comment les auteurs s'y prennent ; mais je vois que les spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible, et que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler.

Rappelez-vous, monsieur, une piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous, il y a quelques années, et qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu, soit qu'en effet l'auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que

nous n'avions pensé, soit que l'actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le spectateur voit-il commencer cette piece? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un empereur et d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse et son devoir; qui, flottant incessamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere presque divin que lui donne l'histoire; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde et les délices du genre humain. Qu'en pense le même spectateur après la représentation? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux lois de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal

étoit pour Bérénice, et que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la piece : mais au cinquieme acte, où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec et la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide approchant du désespoir, l'art de l'actrice ajoutoit au pathétique du rôle ; et les spectateurs, vivement touchés, commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela, sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré ; et que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer ? Ne voilà-t-il pas une tragédie qui a bien rempli son objet, et qui a bien appris aux spectateurs à surmonter les foiblesses de l'amour ?

L'évènement dément ces vœux secrets ; mais qu'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la piece. La reine part sans le congé du parterre : l'empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito spec-*

tatore. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

Quand même on pourroit me disputer cet effet; quand même on soutiendroit que l'exemple de force et de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piece, et fait qu'en plaignant Bérénice on est bien aise de la plaindre; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes, parceque, comme je l'ai déja dit, les sacrifices faits au devoir et à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus: et la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, et que, s'ils sont contens de voir Titus vertueux et magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux et foible, ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur,

Titus,

Titus, ne voulant ni enfreindre les lois de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, et que pourtant elle l'accepte; que tous deux, enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, et renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la nature, le parti d'aller vivre heureux et ignorés dans un coin de la terre; qu'une scene si touchante soit animée des sentimens tendres et pathétiques que fournit la matiere, et que Racine eût si bien fait valoir; que Titus, en quittant les Romains, leur adresse un discours, tel que la circonstance et le sujet le comportent: n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un auteur ne soit de la derniere mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La piece, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire; mais en fera-t-elle moins de plaisir? et les spectateurs

en sortiront-ils moins satisfaits ? Les quatre premiers actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont ; et cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, et que l'effet d'une tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement (*a*) !

Veut-on savoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées, la tragédie apprenne à s'en garantir? que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très fortement dans Zaïre : il en coûte la vie aux deux amans ; et il en coûte bien plus que la vie à Orosmane, puisqu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain, le remords d'avoir poignardé sa maîtresse. Voilà donc assurément des leçons très

(*a*) Il y a, dans le septieme tome de Pamela, un examen très judicieux de l'Andromaque de Racine, par lequel on voit que cette piece ne va pas mieux à son but prétendu que toutes les autres.

énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être sorti d'une représentation de Zaïre bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque spectateur dire en son cœur à la fin de la tragédie : Ah ! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se lasser de courir en foule à cette piece enchanteresse et d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'est pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parceque, de toutes les tragédies qui sont au théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour et l'empire de la beauté, et qu'on y apprend encore, pour surcroît de profit, à ne pas juger sa maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie, une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion : car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra : il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est

mal peint, la piece est mauvaise; s'il est bien peint, il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs mêmes. On se dit malgré soi qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend de la passion ce qui mene au plaisir; on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros; et c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'est qu'on ne le voit jamais régner sur la scene qu'entre des ames honnêtes ; c'est que les deux amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante entre deux cœurs dont le caractere est déja si intéressant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos pieces dramatiques, on en trouve une

seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours ; de faire toujours approuver au public les sentimens de sa maîtresse ; et de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu : au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime ; et à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. Je ne sache guere que le Misanthrope où le héros de la piece ait fait un mauvais choix (*a*). Rendre le misanthrope amoureux n'étoit rien ; le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du théâtre est un trésor de femmes

(*a*) Ajoutons le Marchand de Londres, piece admirable, et dont la morale va plus directement au but qu'aucune piece françoise que je connoisse.

parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidele de la société? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux, et qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits!

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du théâtre; mais je dis que, si ces peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours quoi qu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangeres qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées; impressions qui même en déguisent les dangers, et donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des spectacles, en général, les meilleures formes

dont ils sont susceptibles, soit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un siecle et d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres; je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses que l'effet moral du spectacle et des théâtres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même, puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle sans inconvéniens qui la surpassent. Or, par une suite de son inutilité même, le théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; et le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour-propre sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne désapprouvent pas les spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du théâtre relatifs aux choses représentées, il en a d'autres non

moins nécessaires, qui se rapportent directement à la scene et aux personnages représentans ; et c'est à ceux-là que les Genevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure et de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des comédiens, mais celle du théâtre, qui peut amener ce goût par son appareil et la parure des acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles et domestiques et d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté ; il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même et s'occuper d'objets étrangers, ne donne au citoyen d'autres habitudes et ne lui forme de nouvelles mœurs. Mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles ? c'est une question qui dépend moins de l'examen du spectacle que de celui des spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point. C'est donc par l'état où chacun étoit d'abord qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature (et je veux bien pour un moment considérer les spectacles comme tels), c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais ; sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, et substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles, et qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs et corrompus le choix de leurs amusemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses, et ne deviennent aussi mal-faisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple et laborieux se délasser de ses travaux quand et comme il lui plaît ; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté : et l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables ; car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'absti-

nence et la faim assaisonnent, il n'en faut pas non plus beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination, dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir et par de grands besoins, n'engendre que des monstres et n'inspire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs et l'honneur ne sont rien, parceque chacun dérobant aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit et n'est estimé que par ses richesses; la police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettroient; et tout ce que les spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les cafés et autres refuges des fainéans et frip-

pons du pays est encore autant de gagné pour les peres de famille, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leur bourse ou sur celle de leurs fils.

Mais, dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours sous les yeux du public, sont censeurs nés les uns des autres, et où la police a sur tous une inspection facile, il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie, des arts, des manufactures, on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins, et enrichit le prince de l'avarice des sujets. Si le pays, sans commerce, nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oisiveté à laquelle une vie simple et facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre insupportable, en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un temps dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parcequ'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœu-

vrement et de langueur dont frappent au premier coup-d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction, n'y font que végéter, ou tracasser et se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément si l'on songeoit que la plupart des gens de lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles et des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque temps dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates ; non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, et qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience et d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant ni actif; il ignore le chemin des honneurs et de la fortune, et

ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne ; toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages et peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa place et jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville on trouve, proportion gardée, moins d'activité sans doute que dans une capitale, parceque les passions sont moins vives et les besoins moins pressans ; mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves, parcequ'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même et met plus du sien dans tout ce qu'il fait ; parceque l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore et fermente mieux dans la tranquille solitude ; parcequ'en voyant moins, on imagine davantage ; enfin, parceque, moins pressé du temps, on a plus le loisir d'étendre et digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable et peut-être unique sur

la terre : une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne le recueillement de la retraite et les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent avec tout le soin possible des biens dont le produit est pour eux, et emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains et à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver sur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun, renfermé bien chaudement avec sa nombreuse famille dans sa jolie et propre maison de bois (*a*) qu'il a bâtie lui-même,

(*a*) Je crois entendre un bel-esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, et démontrer doctement aux dames (car c'est sur-tout aux dames que ces messieurs démontrent), qu'il est impossi-

s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle et ajoutent à son bien-être. Jamais menuisier, serrurier, vitrier, tourneur de profession, n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes et même élégans qui composent leur ménage et parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer et faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer; ils font même des montres; et, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans les-

---

ble qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! erreur de physique ! Ah ! pauvre auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

quelles se subdivise l'horlogerie, et fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles et sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses, et de plusieurs avec esprit (*a*). Ils font des siphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece : vous prendriez le poële d'un paysan pour un attelier de méchanique et pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte ; plusieurs ont un peu de musique et chantent juste. Ces arts ne sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent pour ainsi dire par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir ap-

(*a*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, et plus d'une fois honoré des suffrages de l'académie des sciences ; c'est M. Rivaz, célebre Valaisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes ; mais enfin c'est en vivant comme eux qu'il apprit à les surpasser.

prise

prise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin; quelques uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes et leurs enfans les psaumes à quatre parties; et l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres l'harmonie forte et mâle de Goudimel, depuis si long-temps oubliée de nos savans artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune; ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, et je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse et de simplicité, qu'on croiroit presque incompatibles, et que je n'ai plus observé nulle part. Du reste je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir

plus cet heureux pays? Hélas il est sur la route du mien!

Après cette legere idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un spectacle fixe et peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, et en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même spectacle, et cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir ni les mêmes inventions. D'ailleurs il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui assisteront au spectacle; et l'on ne se remet pas à l'ouvrage l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir; on en parle ou l'on y songe. Par conséquent relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on

ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, et il les y faut mener quelquefois. De plus un ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail ; il faut prendre plus souvent ses habits des dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser: tout cela coûte du temps et de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu et une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (*a*), et se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de spectacles, et n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit: troisieme préjudice.

Dans les mauvais temps les chemins ne sont pas praticables; et comme il faudra

(*a*) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le spectacle abordable en tout temps. L'hiver il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; et Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes! Voilà des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons, allant d'abord pour voir, et ensuite pour être vues, voudront être parées; elles voudront l'être avec distinction; la femme de M. le justicier ne voudra pas se montrer au spectacle mise comme celle du maître d'école; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du justicier. De là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, et qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les lois somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens dont j'ai parlé, ou dont je parlerai

dans la suite, sans avoir égard à l'espece du spectacle et à ses effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail et le gain; et je crois montrer par une conséquence évidente comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition; je ne la donne que pour telle, et ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons;* et, *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

Ainsi, quand il seroit vrai que les spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux ils seront utiles pour attirer les étrangers, pour augmenter la circulation des especes, pour exciter les artistes, pour varier les modes, pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être, pour les rendre moins mal-faisans, pour distraire le peuple de ses mi-

seres, pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins, pour maintenir et perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue, pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice, pour empêcher en un mot que les mauvaises mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail, à décourager l'industrie, à ruiner les particuliers, à leur inspirer le goût de l'oisiveté, à leur faire chercher les moyens de subsister sans rien faire, à rendre un peuple inactif et lâche, à l'empêcher de voir les objets publics et particuliers dont il doit s'occuper, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique; à travestir les citoyens en beaux esprits, les meres de famille en petites maîtresses, et les filles en amoureuses de comédie. L'effet général sera le même sur tous les hommes; mais les hommes, ainsi changés, conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de

mollesse, un esprit d'inaction, qui ôtera aux uns de grandes vertus, et préservera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il résulte une conséquence directement contraire à celle que je tirois des premieres ; savoir que, quand le peuple est corrompu, les spectacles lui sont bons, et mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire et les spectacles rester indifférens à tous : mais il y a cette différence, que l'effet qui renforce le bien et le mal, étant tiré de l'esprit des pieces, est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal et le mal en bien, résultant de l'existence même du spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours et doit l'emporter à la fin.

Il suit de là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un théâtre en quelque ville, il faut premièrement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises : question sur laquelle il ne m'appartient

peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la comédie ne nous fera point de mal si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des spectacles et des mœurs, et l'on réuniroit les avantages des uns et des autres. Des spectacles et des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la première fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les comédiens? Des loix séveres et bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus et que les moyens n'en sont pas faciles. Des lois séveres! La premiere est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres? Des lois bien exécutées! Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des lois a sa mesure, celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne.

Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités et trouvé que la premiere surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des lois. La connoissance de ces rapports fait la véritable science du législateur : car, s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits, réglemens sur réglemens, pour remédier aux abus à mesure qu'ils naissent, on diroit sans doute de fort belles choses, mais qui, pour la plupart, resteroient sans effet, et serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'institution des lois n'est pas une chose si merveilleuse, qu'avec du sens et de l'équité, tout homme ne pût très bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, seroient les plus utiles à la société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure que celle des lois de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit; c'est d'approprier tellement ce code au peuple pour lequel il est fait et aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'ensuive du seul con-

cours de ces convenances ; c'est d'imposer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures lois en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des lois qui ne seront point observées : car, sans remédier au mal, c'est encore avilir les lois.

Une autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs et de justice universelle ne se reglent pas, comme celles de justice particuliere et de droit rigoureux, par des édits et par des lois; ou, si quelquefois les lois influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des éphores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'observer les lois, mais de les aimer, afin que l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui

n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les lois et les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce et de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un spectacle sans aucun risque ; car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la société. Quand on ne vit pas en soi mais dans les autres, ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni desirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel, et le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent est d'être estimés heureux.

Quant au choix des instrumens propres à diriger l'opinion publique, c'est une au-

tre question, qu'il seroit superflu de résoudre pour vous, et que ce n'est pas ici le lieu de résoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer, par un exemple sensible, que ces instrumens ne sont ni des lois ni des peines, ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux ; je le tire de votre patrie : c'est celui du tribunal des maréchaux de France, établis juges suprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agissoit-il dans cette institution? de changer l'opinion publique sur les duels, sur la réparation des offenses et sur les occasions où un brave homme est obligé, sous peine d'infamie, de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'ensuit de là,

Premièrement, que, la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits, il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *cour d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'honneur et l'infamie : jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'ar-

rêts, point de gardes armés; simplement un appariteur, qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'ensuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé pardevant les juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. De là résultoit naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le roi dans ses tribunaux, dans ses armées, et autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion ou en sont un effet nécessaire.

Il s'ensuit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des juges d'une grande autorité sur la matiere en question: et, quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement; car, dans une nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage et de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous

les lauriers, et prouvé cent fois, au prix de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il suit, en troisieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le souverain devoit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts faits pour représenter ce jugement, et, qui plus est, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la cour d'honneur au-dessus de lui, comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duellistes indistinctement : ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur et la loi; car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron, le roi, malgré toute sa puissance, aura beau le déclarer brave, personne n'en croira rien; et cet homme, passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en sera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits, que c'est offen-

ser Dieu de se battre, c'est un avis fort pieux sans doute : mais la loi civile n'est point juge des péchés ; et toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur et de la religion, elle sera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux, quand ils disent qu'au lieu de se battre il faut s'adresser aux maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction, sans réserve, c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On sait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; et, selon les préjugés du monde, il y a beaucoup de semblables cas : car, quant aux satisfactions cérémonieuses dont on a voulu payer l'offensé, ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même et de pardonner à son ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque : mais il n'en est pas de même quand l'hon-

neur des gens auxquels le nôtre est lié se trouve attaqué ; dès lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet, si ma sœur, ma femme ou ma maîtresse est insultée, conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur ? Il n'y a ni maréchaux ni satisfaction qui suffisent ; il faut que je les venge ou que je me déshonore ; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet, n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la scene et celui des lois, qu'on aille applaudir au théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire ; ni la raison, ni la vertu, ni les lois ne vaincront l'opinion publique tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens et sauver les lâches : mais heureusement ils sont trop absurdes pour pouvoir être employés, et n'ont servi qu'à faire changer de noms

aux

aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la jurisdiction des maréchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée assez difficile à détruire, et qui seule annulle toute leur autorité, savoir que, dans les affaires qui passent pardevant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes; mais il y en aura toujours à leur dire: Je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri, quand l'honneur offensé pouvant se

défendre et le courage se montrer au champ d'honneur, on eût très justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre, et quand ceux que la cour d'honneur eût jugés s'être mal (*a*) battus, seroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, et d'autres même étant solemnellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens ; mais c'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres ; au lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que seroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la cour d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple par la sagesse et le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévere, jusqu'à ce que, les occasions légitimes se ré-

(*a*) Mal, c'est-à-dire, non seulement en lâche et avec fraude, mais injustement et sans raison suffisante; ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

duisant tout-à-fait à rien, le point-d'honneur eût changé de principes, et que les duels fussent entièrement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras, à la vérité; mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis; c'est parceque les mœurs ont changé (*a*): et la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins

(*a*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret : on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse : en vivant plus familièrement avec les femmes ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse et l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les militaires ne se battent plus que pour des passe-droits ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sait calculer, à un écu près, ce que valent son honneur et sa vie.

mal entendus, tout gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

Une quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le prince jusqu'au soldat, et tous les états même où l'on n'en porte point, doivent ressortir à cette cour d'honneur, les uns pour rendre compte de leur conduite et de leurs actions, les autres de leurs discours et de leurs maximes ; tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la nation, et réformés insensiblement par le tribunal sur ceux de la justice et de la raison. Borner cette compétence aux nobles et aux militaires, c'est couper les rejetons et laisser la racine : car si le point-d'honneur fait agir la noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent que parceque les autres les jugent ; et, pour changer les

actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires, qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les grands et les princes doivent trembler au seul nom de la cour d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant, on y eût porté tous les démêlés personnels existans alors entre les premiers du royaume; que le tribunal les eût jugés définitivement, autant qu'ils pouvoient l'être, par les seules lois de l'honneur; que ces jugemens eussent été séveres; qu'il y eût eu des cessions de pas et de rang, personnelles et indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du

prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement, qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la cour d'honneur; que toutes ces peines eussent eu, par le concours de l'autorité suprême, les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annulle point ses décisions; que le tribunal n'eût point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi; que le roi même y eût été cité, quand il jeta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un gentilhomme (*a*); qu'il eût comparu en accusé avec sa partie; qu'il eût été jugé solemnellement, condamné à faire réparation au gentilhomme pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait; et que le tribunal lui eût en même temps décerné un prix d'honneur pour la modération du monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un signe très simple, mais visible, porté par

(*a*) M. de Lauzun. Voilà, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

le roi durant toute sa vie, lui eût été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, et je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du public, et peuvent, par conséquent, sans s'abaisser, comparoître au tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là; et je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions et d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi, parcequ'une pareille institution est entièrement contraire à l'esprit de la monarchie : mais il est très sûr que, pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force et les lois dans des matieres de préjugés et changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale et rendu méprisables des lois qui passoient leur pouvoir.

Cependant en quoi consistoit ce pré-

jugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain ; savoir que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, frippon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité ; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté et où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ? Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ? Tels sont les préjugés que les rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du

monde, n'est point soumise au pouvoir des rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Je finis cette longue digression, qui malheureusement ne sera pas la derniere; et de cet exemple, trop brillant peut-être, *si parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus simples. Un des infaillibles effets d'un théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés et nos opinions publiques ; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, monsieur, par quelles lois efficaces vous remédierez à cela. Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées, non seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent et contre la pente naturelle qui

les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très mobiles et changeantes. Le hasard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues, font ce que la force et la raison ne sauroient faire; ou plutôt c'est précisément parceque le hasard les dirige, que la force n'y peut rien; comme les dés qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point desiré.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais sitôt qu'on les souffre et qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, et l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des censeurs? Nous en avons déja (*a*); et si toute la force de ce tribunal

(*a*) Le consistoire et la chambre de la réforme

suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes; quand nous aurons ajouté une nouvelle inclination à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere marque de son impuissance à prévenir les abus de la comédie sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-temps ensemble, et que la comédie tournera les censeurs en ridicule, ou que les censeurs feront chasser les comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des lois pour réprimer de mauvaises mœurs en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le théâtre, et de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des comédiens honnêtes gens, c'est-à-dire de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la comédie, étant indépendant des

mœurs des comédiens, n'en auroit pas moins lieu quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, et qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant, par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la comédie que le mauvais exemple des comédiens, je veux bien rechercher encore si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, et s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de comédien est un état de licence et de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les uns et les autres, avares et prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes et toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante; que ceux qui l'exercent,

excommuniés ou non, sont par-tout méprisés (*a*), et qu'à Paris même, où ils ont plus de considération et une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes comédiens, qu'on voit tous les jours à la table des grands. Une troisieme observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, et qu'il y a des pays d'innocence et de simplicité où le métier de comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle; et je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A

(*a*) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent, qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens ennoblissent dans les moindres états ; les petits avilissent dans les plus illustres. Et, quant à la profession des comédiens, les mauvais et les médiocres sont méprisés à Londres autant ou plus que par-tout ailleurs.

cela vous répondez que les comédiens ne se rendent méprisables que parcequ'on les méprise. Mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distinguât? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du christianisme, et, non seulement courant vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des lois expresses qui déclaroient les acteurs infâmes, leur ôtoient le titre et les droits de citoyens romains, et mettoient les actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les prêtres païens, et les dévots, plus favorables que contraires à des spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la religion (*a*), n'avoient aucun

(*a*) Tite Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390, à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on

intérêt à les décrier, et ne les décrioient pas en effet. Cependant on pouvoit dès lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne : ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous ; car il est à propos quelquefois que l'état encourage et protege des professions déshonorantes mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais comédiens qu'à des histrions et farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence et d'obscénités : mais cette distinction est insoutenable ; car les mots de comédien et d'histrion étoient parfaitement synonymes, et n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit grec et l'autre étrusque. Cicéron, dans le livre de l'Orateur, appelle histrions les deux plus grands acteurs qu'ait jamais eus Rome, Esope et Roscius : dans son plaidoyer pour

---

fermeroit les théâtres pour le même sujet, et sûrement cela seroit plus raisonnable.

ce dernier, il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les comédiens, histrions et farceurs, ni entre les acteurs des tragédies et ceux des comédies, la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le théâtre : *Quisquis in scenam prodierit, ait prætor, infamis est.* Il est vrai seulement que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même que sur l'état où l'on en faisoit métier, puisque la jeunesse de Rome représentoit publiquement, à la fin des grandes pieces, les Atellanes ou Exodes sans déshonneur. A cela près, on voit, dans mille endroits, que tous les comédiens indifféremment étoient esclaves, et traités comme tels quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sache qu'un seul peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que, chez eux, la profession du théâtre étoit si peu déshonnête, que la Grece fournit des exemples d'acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'état, soit en ambassade. Mais on pourroit trouver aisément

ment les raisons de cette exception. 1°. La tragédie ayant été inventée chez les Grecs, aussi bien que la comédie, ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets; et, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déja pris son pli. 2°. Comme la tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses acteurs furent plutôt regardés comme des prêtres que comme des baladins. 3°. Tous les sujets des pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4°. Ce peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature (*a*), se rappeloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens mal-

(*a*) Iphigénie le dit en termes exprès dans la tragédie d'Euripide qui porte le nom de cette princesse.

heurs et les crimes de ses maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, et il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point sur leur théâtre ce mélange scandaleux d'hommes et de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt et par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons; leurs acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands et superbes spectacles, donnés sous le ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, et d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur et de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre

à élever et remuer l'ame, que les acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage et ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; et Sparte, qui ne souffroit point de théâtre (*), n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains, qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs lois déclaroient les comédiens infâmes, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable:

(*) Voyez à ce sujet la Lettre d'un M. le Roi, dans la collection des Lettres de J. J. Rousseau.

car jamais les bonnes lois ne changent la nature des choses; elles ne font que la suivre, et celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés, mais de savoir premièrement si ce ne sont que des préjugés; si la profession de comédien n'est point en effet déshonorante en elle-même: car si par malheur elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du comédien? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractere que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si l'on le pensoit réellement, et d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du comédien? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie et aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, et met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de

son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile et de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte, si, lâchement travestis en rois, il vous falloit aller faire, aux yeux du public, un rôle différent du vôtre, et exposer vos majestés aux huées de la populace? Quel est donc, au fond, l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme, qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, et qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, et de s'exercer à des habi-

tudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie et aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes? Ces valets filous, si subtils de la langue et de la main sur la scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan (*a*)? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; et il faut que les comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'orateur, le prédicateur, pourra-t-on

(*a*) On a relevé ceci comme outré et comme ridicule. On a eu raison. Il n'y a point de vice dont les comédiens soient moins accusés que de la fripponnerie; leur métier, qui les occupe beaucoup et leur donne même des sentimens d'honneur à certains égards, les éloigne d'une telle bassesse. Je laisse ce passage, parceque je me suis fait une loi de ne rien ôter; mais je le désavoue hautement comme une très grande injustice.

me dire encore, paient de leur personne ainsi que le comédien. La différence est très grande. Quand l'orateur se montre, c'est pour parler et non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense : l'homme et le personnage étant le même être, il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un comédien sur la scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annulle avec son héros ; et, dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, et se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus

odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme, à la comédie, faisant le rôle d'un scélérat, et déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force et entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siecle où regnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison et leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entre eux une liaison si forte et si naturelle, que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres.

Les Angloises sont douces et timides. Les Anglois sont durs et féroces. D'où vient cette apparente opposition? De ce que le caractere de chaque sexe est ainsi renforcé, et que c'est aussi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part; tous deux font cas des plaisirs de la table; tous deux se rassemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé; tous deux se livrent au jeu sans fureur, et s'en font un métier plutôt qu'une passion; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes; tous deux aiment la patrie et les lois; tous deux honorent la foi conjugale, et, s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la violer; la paix domestique plaît à tous deux; tous deux sont silencieux et taciturnes, tous deux difficiles à émouvoir, tous deux emportés dans leurs passions; pour tous deux l'amour est terrible et tragique, il décide du sort de leurs jours, il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laisser la raison ou la vie; enfin tous deux se plaisent à la campagne;

et les dames angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires, qu'elles vont se montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude naît aussi celui des lectures contemplatives et des romans dont l'Angleterre est inondée (*a*). Ainsi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, et songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils sont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence consiste en ce que la vie des femmes est un développement continuel de leurs mœurs; au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour

(*a*) Ils y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à Clarisse, ni même approchant.

en juger de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? étudiez les femmes. Cette maxime est générale, et jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée et domestique ; si je dis que les paisibles soins de la famille et du ménage sont leur partage, que la dignité de leur sexe est dans sa modestie, que la honte et la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'est déja s'en laisser corrompre, et que toute femme qui se montre se déshonore, à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour, qui naît et meurt dans le coin d'une grande ville, et veut étouffer de là le cri de la nature et la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des lois et de l'éducation! La pudeur n'est rien ; elle n'est qu'une invention des lois sociales pour mettre à couvert les droits des peres et des époux, et maintenir quel-

que ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi et aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en seroient-elles différentes? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres lois que les animaux?

Tes *pourquoi*, dit le dieu, ne finiroient jamais. Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la nature? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des

conseils de Dieu n'aient un peu légèrement pesé ses raisons. Moi, qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour est quelque chose. Elle est la sauve-garde commune que la nature a donnée aux deux sexes dans un état de foiblesse et d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu : c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que, durant ce temps de ténebres, ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres : c'est ainsi qu'elle fait chercher, à tout animal souffrant, la retraite et les lieux déserts, afin qu'il souffre et meure en paix hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il de part et d'autre mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendroit l'espece humaine si l'ordre de l'attaque et de la défense étoit changé ? L'assaillant choisiroit au hasard des

temps où la victoire seroit impossible; l'assailli seroit laissé en paix quand il auroit besoin de se rendre, et poursuivi sans relâche quand il seroit trop foible pour succomber; enfin le pouvoir et la volonté, toujours en discorde, ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la nature, il en seroit le destructeur et le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait et reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités; le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, et son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet est au fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour pos-

sede en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente; et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Pourquoi, disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme le seroit-il à la femme? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis? Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere! Quand ces importantes considérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponse à faire, et toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la nature ; c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (*a*) : il faut bien que

(*a*) Distinguons cette audace de l'insolence et de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés et n'a d'effets plus contraires. Je sup

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable et dépravée,

---

pose l'amour innocent et libre, ne recevant de lois que de lui-même; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres et de former l'union des personnes ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe et attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui, sa grossièreté n'est point passionnée, elle est outrageante; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour et d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne: un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage et désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un satyre; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire, il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme et l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement

parcequ'elle

parcequ'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

Comment peut-on disputer la vérité de ce sentiment? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux, qu'un peu de honte rend plus touchans encore? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide et tendre auquel on résiste avec tant de peine? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat et à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, et foibles afin qu'elles cedent? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié,

---

tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres, malgré le refus de bouche, c'est l'art de celui qui sait aimer : s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête; il n'outrage point la pudeur, il la respecte; il la sert, il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

moins de vîtesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre? Assujetties aux incommodités de la grossesse et aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces? Mais, pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, et assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placées la nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la société et de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, et où l'on raffine incessamment sur les lois sociales; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (*a*). Dans nos montagnes les fem-

(*a*) Je m'attends à l'objection: Les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore moins, car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai au sujet des filles de Lacédémone.

mes sont timides et modestes, un mot les fait rougir, elles n'osent lever les yeux sur les hommes et gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur est ignoble et basse : c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; et l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point et n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la société, pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur et des passions, mais la sainte image de l'honnête et du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût ; je les

vois ensuite, au lieu de fuir, s'empresser d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence et d'honnêteté, sinon d'être pris par des hommes? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, et prend chasse elle-même aussitôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il se retire, on le poursuit; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore; l'innocence de la nature ménage les agaceries et la molle résistance avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux, et Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la société, leur partage doit être une vie domestique et retirée, et qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modestie, qui leur sont propres, sont des inventions sociales, il importe à la société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles; et toute femme qui les dédaigne offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement la maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand

lustre, et, dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir? Quoi qu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public; et sa beauté même, qui plaît sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les peuples du monde; par-tout on considere les femmes à proportion de leur modestie; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manieres de leur sexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors, tournant en effronterie la mâle et ferme assurance de l'homme, elles s'avilissent par cette odieuse imitation, et déshonorent à la fois leur sexe et le nôtre.

Je sais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs

des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très renfermées ; elles se montroient rarement en public, jamais avec des hommes; elles ne se promenoient point avec eux; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle ; elles ne s'y mettoient point en montre (*a*) : il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous ; et l'on sait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux jeux olympiques.

Dans la maison elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, et les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée commune pour les

(*a*) Au théâtre d'Athenes les femmes occupoient une galerie haute appelée *Cercis*, peu commode pour voir et pour être vues ; mais il paroît, par l'aventure de Valerie et de Sylla, qu'au cirque de Rome elles étoient mêlées avec les hommes.

deux sexes ; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir : il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, et qu'il régnoit plus d'union entre les époux (*a*), qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les usages des Perses, des Grecs, des Romains, et même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristophane combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; et, dans Rome déja corrompue, avec quel scandale ne vit-on

(*a*) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce : mais les Grecs en faisoient peu d'usage ; et Rome subsista cinq cents ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

point encore les dames romaines se présenter au tribunal des triumvirs?

Tout est changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe, la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux, qui rend la réserve moins nécessaire, introduisit une autre maniere de vivre, que favoriserent les livres de chevalerie, où les belles dames passoient leur vie à se faire enlever par des hommes, en tout bien et en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps, les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent, sur-tout dans les cours et les grandes villes, où l'on se pique davantage de politesse: par le progrès même de cette politesse, elle dut enfin dégénérer en grossièreté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue, et que les mœurs des vivandieres se sont transmises aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous savoir combien ces usages, contraires aux idées naturelles, sont choquans pour qui n'en a pas l'habi-

tude ? jugez-en par la surprise et l'embarras des étrangers et provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays ; et il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent ; c'est plutôt qu'elles font rougir, et que la pudeur, chassée par la femme de ses discours et de son maintien, se réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public, et, qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, et pourroit compatir en elles avec la modestie et les bonnes mœurs. A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne, et ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions,

une femme honnête et sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve; et ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie et des rôles amoureux, dans une parure très peu modeste (*a*), sans cesse entourées d'une jeunesse ardente et téméraire, au milieu des douces voix de l'amour et du plaisir, résisteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, et à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser

(*a*) Que sera-ce en leur supposant la beauté, qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur *le Fils naturel*, page 183.

de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

Supposons, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, et qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état, et elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse et d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'actrice est toujours la premiere à parodier son rôle et à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du théâtre aussi bien que sa dignité ; et si l'on prend des leçons de vertu sur la scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des actrices entraîne celui des acteurs, sur-tout dans un métier qui les force à vivre entre eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentimens déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde et de querelles, que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalousie des applaudissemens, doivent exciter sans cesse, principalement entre les actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe et de la misere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déja trop dit pour vous et pour les hommes raisonnables; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du comédien, que ferons-nous, monsieur, pour prévenir des effets inévitables ? Pour moi, je ne vois qu'un seul moyen ; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les médecins les préviennent-ils ? Défendre au comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ensuit-il de là qu'il faille mépriser tous les comédiens ? Il s'ensuit, au contraire, qu'un comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est, comme vous l'avez très bien dit, doublement estimable, puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme et sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée : mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie, et, quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait ? Les grands acteurs portent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si long-temps dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la ville de Geneve : mais la répugnance de mettre mes concitoyens sur la scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin ; et je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, si je ne cherchois sur notre situation particuliere ce qui résultera de l'établissement d'un théâtre dans notre ville, au cas que votre avis et vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles, qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Geneve est riche, il est vai ; mais, quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans et sement la misere autour de l'opulence, il est certain que, si quelques Genevois possedent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure, et que l'aisance du plus grand nombre

vient d'un travail assidu, d'économie et de modération, plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parceque le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, et que son temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple genevois ne se soutient qu'à force de travail, et n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos lois somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout étranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie et d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail et à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier S.-Gervais ; toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard et les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux

neaux confusément jetés, une odeur d'Inde et de droguerie, vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit et l'aspect des fabriques d'indienne et de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font; et j'ai vu des gens, sur ce premier coup-d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'austere parcimonie; voilà les trésors du Genevois; voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le temps et l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, et du moins cinq ou six fois plus peuplé, entretient exactement un théâtre, et que, quand ce théâtre est un opéra, la ville n'y sauroit suffire. Je vois que Paris, la capitale de la France et le gouffre des richesses de ce grand royaume, en entretient trois assez médiocrement, et un quatrieme en certains temps de l'année. Supposons ce

quatrieme (*a*) permanent. Je vois que, dans plus de six cents mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence et de l'oisiveté fournit à peine journellement au spectacle mille ou douze cents spectateurs, tout compensé. Dans le reste du royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer ; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi et huit heures, avoir un théâtre de comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de sieges de parle-

(*a*) Si je ne compte point le concert spirituel, c'est qu'au lieu d'être un spectacle ajouté aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas non plus les petits spectacles de la foire ; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne les donnent les faits connus.

mens et de cours souveraines, ne peuvent entretenir une comédie à demeure!

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, si plus de six cents mille habitans ne fournissent journellement et l'un dans l'autre aux théâtres de Paris que douze cents spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, et supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

Or, si les comédiens françois, pensionnés du roi et propriétaires de leur théâtre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents spectateurs par représentation (*a*), je de-

(*a*) Ceux qui ne vont aux spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui, pendant dix ans, les auront suivis, comme

mande comment les comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit spectateurs pour toute ressource. Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui ; mais les billets d'entrées coûteront aussi moins à proportion: et puis la dépense de la table n'est rien pour les comédiens ; ce sont les habits , c'est la parure qui leur coûte: il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos lois somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le théâtre ; jamais Cléopatre et Xerxès ne

---

moi , bons et mauvais jours , la trouveront sûrement trop forte(*). S'il faut donc diminuer le nombre journalier de trois cents spectateurs à Paris , il faut diminuer proportionnellement celui de quarante-huit à Geneve ; ce qui renforce mes objections.

(*) Qu'auroit dit Rousseau , s'il eût vu vingt théâtres s'ouvrir journellement dans Paris ! (G. B.)

goûteront notre simplicité. L'état des comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, et je doute que jamais bon acteur consente à se faire quakre. Enfin l'on peut m'objecter que la troupe de Geneve étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moindres frais. D'accord: mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent; au lieu que, dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne sauroient jouer tous les jours; la maladie, l'absence d'un seul comédien fait manquer une représentation, et c'est autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime excessivement la campagne; on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville: l'attrait de la chasse et la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au-dehors, et les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville du-

rant l'été. Chacun, ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, et va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur et jouir du plus charmant paysage qui soit sous le ciel. Il y a même beaucoup de citoyens et bourgeois qui y résident toute l'année, et n'ont point d'habitation dans Genève. Tout cela est autant de perdu pour la comédie; et, pendant toute la belle saison, il ne restera presque pour l'entretenir que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'est tout autre chose : on allie fort bien la comédie avec la campagne, et tout l'été l'on ne voit, à l'heure où finissent les spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie sitôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices et la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos comédiens, et une moitié de l'année

perdue pour eux. Pensez-vous, monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vide ? Pour moi, je ne vois aucun autre remede à cela que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à nos plaisirs, et de laisser une place-forte ouverte pendant la nuit (*a*), au milieu de trois puissances, dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux citoyens verront avec

---

(*a*) Je sais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, et que, quand nous aurions assez de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore : car sûrement on ne viendra pas nous assiéger. Mais, pour n'avoir point de siege à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, et nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place se trouvent excellens quand on est dedans.

indignation ce monument du luxe et de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, et menacer de loin la liberté publique ! Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve, parceque le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où sera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école? et combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes ! Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au spectacle, c'est uniquement par un principe de religion, qui sûrement ne sera pas moins fort parmi nous; et nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme, qui retiendront encore ceux que la religion ne retiendroit pas (*a*).

(*a*) Je n'entends point par là qu'on puisse être vertueux sans religion : j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. Mais j'entends qu'un croyant peut s'abstenir quelque-

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un théâtre de comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une; ou que les riches se cotisent pour le soutenir, charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-temps; ou que l'état s'en mêle et le soutienne à ses propres frais. Mais comment le soutiendra-t-il? Sera-ce en retranchant sur les dépenses nécessaires, auxquelles suffit à peine son modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là? ou bien destinera-t-il à cet usage important les sommes que l'économie et l'intégrité de l'administration permet quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins? Faudra-t-il réformer notre petite garnison et garder nous-mêmes nos portes? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos magistrats? ou nous ôte-

---

fois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes et qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux spectacles dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

rons-nous pour cela toute ressource au moindre accident imprévu? Au défaut de ces expédiens je n'en vois plus qu'un qui soit praticable, c'est la voie des taxes et impositions, c'est d'assembler nos citoyens et bourgeois en conseil général dans le temple de S. Pierre, et là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages et dignes magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ! et, sur votre propre article, on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce seroit tant pis pour nous; car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui, nous affoiblissant encore dans notre petitesse, nous perdroit enfin tôt ou tard. Supposons pourtant qu'un beau zele du théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos lois, la comédie florissante et fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où

vous dites qu'ayant des mœurs et des spectacles, elle réuniroit les avantages des unes et des autres : avantages au reste qui me semblent peu compatibles ; car celui des spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement sera, comme je l'ai déja dit, une révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise? c'est ce qu'il est temps d'examiner.

Il n'y a point d'état bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement et servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les auteurs du Spectateur : à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les cafés et les mauvais lieux. Je doute que le peuple anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Geneve sous le nom de *cercles;* et j'ai lieu,

monsieur, de juger, par votre article, que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens et de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés;* mais la forme en étoit moins bonne et moins réguliere. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entre eux des sociétés de table, des parties de campagne, et enfin des liaisons d'amitié : mais ces assemblées, n'ayant pour objet que le plaisir et la joie, ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent et de délibérer de sang froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles; et d'une fort triste

cause sont sortis de très bons effets (*a*).

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à frais communs de meubles et de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent toutes les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble; et là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement, parceque le Genevois est rangé et se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, et les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre et maintenir le corps robuste. Les femmes et les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, et, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévèrement exclus de

(*a*) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

ces sociétés, s'y mêlent assez rarement ; et je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir et de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple et d'innocent qui convient à des mœurs républicaines ; mais, dès l'instant qu'il y aura comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite ; tout cela tombe nécessairement : et si vous m'objectez l'exemple de Londres, cité par moi-même, où les spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême ; c'est qu'un théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis.... Non, monsieur, cette question ne viendra pas d'un philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos

cercles de corps-de-garde, et croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre: car, pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple, et sans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien et d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déja que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la nature, consultons le bien de la société : nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, et vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant et plus qu'elles de leur trop intime commerce : elles n'y perdent que leurs mœurs, et nous y perdons à la fois nos mœurs et notre constitution; car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui,

nous force de prendre la sienne trop molle pour nous; et ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient, qui dégrade l'homme, est très grand par-tout, mais c'est sur-tout dans les états comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi: mais dans une république, il faut des hommes (*a*).

(*a*) On me dira qu'il en faut aux rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie : quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre et l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies et à la mortalité.

Qui croiroit que cette plaisanterie, dont on voit assez l'application, ait été prise en France au pied de la lettre par des gens d'esprit?

Les

Les anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'état sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil, et presque toujours tête nue (*a*). A tout cela, point de femmes; mais on savoit bien les trouver au besoin; et nous ne voyons point, par leurs écrits et par les échantillons de leurs conversations qui nous restent, que l'esprit ni le goût, ni l'amour même, perdissent rien à cette réserve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du sexe, que nous devrions protéger et non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs; et cha-

(*a*) Après la bataille gagnée par Cambyse sur Psammenite, on distinguoit parmi les morts les Egyptiens, qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les Perses, toujours coëffés de leurs grosses tiares, avoient les crânes si tendres, qu'on les brisoit sans effort. Hérodote lui-même fut, long-temps après, témoin de cette différence.

que femme de Paris rassemble dans son appartement un serrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes, toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller et venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre et poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue et les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la nature, qui impose aux femmes cette vie sédentaire et casaniere, en prescrit aux hommes une tout opposée, et que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice et ne se promenent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air et respirer à leur aise; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'académie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne gymnastique : on a quitté la paume comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées grecques et romaines. Le chemin, le travail, le fardeau du soldat romain fatigue seulement à le lire et accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux officiers d'infanterie. Souvent les généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Caton n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant ! Nous sommes déchus en tout. Nos peintres et nos sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégénéré ?

L'espece a-t-elle une décrépitude physique ainsi que l'individu ? Au contraire ; les Barbares du nord, qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands et plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus et subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes, qui, pour la plupart, descendons de ces nouveaux venus. Mais les premiers Romains vivoient en hommes (*a*), et trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la nature leur avoit refusée ; au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente et lâche où nous réduit la dépendance du sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage

(*a*) Les Romains étoient les hommes les plus petits et les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; et cette différence étoit si grande, dit Tite Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns et des autres. Cependant l'exercice et la discipline prévalurent tellement sur la nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, et les vainquirent.

de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, et l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce soin de contrarier la nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, et qui passe sa vie entiere à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand, épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (*a*);

(*a*) Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'ame, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens

agréables, si l'on veut, mais petits et froids, comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres, qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, et n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, et de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi, j'en citerai cent mille qui confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des

---

jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles : ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame ; ils seroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, et une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres portugaises ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit aussi dominer : et voilà ce qui détermine celui de notre siecle.

productions de notre âge passeront avec lui ; et la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siecle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer ; on les sert sans les honorer : elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; et le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usurpent pas moins tous les droits. La société des deux sexes, devenue trop commune et trop facile, a produit ces deux effets ; et c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie et l'amou.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans, ces complimens insultans et moqueurs auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi : les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obli-

geante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? ceux mêmes qui s'en servent ne s'en servent ils pas également pour toutes les femmes? et ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en inquietent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, et rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires et qui montrent les desirs par la crainte; il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, et ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques.

Les hommes entre eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes et d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves et sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie et de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une caillette. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie ni de gentillesse; on ne se tire point d'affaire par de bons mots; on ne se ménage point dans la dispute; chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre. Voilà comment l'esprit acquiert de la justesse et de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, et ce langage un peu rustaud est préférable encore à ce style plus recherché, dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement et se familiarisent décemment avec le vice. La maniere de vi-

vre plus conforme aux inclinations de l'homme est aussi mieux assortie à son tempérament ; on ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient ; plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse ; et il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier sous ses pieds et où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes et innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, et par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes et satyriques ; et l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, et que toute

femme jolie et fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, et toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse ; qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoises disent assez librement ce qu'elles savent et quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, et l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses ; tandis qu'en d'autres pays, les femmes, également coupables par leur silence et par leurs discours, cachent, de peur de représailles, le mal qu'elles savent, et publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces séveres observatrices ! Elles font presque dans notre ville la fonction de censeurs. C'est ainsi que, dans les beaux temps de Rome, les citoyens,

surveillans les uns des autres, s'accusoient publiquement par zele pour la justice : mais quand Rome fut corrompue, et qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises, la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux citoyens zélés succéderent des délateurs infâmes; et au lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans, ils en furent accusés à leur tour. Grace au ciel, nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus circonspectes : on se ménagera davantage quand on aura plus de raisons de se ménager, et quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'alarme donc point tant du caquet des sociétés de femmes. Qu'elles médisent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médisent entre elles. Des femmes véritablement corrompues ne sauroient supporter long-temps cette maniere de vi-

vre ; et quelque chere que leur pût être la médisance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés sans un secret mouvement d'estime et de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés et chacun à sa maniere (*a*). Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens et simples, très propres à toucher un cœur honnête et à donner bonne opinion

(*a*) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire et plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire, et que je me propose de publier, s'il me reste assez de temps pour cela, quoique cette annonce ne soit guere propre à lui concilier d'avance la faveur des dames.

On comprendra facilement que le manuscrit dont je parlois dans cette note étoit celui de la nouvelle Héloïse, qui parut deux ans après cet ouvrage.

d'elles. Je ne sais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble ; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; et tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute : quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits : tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien et de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La regle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejeter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même et n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte et non de raison pour abolir un usage utile : mais ce qui est

mauvais en soi sera toujours mauvais (*a*), quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

Les citoyens d'un même état, les habitans d'une même ville ne sont point des anachoretes, ils ne sauroient vivre toujours seuls et séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'alarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or, de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête et la moins dangereuse, parcequ'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, et que l'ordre et la regle y regnent. Il

(*a*) Je parle dans l'ordre moral; car, dans l'ordre physique, il n'y a rien d'absolument mauvais; le tout est bien.

est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable et duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, et qu'ensuite les cercles soient abolis ; à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, et sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins sa raison pour un temps, et l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre ; il rend l'homme stupide et non pas méchant (*a*).

(*a*) Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas assez de sa laideur ? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang froid. Si

Pu

Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves et honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là? ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts et retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le

---

l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, et que celle-là s'allume et s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe et qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime; à Naples elle est en horreur : mais au fond laquelle est le plus à craindre, de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien ?

Je le répete, il vaudroit mieux être sobre et vrai, non seulement pour soi, même pour la société ; car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel, le magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'état autant qu'il y peut atteindre : ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les lois. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse et l'abat moins aisément; un sang ardent lui donne d'autres desirs; dans

l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule; la raison s'altere en naissant; et l'homme, encore indomté, devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des lois. Mais qu'un sang à demi glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (*a*) : quand un vieillard abuse de ce doux remede, il a déja rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute: il cesse avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple et l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime

(*a*) Platon, dans ses lois, permet aux seuls vieillards l'usage du vin, et même il leur en permet quelquefois l'excès.

aisément. C'est une affaire de police dont l'inspection devient plus facile et mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; et sitôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice et d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hasard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs et trompeurs de remplir sa bourse prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur et laborieux, qui connoît trop le prix du temps et de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts ; car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent ; et il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection, mais le mieux possible selon la nature de l'homme et la constitution de la société. Il y a tel peuple à qui je dirois : Détruisez cercles et coteries, ôtez

toute barriere de bienséance entre les sexes ; remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus : mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est temps encore ; craignez le premier pas, qu'on ne fait jamais seul, et songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de comédie, et tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des spectacles étant celle des cercles, les fera dissoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres et laisser subsister long-temps les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes et qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des dames et demoiselles parées tout de leur mieux et mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeunesse, qui viendra de

son côté s'offrir en montre, et trouvera bien plus beau de faire des entrechats au théâtre que l'exercice à Plain-Palais; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant, ne fût-ce qu'avec les actrices; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris et les bons airs de France à notre ancienne simplicité; et je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-temps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore, mais les mœurs inclinent déja visiblement vers la décadence, et nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois; ce qui pourtant ne peut guere se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence; qu'ils savent plus galamment donner la main aux

dames, et leur dire une infinité de gentillesses pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie et sans discrétion. On me dit que cela les forme : je conviens que cela les forme à être impertinens; et c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes, qu'ils sont destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elles; on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussiere, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice; on leur ôte toutes leurs facultés; on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés; et la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orien-

taux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la nature leur en ayant refusé les graces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déja vu plusieurs de ces jeunes demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon temps. Les enfans, rustiquement élevés, n'avoient point de teint à conserver, et ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides et modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entre eux; ils n'avoient point de frisure à conserver; ils se défioient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battoient à bon escient, se blessoient quelquefois, et puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suant, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais polissons: mais ces polissons ont fait des hommes qui ont

dans le cœur du zele pour servir la patrie et du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits messieurs requinqués, et que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente !

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un temps, seront contraints, étant grands, de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espere, ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos comédiens; et toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible : je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non seulement d'une maniere indirecte en attaquant nos

mœurs, mais immédiatement en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'état, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre, parcequ'elle se borne à des considérations d'intérêt et d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux, dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes ni l'influence sur le destin de l'état.

On peut considérer les spectacles, quand ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple, en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise, non seulement parcequ'il n'en revient rien au souverain, mais sur-tout parceque la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ses forces, et soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là.

Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la comédie françoise, les premieres loges et le théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire, et à six quand on tierce; le parterre est à vingt sous, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or, on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, et la plupart des autres n'ont rien (*a*). Il en est de ceci comme

---

(*a*) Quand ou augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace; et chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe, dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le

des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup-d'œil, et sont au fond très iniques : car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son nécessaire, est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible (*a*). De cette maniere, celui qui a peu paie beaucoup, et celui qui a beaucoup paie peu : je

---

puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sous : mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs ; il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster ; et, si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

(*a*) Voilà pourquoi les *imposteurs* de Bodin et autres frippons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu ; mais, pourvu que les grands soient contens, qu'importe que le peuple vive?

ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux spectacles. Je répondrai, premièrement; ceux qui les établissent et lui en donnent la tentation; en second lieu, sa pauvreté même, qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche quand tout le monde en fait de même: mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs? Il les partage donc; et ce même amusement qui fournit un moyen d'économie au riche affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de dépenses, soit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions il suit évidemment, ce me semble, que les spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser et augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les

capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, vous m'accorderez bien aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit état, et sur-tout dans une république. Dans une monarchie, où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince et le peuple, il peut être assez indifférent que quelques hommes passent de l'un à l'autre; car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une démocratie, où les sujets et le souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'état périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; et cette différence, portée au-delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais, dans une monarchie, l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-des-

sus du prince ; mais, dans une république, elle peut aisément le mettre au-dessus des lois. Alors le gouvernement n'a plus de force, et le riche est toujours le vrai souverain. Sur ces maximes incontestables il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la république. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution et la répartition de nos richesses. Ce que je sais, c'est que, le temps seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité et un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sully, qui nous aimoit, nous l'eût bien su dire : Spectacles et comédies dans toute petite république, et sur-tout dans Geneve, affoiblissement d'état.

Si le seul établissement du théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y représente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées

nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts et nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La tragédie nous représentera des tyrans et des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance et de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela? Que nous importe d'aller étudier sur la scene les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres? La stérile admiration des vertus de théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples et modestes qui font le bon citoyen? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un marquis, c'est un marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir; et qui sait combien de

de courtauds croiront se mettre à la mode en imitant les marquis du siecle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, et de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable, et qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissoit Homere de sa République, et nous souffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit assez, je crois, sur leur chapitre ; et je ne pense guere mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage et de vertu, ne nous montrent que les modeles de jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la mollesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme et l'attiédir sur le goût de ses vérita-

bles devoirs. Tout le théâtre françois ne respire que la tendresse ; c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du poëte : je sais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés : mais quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit pour leur suppléer, parceque son charme est plus naturel et s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne

soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parceque les excès en sont dangereux et inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis, sa patrie et le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné, qui nuit bientôt à tous les autres et leur est infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises, qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, et j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne, parceque nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique et froid, le Genevois cache une ame ar-

dente et sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangere ni sans empire; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes de les inspirer; et les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchans et tendres. Si les héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; et quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres et généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils

corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance et de l'amitié! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice et s'empêcher d'y tomber! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour et l'a su vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, et qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de

plaire aux spectateurs, peuvent le faire germer, mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux arts et du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie et même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables et réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, et nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des comédiens, mais quels? Une bonne troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais, et nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes pieces; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, et ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du théâtre; nous n'en voudrons pas

moins décider pour notre argent, et n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer et n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté ? l'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens; c'est que, pour nous approprier les drames de notre théâtre, nous les composions nous-mêmes, et que nous ayons des auteurs avant des comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes et qui conviennent à des hommes libres (*a*). Il est sûr que des

(*a*) Si quis ergo in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, et omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, et jucundum : dicemus autem non esse ejusmodi hominem in republica nostra, neque fas esse ut insit; mittemusque in aliam urbem, un-

pieces tirées, comme celles des Grecs, des malheurs passés de la patrie ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos tragédies? Des Berthelier? des Lévrery? Ah! dignes citoyens! vous fûtes des héros, sans doute; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (*a*),

---

guento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, et quæ dici debent dicat in his formulis quas a principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep., lib. III.*

(*b*) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un et commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté : il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier, non pas en imitant puérilement ses discours et ses

et nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir admirer. Quels seront nos tyrans? Des gentilshommes de la cuiller (*a*), des évêques de Geneve, des comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, et à qui nous devons du respect. Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le diable (*b*) et l'antechrist n'y eussent aussi

---

manieres, mais en mourant volontairement comme lui, sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échafaud il écrivit sûr le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur:

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit:
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa tyranni.

(*a*) C'étoit une confrérie de gentilshommes savoyards, qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, et qui, pour marque de leur association, portoient une cuiller pendue au cou.

(*b*) J'ai lu, dans ma jeunesse, une tragédie de l'Escalade, où le diable étoit en effet un des acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage, en entrant sur la scene, se trouva double, comme si l'original

fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave et sérieux sitôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais, dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands états, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la comédie, il n'y faut pas songer : elle causeroit chez nous les plus affreux

---

eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, et qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde et finir la représentation. Ce conte est burlesque, et le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral et vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un spectacle plus simple et plus terrible encore, c'est celui de la main sortant du mur et traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos poëtes lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la scene même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville est si petite, que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres et personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante : c'est au théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes et la mort de Socrate; c'est par la fureur du théâtre qu'Athenes périt; et ses désastres ne justifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon aux premieres représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la république, quand on verra les citoyens, travestis en beaux esprits, s'occuper à faire des vers françois et des pieces de théâtre; talens qui ne sont point les nôtres et que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des tragédies sur le modele de la Mort de César, du premier acte de Brutus; et, s'il nous faut absolument un théâtre, qu'il s'engage à le

remplir toujours de son génie, et à vivre autant que ses pieces!

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions avant de mettre en ligne de compte le goût de parure et de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des comédiens : mais enfin cet exemple aura son effet encore; et si généralement par-tout les lois sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des comédiens! Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation; au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, et ils ne feront que fortifier un penchant déja tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville; et je dis que, si nous les

honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à-peu-près égaux, ils seront les égaux de tout le monde, et auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne seront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance et dont ils craignent la disgrace. Les magistrats leur imposeront : soit. Mais ces magistrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence et de protection auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs : c'est par eux qu'aura commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux, tout éludera des lois qui les gênent, tout favorisera leur licence : chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien pas-

teur rigide qu'on n'écoutera point, et dont le sens et la gravité passeront pour pédanterie chez une jeunesse inconsidérée? Enfin, pour peu qu'ils joignent d'art et de manege à leur succès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'état (*a*). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages : les élections se feront dans les loges des actrices, et les chefs d'un peuple libre seront les créatures d'une bande d'histrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les comédiens pourront venir, ils n'auront plus de mal à nous faire.

(*a*) On doit toujours se souvenir que, pour que la comédie se soutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur : s'il n'est que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du théâtre, on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

Voilà, monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public et à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un aussi petit état que la république de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, et qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens et graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande, le vice et l'oisiveté y ont-ils déja fait un tel progrès, qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans spectacles? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût et les mœurs : mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs et attaquer les bonnes ; car ce dernier effet dépend moins des qualités du spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rap-

port entre quelques farces passageres et une comédie à demeure, entre les polissonneries d'un charlatan et les représentations régulieres des ouvrages dramatiques, entre des treteaux de foire élevés pour réjouir la populace et un théâtre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence et reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, et peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades spectacles manquent de goût, tant mieux; on s'en rebutera plus vîte: s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image; et les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées et les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute? Si font bien les discrets propos du théâtre;

et

et il vaudroit mieux qu'une fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entièrement de tous ces treteaux, et que, petits et grands, nous sussions tirer nos plaisirs et nos devoirs de notre état et de nous-mêmes : mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeler les comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-temps d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du ministre, et garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a pas encore perdu la sienne !

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens ; car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le théâtre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, et, dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos

goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes; le spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du temps que nous ne saurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes; les comédiens, en partant, nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeler ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire: après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun spectacle dans une république? Au contraire il en faut beaucoup. C'est dans les républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis? Nous avons déja plusieurs de ces fêtes publiques; ayons-en

davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur, qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction, qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude et de l'inégalité. Non, peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes! C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous assembler et vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte et l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres et généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peu-

ple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore; donnez les spectateurs en spectacle; rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs : il en est de plus modernes; il en est d'existans encore, et je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (*a*) et si

(*a*) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain et vive dans sa condition; il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en remplisse mieux les devoirs, qu'il se tourmente moins pour en sortir, et que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manege et l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude et de mécontentement; tout va mal quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'assiette de l'état n'est bonne et solide que quand, tous se sentant à leur place, les forces particulieres se réunissent et concourent au bien public; au lieu de s'user l'une contre

agréables ; on ne peut trop avoir de semblables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos et robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes? La république a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats? Pourquoi, sur le modele des prix militaires, ne fonderions-

---

l'autre, comme elles font dans tout état mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs et toute espece d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail? Cette maxime est barbare et fausse. Tant pis si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie ; autrement il ne le gagnera pas long-temps. Ce Dieu juste et bienfaisant qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse ; la nature lui impose également l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif et laborieux? donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état et l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

nous pas d'autres prix de gymnastique pour la lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos bateliers par des joûtes sur le Lac? Y auroit-il au monde un plus brillant spectacle que de voir, sur ce vaste et superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois, au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité? Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, et le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus; ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses regles économiques; ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout, jusqu'à la plaisanterie, à la balance du jugement: il est vif, gai, caressant; son cœur est alors dans ses yeux comme il est toujours sur ses levres; il cherche à communiquer sa joie et ses plaisirs; il in-

vite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celle de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion; mais cette profusion même est alors bien placée, et l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse et des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un et l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature ; et que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir, de s'égayer en commun par une honnête récréation ! L'homme et la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent

leur destination ; et certainement le premier et le plus saint de tous les liens de la société est le mariage. Toutes les fausses religions combattent la nature; la nôtre seule, qui la suit et la regle, annonce une institution divine et convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'évangile ne prescrit pas et que tout bon gouvernement condamne. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, et de se voir avec plus de décence et de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public, incessamment ouverts sur elles, les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin. En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec graceet bienséance, et auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, et de se mon-

trer, avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire? et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui cherchent à s'unir de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, et où l'indiscrete sévérité d'un pasteur ne sait prêcher, au nom de Dieu, qu'une gêne servile et la tristesse et l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature et la raison désavouent; aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre on en substitue de plus dangereux; les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des

ténebres, et jamais l'innocence et le mystere n'habiterent long-temps ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, et qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solemnels et périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un magistrat (*a*), nommé par le conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres et meres y assistassent pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace et de leur tendresse, des applaudisse-

---

(*a*) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre état, préside un de ces magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées et même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association ; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux lois, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie et du plaisir. Cette institution est très belle et forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

mens qu'ils auroient mérités, et jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs et des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode et honorable, destinée aux gens âgés de l'un et de l'autre sexe, qui, ayant déja donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits-enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, et que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse et après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, et qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie

et de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, et auroit plu davantage à tout le monde, au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (*a*), et du titre de reine du bal, qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le pere et la mere fussent félicités et remerciés d'avoir une fille si bien née et de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des juges ne

(*a*) Voyez la note précédente.

laissoit toute la préférence au mérite. Et quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la nature ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne, et puissent contenter l'amour-propre sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie et d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police et de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs et honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations et aux plaisirs qui lui sont propres, et s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un spectacle agréable, sur-tout aux peres et meres. Les soins

pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres; et cette parure, ayant un objet innocent et louable, seroit là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, et d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées et d'affermir la paix, si nécessaire dans notre état. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté, le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere, seroient un peu plus consultées; on donneroit moins à celles d'état et de biens, qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens: ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution: ces bals, ainsi dirigés, ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande

famille, et, du sein de la joie et des plaisirs, naîtroient la conservation, la concorde et la prospérité de la république (*a*).

(*a*) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : Cet homme est fou de la danse; je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la comédie; j'aime la comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des comédiens; j'ai tout sujet de m'en louer, et l'amitié du seul d'entre eux que j'ai connu particulièrement ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement sur les poëtes dont je suis forcé de censurer les pieces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, et je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme, et que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses pieces et manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'auteur d'Atrée et de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, et ce fut pour en recevoir un service. J'estime son génie et respecte sa vieillesse; mais, quelque honneur que je porte à sa personne, je ne dois que justice à ses pieces, et je ne sais point acquitter

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir, à peu de frais et sans danger, plus de spectacles

---

mes dettes aux dépens du bien public et de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte, c'est par un désintéressement dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple et que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne souilla le desir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, et j'ai presque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero :* voilà la devise que j'ai choisie et dont je me sens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs et non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait parler au public : je sais alors m'oublier moi-même, et, si quelqu'un m'offense, je me tais sur son compte de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise et sans crainte de représailles ; aux lecteurs, qui ne craignent pas que ma haine leur en impose ; et sur-tout à moi, qui, restant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait et non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte et pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non, jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage qu'il

qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable et riant, même aux étrangers, qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une chose unique : quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; et je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer et de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes, qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos citoyens, épars dans le reste de l'Europe et du monde, vivent et meurent loin de la patrie; et je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois

---

que j'aime à t'offrir, et ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance!

moins inutile. Je sais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse, et que nous pourrions difficilement subsister si nous nous y tenions renfermés : mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous ! que ceux dont le ciel a béni les travaux viennent comme l'abeille en rapporter le fruit dans la ruche, réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune, animer l'émulation des jeunes gens, enrichir leur pays de leur richesse, et jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres ! Sera-ce avec des théâtres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, monsieur; ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays ; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs

premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent et se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands états et de leur triste magnificence, une voix secrete leur crie incessamment au fond de l'ame : Ah ! où sont les jeux et les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie et la véritable alégresse ? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais et si purs, et tout ce qu'il faut pour savoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie !

Ainsi rappeloit ses citoyens, par des fêtes modestes et des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainsi, dans Athenes, parmi les beaux-arts,

ainsi dans Suse au sein du luxe et de la mollesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins et ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir et spectacle ; c'est là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, et que les moindres délassemens formoient une instruction publique ; c'est là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'état, et à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déja les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos fêtes genevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes. Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux et les cœurs assez chastes pour supporter un tel spectacle, et que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve, comme à Sparte, couvertes de l'honnêteté publique : mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a

loin d'eux aux Lacédémoniens, et je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui? Tout est dit en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale et laborieuse, leurs mœurs pures et séveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence et peut-être en dégoût? Ne sait-on pas que les statues et les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obscenes? Le pouvoir immédiat des sens est foible et borné; c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages; c'est elle qui prend soin d'irriter les desirs, en prêtant à leurs objets encore

plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise avançant un bout de pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art et si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire desirer davantage, quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au ciel, voici la derniere : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seu-

lement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (*a*); sans affaires

(*a*) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, et dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps et la diversité des objets. Le régiment de Saint-Gervais avoit fait l'exercice, et, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblerent, après le souper, dans la place de Saint-Gervais, et se mirent à danser tous ensemble, officiers et soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les tambours, les fifres et ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir ; cependant l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main et formant une longue bande qui serpentoit en cadence et sans confusion, avec mille tours et retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain

et sans plaisirs, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils passoient dans

---

appareil militaire au sein du plaisir; tout cela formoit une sensation très vive qu'on ne pouvoit supporter de sang froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées; toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-temps à leurs fenêtres; elles descendirent; les maîtresses venoient voir leurs maris; les servantes apportoient du vin; les enfans même, éveillés par le bruit, accoururent demi-vêtus entre les peres et les meres. La danse fut suspendue; ce ne furent qu'embrassemens, ris, santés, caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne saurois peindre, mais que, dans l'alégresse universelle, on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir et partager encore: Jean-Jacques, me disoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois? ils sont tous amis; ils sont tous freres; la joie et la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse; il n'y eut plus moyen; on ne savoit plus ce qu'on faisoit;

cette douce uniformité la journée, sans la trouver trop longue, et la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais et dispos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens et d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque : Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges ; et ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieil-

---

toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque temps encore à rire et à causer sur la place, il fallut se séparer ; chacun se retira paisiblement avec sa famille : et voilà comment ces aimables et prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens bien que ce spectacle dont je fus si touché seroit sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir et un cœur fait pour le sentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, et les vrais sentimens de la nature ne regnent que sur le peuple. Ah ! dignité, fille de l'orgueil et mere de l'ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment dans leur vie ?

lards commençoit la premiere, en chantant le couplet suivant:

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

Suivoit celle des hommes, qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Ensuite venoient les enfans, qui leur répondoient en chantant de toute leur force:

Et nous bientôt le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Voilà, monsieur, les spectacles qu'il faut à des républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets : j'en ai montré quelques uns : j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi.

Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître et mériter son sort ! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie.

RÉPONSE

A UNE

LETTRE ANONYME

Dont le contenu se trouve en caractere italique dans cette réponse.

Je suis sensible aux attentions dont m'honorent ces messieurs que je ne connois point : mais il faut que je réponde à ma maniere ; car je n'en ai qu'une.

Des gens de lois qui estiment, etc. M. Rousseau, ont été surpris et affligés de son opinion dans sa lettre à M. d'Alembert sur le tribunal des maréchaux de France.

J'ai cru dire des vérités utiles. Il est triste que de telles vérités surprennent, plus triste qu'elles affligent, et bien plus triste encore qu'elles affligent des gens de loi.

Un citoyen aussi éclairé que M. Rousseau....

Je ne suis point un citoyen éclairé, mais seulement un citoyen zélé.

N'ignore pas qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation.

Je l'ignorois : je l'apprends. Mais qu'on me permette à mon tour une petite question. Bodin, Loisel, Fénélon, Boulainvilliers, l'abbé de S.-Pierre, le président de Montesquieu, le marquis de Mirabeau, l'abbé de Mabli, tous bons François et gens éclairés, ont-ils ignoré qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation? On a tort d'exiger qu'un étranger soit plus savant qu'eux sur ce qui est juste ou injuste dans leur pays.

On ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation.

Cette maxime peut avoir une application particulière et circonscrite, selon les lieux et les personnes. Voici la première

fois, peut-être, que la justice est opposée à la vérité.

On ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation.

Si quelqu'un de nos citoyens m'osoit tenir un pareil discours à Geneve, je le poursuivrois criminellement comme traître à la patrie.

On ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation.

Il y a dans l'application de cette maxime quelque chose que je n'entends point. J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, imprime un livre en Hollande; et voilà qu'on lui dit en France qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les défauts de la législation! ceci me paroît bizarre. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'être votre compatriote; ce n'est point pour vous que j'écris; je n'imprime point dans votre pays; je ne me soucie point que mon livre y vienne; si vous me lisez ce n'est pas ma faute.

On ne peut justement dévoiler aux yeux de la nation les fautes de la législation.

Quoi donc ! sitôt qu'on aura fait une mauvaise institution dans quelque coin du monde, à l'instant il faudra que tout l'univers la respecte en silence ? Il ne sera plus permis à personne de dire aux autres peuples qu'ils feroient mal de l'imiter ? Voilà des prétentions assez nouvelles et un fort singulier droit des gens.

Les philosophes sont faits pour éclairer le ministere, le détromper de ses erreurs, et respecter ses fautes.

Je ne sais pourquoi sont faits les philosophes ni ne me soucie de le savoir.

Pour éclairer le ministere.

J'ignore si l'on peut éclairer le ministere.

Le détromper de ses erreurs.

J'ignore si l'on peut détromper le ministere de ses erreurs.

Et respecter ses fautes.

J'ignore si l'on peut respecter les fautes du ministere.

Je ne sais rien de ce qui regarde le ministere, parceque ce mot n'est pas connu dans

dans mon pays, et qu'il peut avoir des sens que je n'entends pas.

De plus, M. Rousseau ne nous paroît pas raisonner en politique....

Ce mot sonne trop haut pour moi. Je tâche de raisonner en bon citoyen de Geneve. Voilà tout.

Lorsqu'il admet dans un état une autorité supérieure à l'autorité souveraine....

J'en admets trois seulement. Premièrement l'autorité de Dieu ; et puis celle de la loi naturelle, qui dérive de la constitution de l'homme ; et puis celle de l'honneur, plus forte sur un cœur honnête que tous les rois de la terre.

Ou du moins indépendante d'elle.

Non pas seulement indépendantes, mais supérieures. Si jamais l'autorité souveraine (*a*) pouvoit être en conflit avec une des

(*a*) Nous pourrions bien ne pas nous entendre les uns les autres sur le sens que nous donnons à ce mot ; et comme il n'est pas bon que nous nous entendions mieux, nous ferons bien de n'en pas disputer.

trois précédentes, il faudroit que la premiere cédât en cela. Le blasphémateur Hobbes est en horreur pour avoir soutenu le contraire....

Il ne se rappeloit pas dans ce moment le sentiment de Grotius.

Je ne saurois me rappeler ce que je n'ai jamais su, et probablement je ne saurai jamais ce que je ne me soucie point d'apprendre.

Adopté par les encyclopédistes....

Le sentiment d'aucun des encyclopédistes n'est une regle pour ses collegues. L'autorité commune est celle de la raison. Je n'en reconnois point d'autre.

Les encyclopédistes ses confreres.

Les amis de la vérité sont tous mes confreres.

Le temps nous empêche d'exposer plusieurs autres objections....

Le devoir m'empêcheroit peut-être de les résoudre. Je sais l'obéissance et le respect que je dois dans mes actions et dans mes discours aux lois et aux maximes du

pays dans lequel j'ai le bonheur de vivre. Mais il ne s'ensuit pas de là que je ne doive écrire aux Genevois que ce qui convient aux Parisiens.

Qui exigeroient une conversation...

Je n'en dirai pas plus en conversation que par écrit : il n'y a que Dieu et le conseil de Geneve à qui je doive compte de mes maximes.

Qui priveroit M. Rousseau d'un temps précieux pour lui et pour le public.

Mon temps est inutile au public, et n'est plus d'un grand prix pour moi-même. Mais j'en ai besoin pour gagner mon pain ; c'est pour cela que je cherche la solitude.

A Montmorency le 15 octobre 1758.

DE L'IMITATION THÉATRALE, ESSAI TIRÉ DES DIALOGUES DE PLATON.

T 3

AVERTISSEMENT.

Ce petit écrit n'est qu'une espece d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'imitation théâtrale. Je n'y ai guere d'autre part que de les avoir rassemblés et liés dans la forme d'un discours suivi, au lieu de celle du dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut la lettre à M. d'Alembert sur les spectacles : mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer, je le mis à part pour être employé ailleurs, ou tout-à-fait supprimé. Depuis lors, cet écrit étant sorti de mes mains, se trouva compris, je ne sais comment, dans un marché qui ne me regardoit pas. Le manuscrit m'est revenu : mais le libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne foi, et je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'impression.

DE

L'IMITATION

THÉATRALE.

PLUS je songe à l'établissement de notre république imaginaire, plus il me semble que nous lui avons prescrit des lois utiles et appropriées à la nature de l'homme. Je trouve sur-tout qu'il importoit de donner, comme nous avons fait, des bornes à la licence des poëtes, et de leur interdire toutes les parties de leur art qui se rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même, si vous voulez, ce sujet, à présent que les choses plus importantes sont examinées; et dans l'espoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis, je vous avouerai que je regarde tous les auteurs dramatiques comme les corrupteurs du peuple, ou de quiconque, se laissant amuser par leurs images, n'est pas capable de les considérer sous leur vrai point de vue, ni de

donner à ces fables le correctif dont elles ont besoin. Quelque respect que j'aie pour Homere, leur modele et leur premier maître, je ne crois pas lui devoir plus qu'à la vérité; et, pour commencer par m'assurer d'elle, je vais d'abord rechercher ce que c'est qu'imitation.

Pour imiter une chose il faut en avoir l'idée. Cette idée est abstraite, absolue, unique et indépendante du nombre d'exemplaires de cette chose qui peuvent exister dans la nature. Cette idée est toujours antérieure à son exécution; car l'architecte qui construit un palais a l'idée d'un palais avant que de commencer le sien. Il n'en fabrique pas le modele, il le suit; et ce modele est d'avance dans son esprit.

Borné par son art à ce seul objet, cet artiste ne sait faire que son palais ou d'autres palais semblables : mais il y en a de bien plus universels, qui font tout ce que peut exécuter au monde quelque ouvrier que ce soit, tout ce que produit la nature, tout ce que peuvent faire de visible au ciel, sur la terre, aux enfers, les dieux mêmes. Vous comprenez bien que ces ar-

tistes si merveilleux sont des peintres; et même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le peintre ne fait pas ces choses, mais leurs images : autant en fait l'ouvrier qui les fabrique réellement, puisqu'il copie un modele qui existoit avant elles.

Je vois là trois palais bien distincts : premièrement le modele ou l'idée originale qui existe dans l'entendement de l'architecte, dans la nature, ou tout au moins dans son auteur avec toutes les idées possibles dont il est la source : en second lieu, le palais de l'architecte, qui est l'image de ce modele; et enfin le palais du peintre, qui est l'image de celui de l'architecte. Ainsi Dieu, l'architecte et le peintre sont les auteurs de ces trois palais. Le premier palais est l'idée originale existante par elle-même; le second en est l'image; le troisieme est l'image de l'image, ou ce que nous appelons proprement imitation. D'où il suit que l'imitation ne tient pas, comme on croit, le second rang, mais le troisieme, dans l'ordre des êtres, et que, nulle image n'étant exacte et parfaite, l'imitation est tou-

jours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne pense.

L'architecte peut faire plusieurs palais sur le même modele, le peintre plusieurs tableaux du même palais : mais quant au type ou modele original, il est unique; car si l'on supposoit qu'il y en eût deux semblables, ils ne seroient plus originaux; ils auroient un modele original, commun à l'un et à l'autre ; et c'est celui-là seul qui seroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture est applicable à l'imitation théâtrale. Mais, avant d'en venir là, examinons plus en détail les imitations du peintre.

Non seulement il n'imite, dans ses tableaux, que les images des choses, savoir les productions sensibles de la nature et les ouvrages des artistes : il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence il le peint tel qu'il paroît être, et non pas tel qu'il est. Il le peint sous un seul point de vue, et, choisissant ce point de vue à sa volonté, il rend, selon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux yeux des spectateurs. Ainsi jamais il ne dépend d'eux de

juger de la chose imitée en elle-même, mais ils sont forcés d'en juger sur une certaine apparence et comme il plaît à l'imitateur ; souvent même ils n'en jugent que par habitude, et il entre de l'arbitraire jusques dans l'imitation (*a*).

(*a*) L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prévenue, qu'il n'y a que la seule habitude qui nous rende agréables les consonnances et nous les fasse distinguer des intervalles les plus discordans. Quant à la simplicité des rapports, sur laquelle on a voulu fonder le plaisir de l'harmonie, j'ai fait voir, dans l'Encyclopédie, au mot *Consonnance*, que ce principe est insoutenable; et je crois facile à prouver que toute notre harmonie est une invention barbare et gothique, qui n'est devenue que par trait de temps un art d'imitation. Un magistrat studieux qui, dans ses momens de loisir, au lieu d'aller entendre de la musique, s'amuse à en approfondir les systêmes, a trouvé que le rapport de la quinte n'est de deux à trois que par approximation, et que ce rapport est rigoureusement incommensurable. Personne au moins ne sauroit nier qu'il ne soit tel sur nos clavecins en vertu du tempérament; ce qui n'empêche pas ces quintes, ainsi tempérées, de nous paroître agréables. Or où est, en pareil cas, la simplicité du rap-

L'art de représenter les objets est fort différent de celui de les faire connoître. Le

---

port qui devroit nous les rendre telles? Nous ne savons point encore si notre système de musique n'est pas fondé sur de pures conventions; nous ne savons point si les principes n'en sont pas tout-à-fait arbitraires, et si tout autre système, substitué à celui-là, ne parviendroit pas par l'habitude à nous plaire également. C'est une question discutée ailleurs. Par une analogie assez naturelle, ces réflexions pourroient en exciter d'autres au sujet de la peinture sur le ton d'un tableau, sur l'accord des couleurs, sur certaines parties du dessin où il entre peut-être plus d'arbitraire qu'on ne pense, et où l'imitation même peut avoir des regles de convention. Pourquoi les peintres n'osent-ils entreprendre des imitations nouvelles, qui n'ont contre elles que leur nouveauté et paroissent d'ailleurs tout-à-fait du ressort de l'art? Par exemple, c'est un jeu pour eux de faire paroître en relief une surface plane: pourquoi donc nul d'entre eux n'a-t-il tenté de donner l'apparence d'une surface plane à un relief? S'ils font qu'un plafond paroisse une voûte, pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroisse un plafond? Les ombres, diront-ils, changent d'apparence à divers points de vue, ce qui n'arrive pas de même aux surfaces planes. Levons cette difficulté, et prions un peintre de peindre et co-

premier plaît sans instruire ; le second instruit sans plaire. L'artiste qui leve un plan et prend des dimensions exactes ne fait rien de fort agréable à la vue ; aussi son ouvrage n'est-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perspective flatte le peuple et les ignorans, parcequ'il ne leur fait rien connoître, et leur offre seulement l'apparence de ce qu'ils connoissoient déja. Ajoutez que la mesure, nous donnant successivement une dimension et puis l'autre, nous instruit lentement de la vérité des choses ; au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois, et, sous l'opinion d'une plus grande capacité d'esprit, flatte le sens en séduisant l'amour-propre.

Les représentations du peintre, dépourvues de toute réalité, ne produisent même cette apparence qu'à l'aide de quelques

---

lorier une statue de maniere qu'elle paroisse plate, rase et de la même couleur, sans aucun dessin, dans un seul jour et sous un seul point de vue. Ces nouvelles considérations ne seroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a si bien philosophé sur cet art.

vaines ombres et de quelques légers simulacres qu'il fait prendre pour la chose même. S'il y avoit quelque mélange de vérité dans ses imitations, il faudroit qu'il connût les objets qu'il imite : il seroit naturaliste, ouvrier, physicien, avant d'être peintre. Mais au contraire, l'étendue de son art n'est fondée que sur son ignorance, et il ne peint tout, que parcequ'il n'a besoin de rien connoître. Quand il nous offre un philosophe en méditation, un astronome observant les astres, un géometre traçant des figures, un tourneur dans son attelier, sait-il pour cela tourner, calculer, méditer, observer les astres ? Point du tout; il ne sait que peindre. Hors d'état de rendre raison d'aucune des choses qui sont dans son tableau, il nous abuse doublement par ses imitations, soit en nous offrant une apparence vague et trompeuse dont ni lui ni nous ne saurions distinguer l'erreur, soit en employant des mesures fausses pour produire cette apparence, c'est-à-dire en altérant toutes les véritables dimensions selon les lois de la perspective : de sorte que, si le sens du spectateur ne

prend pas le change et se borne à voir le tableau tel qu'il est, il se trompera sur tous les rapports des choses qu'on lui présente, ou les trouvera tous faux. Cependant l'illusion sera telle, que les simples et les enfans s'y méprendront, qu'ils croiront voir des objets que le peintre lui-même ne connoît pas, et des ouvriers à l'art desquels il n'entend rien.

Apprenons, par cet exemple, à nous défier de ces gens universels, habiles dans tous les arts, versés dans toutes les sciences, qui savent tout, qui raisonnent de tout, et semblent réunir à eux seuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux, assurons-le, sans hésiter, qu'il est la dupe des prestiges d'un charlatan, et que tout le savoir de ce grand philosophe n'est fondé que sur l'ignorance de ses admirateurs, qui ne savent point distinguer l'erreur d'avec la vérité, ni l'imitation d'avec la chose imitée.

Ceci nous mene à l'examen des auteurs tragiques et d'Homere leur chef (*a*). Car

(*a*) C'étoit le sentiment commun des anciens

plusieurs assurent qu'il faut qu'un poëte tragique sache tout; qu'il connoisse à fond les vertus et les vices, la politique et la morale, les lois divines et humaines, et qu'il doit avoir la science de toutes les choses qu'il traite, ou qu'il ne fera jamais rien de bon. Cherchons donc si ceux qui relevent la poésie à ce point de sublimité ne s'en laissent point imposer aussi par l'art imitateur des poëtes; si leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils sont loin du vrai, de sentir que ce sont des couleurs sans consistance, de vains fantômes, des ombres; et que, pour tracer de pareilles images, il n'y a rien de moins nécessaire que la connoissance de la vérité; ou bien s'il y a dans tout cela quelque utilité réelle, et si les poëtes savent en effet cette multitude de choses dont le vulgaire trouve qu'ils parlent si bien.

---

que tous leurs auteurs tragiques n'étoient que les copistes et les imitateurs d'Homere. Quelqu'un disoit des tragédies d'Euripide : *Ce sont les restes des festins d'Homere, qu'un convive emporte chez lui.*

Dites-

Dites-moi, mes amis: Si quelqu'un pouvoit avoir à son choix le portrait de sa maîtresse ou l'original, lequel penseriez-vous qu'il choisît? Si quelque artiste pouvoit faire également la chose imitée ou son simulacre, donneroit-il la préférence au dernier en objets de quelque prix, et se contenteroit-il d'une maison en peinture, quand il pourroit s'en faire une en effet? Si donc l'auteur tragique savoit réellement les choses qu'il prétend peindre, qu'il eût les qualités qu'il décrit, qu'il sût faire lui-même tout ce qu'il fait faire à ses personnages, n'exerceroit-il pas leurs talens? ne pratiqueroit-il pas leurs vertus? n'éleveroit-il pas des monumens à sa gloire plutôt qu'à la leur? et n'aimeroit-il pas mieux faire lui-même des actions louables que se borner à louer celles d'autrui? Certainement le mérite en seroit tout autre; et il n'y a pas de raison pourquoi, pouvant le plus, il se borneroit au moins. Mais que penser de celui qui nous veut enseigner ce qu'il n'a pas pu apprendre? Et qui ne riroit de voir une troupe imbécille aller admirer tous les ressorts de la politique et du cœur

humain mis en jeu par un étourdi de vingt ans, à qui le moins sensé de l'assemblée ne voudroit pas confier la moindre de ses affaires ?

Laissons ce qui regarde les talens et les arts. Quand Homere parle si bien du savoir de Machaon, ne lui demandons point compte du sien sur la même matiere. Ne nous informons point des malades qu'il a guéris, des éleves qu'il a faits en médecine, des chefs-d'œuvre de gravure et d'orfévrerie qu'il a finis, des ouvriers qu'il a formés, des monumens de son industrie. Souffrons qu'il nous enseigne tout cela, sans savoir s'il en est instruit. Mais quand il nous entretient de la guerre, du gouvernement, des lois, des sciences qui demandent la plus longue étude et qui importent le plus au bonheur des hommes, osons l'interrompre un moment et l'interroger ainsi : O divin Homere ! nous admirons vos leçons ; et nous n'attendons, pour les suivre, que de voir comment vous les pratiquez vous-même : si vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; si vos imitations n'ont pas le troisieme

rang, mais le second après la vérité, voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages; montrez-nous le capitaine, le législateur et le sage dont vous nous offrez si hardiment le portrait. La Grece et le monde entier célebrent les bienfaits des grands hommes qui posséderent ces arts sublimes dont les préceptes vous coûtent si peu. Lycurgue donna des lois à Sparte, Charondas à la Sicile et à l'Italie, Minos aux Crétois, Solon à nous. S'agit-il des devoirs de la vie, du sage gouvernement de la maison, de la conduite d'un citoyen dans tous les états? Thalès de Milet et le Scythe Anacharsis donnerent à la fois l'exemple et les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs, et instituer des philosophes et des sages qui pratiquent ce qu'on leur a enseigné? Ainsi fit Zoroastre aux mages, Pythagore à ses disciples, Lycurgue à ses concitoyens. Mais vous, Homere, s'il est vrai que vous ayez excellé en tant de parties; s'il est vrai que vous puissiez instruire les hommes et les rendre meilleurs; s'il est vrai qu'à l'imitation vous ayez joint l'in-

telligence et le savoir aux discours ; voyons les travaux qui prouvent votre habileté, les états que vous avez institués, les vertus qui vous honorent, les disciples que vous avez faits, les batailles que vous avez gagnées, les richesses que vous avez acquises. Que ne vous êtes-vous concilié des foules d'amis ? que ne vous êtes-vous fait aimer et honorer de tout le monde ? Comment se peut-il que vous n'ayez attiré près de vous que le seul Cléophile ? encore n'en fîtes-vous qu'un ingrat. Quoi ! un Protagoras d'Abdere, un Prodicus de Chio, sans sortir d'une vie simple et privée, ont attroupé leurs contemporains autour d'eux, leur ont persuadé d'apprendre d'eux seuls l'art de gouverner son pays, sa famille et soi-même ; et ces hommes si merveilleux, un Hésiode, un Homere, qui savoient tout, qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leur temps, en ont été négligés au point d'aller errant, mendiant par tout l'univers, et chantant leurs vers de ville en ville, comme de vils baladins ! Dans ces siecles grossiers où le poids de l'ignorance commençoit à se faire sentir,

où le besoin et l'avidité de savoir concouroient à rendre utile et respectable tout homme un peu plus instruit que les autres ; si ceux-ci eussent été aussi savans qu'ils sembloient l'être, s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faisoient briller avec tant de pompe, ils eussent passé pour des prodiges ; ils auroient été recherchés de tous ; chacun se seroit empressé pour les avoir, les posséder, les retenir chez soi ; et ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux les auroient plutôt suivis par toute la terre, que de perdre une occasion si rare de s'instruire et de devenir des héros pareils à ceux qu'on leur faisoit admirer (*a*).

(*a*) Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ses intérêts et versé dans les affaires lucratives ne puisse, en trafiquant de la poésie, ou par d'autres moyens, parvenir à une grande fortune. Mais il est fort différent de s'enrichir et s'illustrer par le métier de poëte, ou de s'enrichir et de s'illustrer par les talens que le poëte prétend enseigner Il est vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Tyrtée ; mais il se fût tiré d'affaire avec une distinction, en le considérant plutôt comme orateur que comme poëte.

Convenons donc que tous les poëtes, à commencer par Homere, nous représentent dans leurs tableaux, non le modele des vertus, des talens, des qualités de l'ame, ni les autres objets de l'entendement et des sens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, mais les images de tous ces objets tirées d'objets étrangers; et qu'ils ne sont pas plus près en cela de la vérité, quand ils nous offrent les traits d'un héros ou d'un capitaine, qu'un peintre qui, nous peignant un géometre ou un ouvrier, ne regarde point à l'art où il n'entend rien, mais seulement aux couleurs et à la figure. Ainsi font illusion les noms et les mots à ceux qui, sensibles au rhythme et à l'harmonie, se laissent charmer à l'art enchanteur du poëte, et se livrent à la séduction par l'attrait du plaisir; en sorte qu'ils prennent les images d'objets qui ne sont connus ni d'eux, ni des auteurs, pour les objets mêmes, et craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte, soit en donnant le change à leur ignorance, soit par les sensations agréables dont cette erreur est accompagnée.

En effet, ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers et les ornemens étrangers qui l'embellissent; dépouillez-le du coloris de la poésie ou du style, et n'y laissez que le dessin; vous aurez peine à le reconnoître, ou, s'il est reconnoissable, il ne plaira plus; semblable à ces enfans plutôt jolis que beaux, qui, parés de leur seule fleur de jeunesse, perdent avec elle toutes leurs graces, sans avoir rien perdu de leurs traits.

Non seulement l'imitateur ou l'auteur du simulacre ne connoît que l'apparence de la chose imitée, mais la véritable intelligence de cette chose n'appartient pas même à celui qui l'a faite. Je vois, dans ce tableau, des chevaux attelés au char d'Hector; ces chevaux ont des harnois, des mors, des rênes. L'orfevre, le forgeron, le sellier, ont fait ces diverses choses, le peintre les a représentées : mais, ni l'ouvrier qui les fait, ni le peintre qui les dessine, ne savent ce qu'elles doivent être; c'est à l'écuyer ou au conducteur qui s'en sert à déterminer leur forme sur leur usage; c'est à lui seul de juger si elles

sont bien ou mal, et d'en corriger les défauts. Ainsi, dans tout instrument possible, il y a trois objets de pratique à considérer; savoir, l'usage, la fabrique, et l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier, et il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité, la bonté, la beauté d'un instrument, d'un animal, d'une action, se rapportent à l'usage qu'on en tire; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele et de juger si ce modele est fidèlement exécuté; loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il imite, cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur suit l'ouvrier dont il copie l'ouvrage, l'ouvrier suit l'artiste qui sait s'en servir, et ce dernier seul apprécie également la chose et son imitation; ce qui confirme que les tableaux du poëte et du peintre n'occupent que la troisieme place après le premier modele ou la vérité.

Mais le poëte, qui n'a pour juge qu'un

peuple ignorant auquel il cherche à plaire, comment ne défigurera-t-il pas, pour le flatter, les objets qu'il lui présente? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude, sans se soucier s'il l'est en effet. S'il peint la valeur, aura-t-il Achille pour juge? S'il peint la ruse, Ulysse le reprendra-t-il? Tout au contraire, Achille et Ulysse seront ses personnages, Thersite et Dolon ses spectateurs.

Vous m'objecterez que le philosophe ne sait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle, et qu'il étend souvent ses idées aussi loin que le poëte étend ses images. J'en conviens : mais le philosophe ne se donne pas pour savoir la vérité ; il la cherche, il examine, il discute, il étend nos vues, il nous instruit même en se trompant ; il propose ses doutes pour des doutes, ses conjectures pour des conjectures, et n'affirme que ce qu'il sait. Le philosophe qui raisonne soumet ses raisons à notre jugement ; le poëte et l'imitateur se fait juge lui-même. En nous offrant ses images, il les affirme conformes à la vérité : il est donc obligé de la connoître,

si son art a quelque réalité; en peignant tout il se donne pour tout savoir. Le poëte est le peintre qui fait l'image; le philosophe est l'architecte qui leve le plan : l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre; l'autre mesure avant de tracer.

Mais, de peur de nous abuser par de fausses analogies, tâchons de voir plus distinctement à quelle partie, à quelle faculté de notre ame se rapportent les imitations du poëte, et considérons d'abord d'où vient l'illusion de celles du peintre. Les mêmes corps, vus à diverses distances, ne paroissent pas de même grandeur, ni leurs figures également sensibles, ni leurs couleurs de la même vivacité : vus dans l'eau, ils changent d'apparence, ce qui étoit droit paroît brisé, l'objet paroît flotter avec l'onde : à travers un verre sphérique ou creux, tous les rapports des traits sont changés : à l'aide du clair et des ombres, une surface plane se releve ou se creuse au gré du peintre; son pinceau grave des traits aussi profonds que le ciseau du sculpteur, et, dans les reliefs qu'il

sait tracer sur la toile, le toucher, démenti par la vue, laisse à douter auquel des deux on doit se fier. Toutes ces erreurs sont évidemment dans les jugemens précipités de l'esprit. C'est cette foiblesse de l'entendement humain, toujours pressé de juger sans connoître, qui donne prise à tous ces prestiges de magie par lesquels l'optique et la méchanique abusent nos sens. Nous concluons, sur la seule apparence, de ce que nous connoissons à ce que nous ne connoissons pas, et nos inductions fausses sont la source de mille illusions.

Quelles ressources nous sont offertes contre ces erreurs? Celles de l'examen et de l'analyse. La suspension de l'esprit, l'art de mesurer, de peser, de compter, sont les secours que l'homme a pour vérifier les rapports des sens, afin qu'il ne juge pas de ce qui est grand ou petit, rond ou quarré, rare ou compacte, éloigné ou proche, par ce qui paroît l'être, mais par ce que le nombre, la mesure et le poids lui donnent pour tel. La comparaison, le jugement des rapports trouvés par ces diverses opérations appartiennent in-

contestablement à la faculté raisonnante, et ce jugement est souvent en contradiction avec celui que l'apparence des choses nous fait porter. Or nous avons vu ci-devant que ce ne sauroit être par la même faculté de l'ame qu'elle porte des jugemens contraires des mêmes choses considérées sous les mêmes relations. D'où il suit que ce n'est point la plus noble de nos facultés, savoir, la raison, mais une faculté différente et inférieure, qui juge sur l'apparence, et se livre au charme de l'imitation. C'est ce que je voulois exprimer ci-devant, en disant que la peinture, et généralement l'art d'imiter, exerce ses opérations loin de la vérité des choses, en s'unissant à une partie de notre ame dépourvue de prudence et de raison, et incapable de rien connoître par elle-même de réel et de vrai (*a*). Ainsi l'art d'imiter,

(*a*) Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie* dans un sens exact, comme si Platon supposoit l'ame réellement divisible ou composée. La division qu'il suppose et qui lui fait employer le mot de *partie*, ne tombe que sur les divers genres

vil par sa nature et par la faculté de l'ame sur laquelle il agit, ne peut que l'être encore par ses productions, du moins quant au sens matériel qui nous fait juger des tableaux du peintre. Considérons maintenant le même art appliqué par les imitations du poëte immédiatement au sens interne, c'est-à-dire à l'entendement.

La scene représente les hommes agissant volontairement ou par force, estimant leurs actions bonnes ou mauvaises, selon le bien ou le mal qu'ils pensent leur en revenir, et diversement affectés, à cause d'elles, de douleur ou de volupté. Or, par les raisons que nous avons déja discutées, il est impossible que l'homme, ainsi présenté, soit jamais d'accord avec lui-même; et, comme l'apparence et la réalité des objets sensibles lui en donnent des opinions contraires, de même il apprécie différemment les objets de ses actions, selon qu'ils sont éloignés ou proches, conformes ou opposés à ses passions; et ses jugemens, mobi-

---

d'opérations par lesquelles l'ame se modifie et qu'on appelle autrement *facultés*.

les comme elles, mettent sans cesse en contradiction ses desirs, sa raison, sa volonté, et toutes les puissances de son ame.

La scene représente donc tous les hommes, et même ceux qu'on nous donne pour modeles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être pour se maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme sage et courageux perde son fils, son ami, sa maîtresse, enfin l'objet le plus cher à son cœur, on ne le verra point s'abandonner à une douleur excessive et déraisonnable; et si la foiblesse humaine ne lui permet pas de surmonter tout-à-fait son affliction, il la tempérera par la constance; une juste honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ses peines; et, contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire et faire en leur présence plusieurs choses qu'il dit et fait étant seul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu'il doit être. Ce qui le trouble et l'agite, c'est la douleur et la passion; ce qui l'arrête et le contient, c'est la raison et la loi; et,

dans ces mouvemens opposés, sa volonté se déclare toujours pour la derniere.

En effet la raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix, qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux les forces qu'on a pour les adoucir, et qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, et de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui.

Ainsi se comportera l'homme judicieux et tempérant en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amene; et, sans se lamenter comme un enfant qui tombe et pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure et la faire saigner pour la guérir. Nous dirons donc que la constance et la fermeté dans les disgraces sont l'ouvrage de la raison, et que le deuil, les

larmes, le désespoir, les gémissemens, appartiennent à une partie de l'ame opposée à l'autre, plus débile, plus lâche, et beaucoup inférieure en dignité.

Or c'est de cette partie sensible et foible que se tirent les imitations touchantes et variées qu'on voit sur la scene. L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas si facile à imiter; et, quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas si agréable au vulgaire; il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, et dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs ni ses passions : jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile poëte, le poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple et aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse; mais il charme les spectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent et ne veulent pas, qui font retentir le théâtre de cris et de gémissemens qui nous forcent à les plaindre lors même qu'ils

qu'ils font leur devoir, et à penser que c'est une triste chose que la vertu puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen qu'avec des imitations plus faciles et plus diverses le poëte émeut et flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer altere et change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, et à traiter d'hommes durs et sans sentiment ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toute occasion, sur les affections naturelles. Au contraire nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjugue et qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs

passions ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; et ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre.

C'est donc avec raison que nous blâmions les imitations du poëte et que nous les mettions au même rang que celles du peintre, soit pour être également éloignées de la vérité, soit parceque l'un et l'autre, flattant également la partie sensible de l'ame et négligeant la rationnelle, renversent l'ordre de nos facultés et nous font subordonner le meilleur au pire. Comme celui qui s'occuperoit dans la république à soumettre les bons aux méchans et les vrais chefs aux rebelles seroit ennemi de la patrie et traître à l'état, ainsi le poëte imitateur porte les dissensions et la mort dans la république de l'ame, en élevant et nourrissant les plus viles facultés aux dépens des plus nobles,

en épuisant et usant ses forces sur les choses les moins dignes de l'occuper, en confondant par de vains simulacres le vrai beau avec l'attrait mensonger qui plaît à la multitude et la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oseront se croire à l'épreuve du soin que prend le poëte de les corrompre ou de les décourager? Quand Homere ou quelque auteur tragique nous montre un héros surchargé d'affliction, criant, lamentant, se frappant la poitrine; un Achille, fils d'une déesse, tantôt étendu par terre et répandant des deux mains du sable ardent sur sa tête, tantôt errant comme un forcené sur le rivage, et mêlant au bruit des vagues ses hurlemens effrayans; un Priam, vénérable par sa dignité, par son grand âge, par tant d'illustres enfans, se roulant dans la fange, souillant ses cheveux blancs, faisant retentir l'air de ses imprécations, et apostrophant les dieux et les hommes; qui de nous, insensible à ces plaintes, ne s'y livre pas avec une sorte de plaisir? qui ne sent pas naître en soi-même le sentiment qu'on nous représente?

qui ne loue pas sérieusement l'art de l'auteur, et ne le regarde pas comme un grand poëte, à cause de l'expression qu'il donne à ses tableaux et des affections qu'il nous communique? Et cependant, lorsqu'une affliction domestique et réelle nous atteint nous-mêmes, nous nous glorifions de la supporter modérément, de ne nous en point laisser accabler jusqu'aux larmes: nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme; et nous nous croirions aussi lâches que des femmes, de pleurer et gémir comme ces héros qui nous ont touchés sur la scene. Ne sont-ce pas de fort utiles spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter, et où l'on nous intéresse à des foiblesses dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités? La plus noble faculté de l'ame, perdant ainsi l'usage et l'empire d'elle-même, s'accoutume à fléchir sous la loi des passions; elle ne réprime plus nos pleurs et nos cris; elle nous livre à notre attendrissement pour des objets qui nous sont étrangers; et, sous

prétexte de commisération pour des malheurs chimériques, loin de s'indigner qu'un homme vertueux s'abandonne à des douleurs excessives, loin de nous empêcher de l'applaudir dans son avilissement, elle nous laisse applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inspire : c'est un plaisir que nous croyons avoir gagné sans foiblesse, et que nous goûtons sans remords.

Mais, en nous laissant ainsi subjuguer aux douleurs d'autrui, comment résisterons-nous aux nôtres? et comment supporterons-nous plus courageusement nos propres maux que ceux dont nous n'appercevons qu'une vaine image? Quoi! serons-nous les seuls qui n'aurons point de prise sur notre sensibilité? Qui est-ce qui ne s'appropriera pas dans l'occasion ces mouvemens auxquels il se prête si volontiers? Qui est-ce qui saura refuser à ses propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre? J'en dis autant de la comédie, du rire indécent qu'elle nous arrache, de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule, même les objets les plus sérieux et les plus graves, et de l'effet pres-

que inévitable par lequel elle change en bouffons et plaisans de théâtre les plus respectables des citoyens. J'en dis autant de l'amour, de la colere, et de toutes les autres passions, auxquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement et par jeu, nous perdons toute force pour leur résister, quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le théâtre et ses imitations, on voit toujours qu'animant et fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir et réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs et plus heureux, il nous rend pires et plus malheureux encore, et nous fait payer aux dépens de nous-mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire et de nous flatter.

Quand donc, ami Glaucus, vous rencontrerez des enthousiastes d'Homere; quand ils vous diront qu'Homere est l'instituteur de la Grece et le maître de tous les arts; que le gouvernement des états, la discipline civile, l'éducation des hommes et tout l'ordre de la vie humaine sont enseignés dans ses écrits; honorez leur zele;

aimez et supportez-les comme des hommes doués de qualités exquises ; admirez avec eux les merveilles de ce beau génie ; accordez-leur avec plaisir qu'Homere est le poëte par excellence, le modele et le chef de tous les auteurs tragiques. Mais songez toujours que les hymnes en l'honneur des dieux et les louanges des grands hommes sont la seule espece de poésie qu'il faut admettre dans la république ; et que, si l'on y souffre une fois cette muse imitative qui nous charme et nous trompe par la douceur de ses accens, bientôt les actions des hommes n'auront plus pour objet ni la loi, ni les choses bonnes et belles, mais la douleur et la volupté : les passions, excitées, domineront au lieu de la raison ; les citoyens ne seront plus des hommes vertueux et justes, toujours soumis au devoir et à l'équité, mais des hommes sensibles et foibles, qui feront le bien ou le mal indifféremment, selon qu'ils seront entraînés par leur penchant. Enfin n'oubliez jamais qu'en bannissant de notre état les drames et pieces de théâtre, nous ne suivons point un entêtement barbare et ne méprisons point les

beautés de l'art, mais nous leur préférons les beautés immortelles qui résultent de l'harmonie de l'ame et de l'accord de ses facultés.

Faisons plus encore. Pour nous garantir de toute partialité, et ne rien donner à cette antique discorde qui regne entre les philosophes et les poëtes, n'ôtons rien à la poésie et à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour leur défense, ni à nous des plaisirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en respecter jusqu'à l'image, et de laisser la liberté de se faire entendre à tout ce qui se renomme d'elle. En imposant silence aux poëtes, accordons à leurs amis la liberté de les défendre, et de nous montrer, s'ils peuvent, que l'art condamné par nous comme nuisible n'est pas seulement agréable, mais utile à la république et aux citoyens. Ecoutons leurs raisns d'une oreille impartiale, et convenons de bon cœur que nous aurons beaucoup gagné pour nous-mêmes, s'ils prouvent qu'on peut se livrer sans risque à de si douces impressions. Autrement, mon cher Glaucus, comme un homme

sage, épris des charmes d'une maîtresse, voyant sa vertu prête à l'abandonner, rompt, quoiqu'à regret, une si douce chaîne, et sacrifie l'amour au devoir et à la raison; ainsi, livrés dès notre enfance aux attraits séducteurs de la poésie, et trop sensibles peut-être à ses beautés, nous nous munirons pourtant de force et de raison contre ses prestiges. Si nous osons donner quelque chose au goût qui nous attire, nous craindrons au moins de nous livrer à nos premieres amours : nous nous dirons toujours qu'il n'y a rien de sérieux ni d'utile dans tout cet appareil dramatique : en prêtant quelquefois nos oreilles à la poésie, nous garantirons nos cœurs d'être abusés par elle, et nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre et la liberté ni dans la république intérieure de l'ame, ni dans celle de la société humaine. Ce n'est pas une légere alternative que de se rendre meilleur ou pire, et l'on ne sauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes

d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire : mais la puissance, et la gloire, et la richesse, et les plaisirs, tout s'éclipse et disparoît comme une ombre auprès de la justice et de la vertu.

RÉPONSE

DE

M. D'ALEMBERT

A

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

LA FONT., l. XII, fab. XX.

On ne réimprime ici cette lettre que parce-qu'elle se trouve dans quelques éditions de Rousseau, et pour éviter à celle-ci le reproche de l'avoir passée sous silence. D'ailleurs peut-être ne sera-t-on pas fâché de comparer la maniere seche et mesquine de d'Alembert avec la franche et large maniere de Jean Jacques.

D'Alembert fut piqué au vif du grand succès de la lettre de Rousseau. Jamais, en effet, triomphe ne fut plus complet que celui du philosophe de Geneve sur l'académicien de Paris. En passant de l'une à l'autre lecture, il semble que l'on sorte d'un foyer brûlant pour entrer dans une glaciere.

Dès le début perce l'humeur du froid et compassé d'Alembert, et son épigraphe est une épigramme. En voyant cette chagrine épigraphe, on auroit pu lui dire, sans nulle comparaison : *Jupiter, tu te fâches, tu as donc tort.* Mais, au lieu de la foudre, Jupiter-d'Alembert n'étoit armé que d'une toise avec laquelle il croyoit pouvoir mesurer le génie. Sans doute il auroit bien voulu que Jean Jacques quittât, non cette *serpe*, mais cette plume dont l'éclat et la brûlante éloquence foudroyoient tous ces pygmées.

Après avoir si bien débuté, le philosophe académicien continue sur le même ton. Rousseau n'avoit parlé qu'avec éloge de la personne de d'Alembert : malgré ces égards et ces bons procédés, malgré les protestations que fait celui-ci de les imiter, il y man-

que dès les premieres pages, et laisse voir l'humeur qui le domine. Sous le masque de la modération et de la politesse, il lui porte tout doucement de petits coups de stylet, et qui devoient être d'autant plus sensibles à une ame telle que celle de Rousseau, que d'Alembert avoit été long-temps son ami, et n'ignoroit pas les secrets de son cœur : comme lorsque, parlant des femmes, il lui demande si le mal qu'il en dit est pour se venger de celui qu'elles lui ont fait, etc. Cette maniere peu loyale de procéder étoit faite pour tourmenter le trop sensible Jean Jacques. C'étoit le bourdonnement de la mouche dans l'oreille du lion; et c'est ainsi qu'on a toujours cherché à l'irriter.

Enfin tout ce que le froid bel-esprit peut imaginer de petites ruses, de faux-fuyans, est employé dans cette lettre avec plus d'astuce que de succès. On profite de quelques écarts naturels au génie pour chercher à le tourner en ridicule; on y mêle des personnalités fréquentes. Ne pouvant soutenir la force de ses raisonnemens, on cherche à plaisanter; on persiffle, on chicane. L'auteur pince, égratigne, grimace, s'applaudit, et croit avoir réfuté Jean Jacques. Le public pensa différemment, et ne vit là qu'une bambochade à côté d'un tableau de Raphaël.

Au reste, jamais d'Alembert ne lui a pardonné sa supériorité; et, dès ce moment, il a fait une guerre sourde au sage de Geneve, qu'il n'osa plus attaquer à front découvert. (G. B.)

RÉPONSE

DE

M. D'ALEMBERT

A

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, monsieur, sur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, et les gens de goût par l'éloquence et la chaleur de votre style, vous avez encore su plaire à la mul-

titude par le mépris même que vous témoignez pour elle, et que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet, et de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises : il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, et je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence; c'est la reconnoissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de lettres un exemple digne de vous, et qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satyre et l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent et plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point

de

de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur et une estime réciproque ; la vérité seroit connue, et personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux ; d'attaquer les spectacles pris en eux-mêmes ; de montrer que, quand la morale pourroit les tolérer, la constitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir ; de justifier enfin les pasteurs de votre église sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, et je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible. Il n'appartient qu'à vous d'être long et d'être lu, et je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts (*).

(*) Comparez ces éloges perfides à la maniere franche et loyale dont Rousseau loue d'Alembert dans sa préface. (G. B.)

Le caractere de votre philosophie, monsieur, est d'être ferme et inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent : tant pis pour nous si elles sont fâcheuses ; mais, à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensera pas sans doute) ce chef intrépide des réformateurs, qui, pour se défendre d'une hérésie, en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les indulgences, et finit par abolir la messe. Vous avez prétendu que la culture des sciences et des arts est nuisible aux mœurs : on pouvoit vous objecter que, dans une société policée, cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, et vous prier d'en fixer les bornes. Vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, et vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux et parfaits, qu'en

nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'opéra françois avoient si bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir*, *et que*, *si nous en avions une*, *ce seroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, et, pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, et ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, *et le temps si précieux!* Qui en doute, monsieur? Mais en même temps la vie est si malheureuse et le plaisir si rare! Pourquoi envier aux hommes, destinés presque unanimement par la nature à pleurer et à mourir, quelques délassemens passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence? Si

les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour nous une distraction trop légere et un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, et d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel et momentané qu'elles peuvent produire est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui, tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché, et, si on peut parler de la sorte, appelé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé et usé de bien des especes. Quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amusement raffiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes et les travers de nos semblables pour nous

consoler ou nous guérir des nôtres ; et à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids et les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au théâtre. A travers les impressions agréables de la scene j'apperçois de temps en temps, malgré moi et avec une sorte de chagrin, l'empreinte fâcheuse de son origine, sur-tout dans ces momens de repos où l'action suspendue et refroidie, laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, et l'acteur au lieu du personnage. Telle est, monsieur, la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs mêmes ; moins il peut s'en passer, moins il les goûte ; et plus il y met de soins et d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jetons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité et par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, et où les raffinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts : elles ne

rappellent que trop souvent au riche blasé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinemens nécessaires.

Quoi qu'il en soit, monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés et factices, inventés et mis en usage par l'oisiveté, sont bien au-dessous des plaisirs si purs et si simples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils et de pere : mais rendez-nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles et moins tristes (*), ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous consolions de notre mieux aussi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, et par conséquent les citoyens moins rares, les amis sensibles et plus constans, les peres plus justes, les enfans plus tendres,

(*) Ces devoirs sacrés, *tristes et pénibles*, ah! M. d'Alembert, quel langage dans la bouche d'un philosophe! et quelles réflexions il fait naître! (G. B.)

les femmes plus fideles et plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié, de la patrie, de la nature et de l'amour. Mais il y a long-temps, vous le savez, que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables, si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures lois en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine philosophie prescrit aux hommes et des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer et nous prendre tels que nous sommes, pleins de passions et de foiblesse, mécontens de nous-mêmes et des autres, réunissant à un penchant naturel pour l'oisiveté l'inquiétude et l'activité dans les desirs. Que reste-t-il à faire à la philosophie, que de pallier à nos yeux, par les distractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont, comme vous, monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste et uniforme tranquillité de la soli-

tude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, et quelquefois du travail, ces momens de dégoût et d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage, en fuyant les hommes, c'est-à-dire en évitant de s'y livrer (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions et de son exemple: c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour, et il n'est pas plus permis aux philosophes qu'aux rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne le moins. Les solitaires

austeres de Port-royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, et, par cette raison, grands adversaires de la comédie, ne se refusoient pas, dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des sabots, et celui de tourner les jésuites en ridicule.

Il semble donc que les spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles déguisées sous l'apparence du plaisir. Non seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes ; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, sans qu'ils s'en apperçussent, une école de mœurs et de vertu. Voilà, monsieur, de quoi vous croyez le théâtre incapable: vous lui attribuez même un effet absolument contraire, et vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous que les écrivains dramatiques ont pour but prin-

cipal de plaire, et que celui d'être utiles est tout au plus le second : mais qu'importe, s'ils sont en effet utiles, que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne foi, monsieur, avec nous-mêmes, et convenons que les auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout écrivain; et la premiere vérité qu'il veut apprendre à ses lecteurs c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages ; l'indifférence se tait et ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir. Et le fameux cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés et les rois, si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder et sans l'entendre (*). La vraie philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire,

(*) Toujours des personnalités, de petits coups de stylet à la sourdine, c'est-à-dire à la d'Alembert. (G. B.)

et encore moins à le dire, mais à n'en pas faire dépendre son bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, monsieur, que pour être lu, et on ne veut être lu que pour être estimé; j'ajoute, pour être estimé de la multitude, de cette multitude même dont ont fait d'ailleurs (et avec raison) si peu de cas. Une voix secrete et importune nous crie que ce qui est beau, grand et vrai, plaît à tout le monde, et que ce qui n'obtient pas le suffrage général manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi, quand on cherche les éloges du vulgaire, c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre, est un amour-propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après coup. Mais, quel que soit le but d'un écrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe guere au public; ce n'est point là ce qui regle son jugement, c'est uniquement le de-

gré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes pieces de théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples. La tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes; la comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une et l'autre mettent sous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abstraite et dans une espece de lointain. Elles développent et fortifient, par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les sentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au spectacle, on y va oublier ses proches, ses concitoyens et ses amis. Le spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine et par les impressions qu'il nous donne et qu'il nous laisse. Un poëte dans son enthousiasme, un géometre dans ses

méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au théâtre. Mais, quand les plaisirs de la scene nous feroient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne ? Combien de momens, dans la vie, où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes et ses amis sans les aimer moins ! Et vous-même, monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours (*) ?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la poétique des anciens, que le théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie : mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; et c'est sans doute par

(*) C'est parceque Rousseau ne regardoit plus comme ses amis les Grimm, les d'Holback, les Diderot, les d'Alembert, etc. qu'il prit le parti de vivre seul avec la nature, ou avec des hommes simples et bons, qui n'avoient pas assez d'esprit pour sentir la supériorité de son génie, et croire leur amour-propre intéressé à le persécuter. (G.B.)

cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires: j'entends ici par *passion*, avec la plupart des écrivains de morale, toute affection vive et profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la tragédie se sert des passions utiles et louables pour réprimer les passions blâmables et nuisibles: elle emploie, par exemple, les larmes et la passion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent et jaloux; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition; la terreur et la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr et éviter le crime. Mais si, avec quelques philosophes, on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

« Voilà, objectez-vous, un remede bien « foible et cherché bien loin. L'homme est « naturellement bon; l'amour de la vertu, « quoi qu'en disent les philosophes, est « inné dans nous; il n'y a personne, « excepté les scélérats de profession, qui, « avant d'entendre une tragédie, ne soit « déja persuadé des vérités dont elle va « nous instruire; et, à l'égard des hommes « plongés dans le crime, ces vérités sont « bien inutiles à leur faire entendre, et « leur cœur n'a point d'oreilles ». L'homme est naturellement bon, je le veux : cette question demanderoit un trop long examen; mais vous conviendrez du moins que la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que, quand il voudra consulter sa raison, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu : et c'est en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* et les enfans à la mamelle aient aucune notion, du juste et de l'injuste. Mais la raison, ayant à combattre en nous des passions qui étouf-

fent sa voix, emprunte le secours du théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déja gravées: incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la morale est, comme la médecine, beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des sentimens honnêtes, et d'affermir dans ces mêmes sentimens les ames vertueuses. Vous appelez passagers et stériles les mouvemens que le théâtre excite, parceque la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le temps de la piece: mais leur effet, pour être lent et comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du philosophe.

Ces

Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous ; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer et nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le théâtre ; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage ? Il est bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance : est-ce une raison pour proscrire ces livres ? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle, encore faut-il que le siecle soit bon. Sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher, et à nous de les entendre ?

« Belle comparaison ! direz-vous : je veux « que nos prédicateurs et nos moralistes « n'aient pas des succès brillans ; au moins « ne font-ils pas grand mal, si ce n'est « peut-être celui d'ennuyer quelquefois ;

« mais c'est précisément parceque les auteurs du théâtre nous ennuient moins, « qu'ils nous nuisent davantage. Quelle « morale que celle qui présente si souvent aux yeux des spectateurs des monstres impunis et des crimes heureux! un « Atrée qui s'applaudit des horreurs qu'il « a exercées contre son frere; un Néron « qui empoisonne Britannicus pour régner « en paix; une Médée qui égorge ses enfans, « et qui part en insultant au désespoir de « leur pere; un Mahomet qui séduit et « qui entraîne tout un peuple victime et « instrument de ses fureurs! Quel affreux « spectacle à montrer aux hommes, que « des scélérats triomphans »! Pourquoi non, monsieur, si on leur rend ces scélérats odieux dans leur triomphe même? Peut-on mieux nous instruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les succès du crime, et en nous faisant envier de l'autre le sort de la vertu malheureuse? Ce n'est pas dans la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer, c'est dans l'abjection et dans l'infortune. Or sur cet effet du théâtre j'en

appelle avec confiance à votre propre témoignage. Interrogez les spectateurs l'un après l'autre au sortir de ces tragédies que vous croyez une école de vice et de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thyeste, de Zopire ou de Mahomet : hésiteront-ils sur la réponse? Et comment hésiteroient-ils? Pour nous borner à un seul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrable, et à faire regarder comme des monstres ceux qui l'inspirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Seïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le sein de son pere? Vous voudriez, monsieur, bannir cette tragédie de notre théâtre! Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans! L'esprit philosophique qui l'a dictée seroit de même date parmi nous, et peut-être eût épargné à la nation françoise, d'ailleurs si paisible et si douce, les horreurs et les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette tragédie laisse quelque chose à regretter aux sages, c'est de n'y voir que

les forfaits causés par le zele d'une fausse religion, et non les malheurs, encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est, ce me semble, aucune qui ne laisse dans notre ame, après la représentation, quelque grande et utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans OEdipe un prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable, puisqu'il a voulu, contre l'avis même des dieux, braver sa destinée; dans Phedre, une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse, mais non pas excusable, puisqu'elle travaille à perdre un prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain; dans Médée et dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel et irrité, de la vengeance et de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous en-

seigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit, pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables ou tout au moins naturels qu'elles excitent en nous : OEdipe et Phedre l'attendrissement sur nos semblables, Atrée et Médée le frémissement et l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime et le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple, un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, et non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité, qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels (*). Il voit au contraire ces exé-

(*) D'Alembert en parloit en connoissance de cause; il en est lui-même la preuve : tout le monde sait qu'au supplice de Damiens il fendit la presse pour se trouver plus près de l'échafaud. Il étoit re-

cutions avec un mouvement de trouble et de pitié qui va quelquefois jusqu'à l'horreur et aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées et grossieres, des secousses fortes pour les ébranler. La tragédie suffit aux ames plus délicates et plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée et dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais, bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; et un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices et de forfaits? Si, dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas : quand il ne peut en accuser le poëte, toujours obligé de se conformer à l'histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'histoire elle-même qu'il accuse; et il se dit en sortant :

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

Aussi, dans un spectacle qui laisseroit plus

---

poussé; quelqu'un qui le connoissoit bien, cria : *Laissez entrer monsieur, c'est un amateur* : et M. d'Alembert fut introduit dans l'enceinte. (G. B.)

de liberté au poëte, dans notre opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le spectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'auteur de laisser à jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un opéra d'Atrée où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare:

Tonnez, dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au théâtre lyrique.

Si, dans quelques tragédies, on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'est la faute du poëte et non du genre: vous trouverez des historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche; en accuserez-vous l'histoire? Rappelez-vous, monsieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la Conjuration de Venise de l'abbé de S.-Réal, et l'espece d'intérêt qu'il nous in-

spire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie. On s'afflige presque, après cette lecture, de voir tant de courage et d'habileté devenus inutiles ; on se reproche ce sentiment : mais il nous saisit malgré nous, et ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms et l'état des personnages. Des malheureux qui conspirent pour se rendre libres sont moins odieux que des sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du théâtre françois ; et rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale que de réveiller par des peintures et des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Per-

mettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre : Voudriez-vous bannir l'amour de la société? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien et un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette passion dans les hommes : il ne paroît pas d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, et auxquelles toute l'austérité de votre philosophie n'a pu se refuser. Or, si on ne peut, et si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, et de nous montrer, dans des exemples illustres, ses fureurs et ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'est l'objet de nos ragédies; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts mêmes que l'on fait pour le remplir; que l'impression du sentiment reste, et que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai, monsieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la tragédie de Bérénice, où Ra-

cine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots, *Je vous aime*, *vous êtes empereur*, *et je pars ;* et où ce grand poëte a su réparer par les charmes de son style le défaut d'action et la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere le sacrifice qui coûte si cher à Titus et le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame et approfondit le sentiment triste qui l'occupe, qu'y apperçoit il, monsieur ? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde, attaché au sacrifice de Titus, nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons : l'intérêt que nous prenons à sa douleur, en admirant sa vertu, se changeroit en indignation s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du

cœur, eût essayé de nous représenter ce prince, entre Bérénice d'un côté et Rome de l'autre, sensible aux prieres d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de sa maîtresse : les adieux les plus touchans de ce prince à ses sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un monarque vil, qui, pour satisfaire une passion obscure, renonce à faire du bien aux hommes, et qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du prince. Rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent ; et l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette tragédie, monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante et la plus douce de toutes les passions, que pour

nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans et plus chers. Ainsi elle nous flatte et nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, et par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos théâtres étoient dangereuses, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déja corrompue, à qui les remedes mêmes serviroient de poison : aussi suis-je persuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment

sur nos théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid et subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos tragédies : pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même et dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des rôles de Roxane et d'Hermione ? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme où l'amour soit vraiment terrible et tragique ; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolyte et d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolyte amoureux ?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût. On sait la réponse que Racine lui fit : *Eh ! monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits-maîtres ?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece.

L'amour, dans Corneille, est encore plus languissant et plus déplacé : son génie semble s'être épuisé, dans le Cid, à peindre cette passion, et il n'y a presque aucune de ses autres tragédies que l'amour ne dépare et ne refroidisse. Ce sentiment exclusif et impérieux, si propre à nous consoler de tout, ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence, ou à nous la faire détester, veut être sur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul et sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il est dégradé par le second. Le seul caractere qui lui convienne, dans la tragédie, est celui de la véhémence, du trouble et du désespoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une passion commune et bourgeoise. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la sorte, il deviendra monotone, et toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos auteurs, qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Athéniens? et ne pouvons-nous pas trou-

ver, à leur exemple, une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le théâtre ; les malheurs de l'ambition, le spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la superstition et des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle? Ne faisons point à nos Françoises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la mort de César et verser des larmes à Mérope ?

Je viens, monsieur, à vos objections sur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie et de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur? Nullement : il n'est point de spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir, dans nos pro-

pres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté), une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin ?* que le déréglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé ; dans le *Bourgeois gentilhomme ?* qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la cour pour maîtresse et un grand seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, et pour ami qu'un honnête voleur ; dans les scenes d'*Harpagon* et de son fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans ; enfin, dans toutes, cette vérité si utile, *que les ridicules de la société y sont une source de désordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que, dans la comédie, nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être, puisque l'objet naturel de la comédie est la correction

rection de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puissant, et non la correction de nos vices, qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule : elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers ; et il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies, en petit nombre, s'écartent de cet objet louable et sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs, on peut comparer leurs auteurs à ces hérétiques qui, pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satyre cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre théâ-

tre comique ; si néanmoins le *Tartuffe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété et la vérité des caracteres. Je ne sais, monsieur, ce que vous pensez de cette derniere piece: elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes, si odieuse, que Moliere y a joués et démasqués. Mais je viens au Misanthrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet et les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre que l'esprit et la vertu ne suffisent pas pour la société, si nous ne savons compatir aux foiblesses de nos semblables et supporter leurs vices mêmes ; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, et qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misanthrope divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne

l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer et à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né et de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable et philosophe que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes et de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope, dans la premiere scene, sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, et donne par là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre, au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour

un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire et froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; et rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte à tort et à travers, et d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, et se borner alors à des discours généraux, et à une approbation foible, parcequ'il sent qu'Oronte veut être loué, et que, dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ses amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste, qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que

plus plaisante, parcequ'elle eût été moins fondée ; et la situation des personnages eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceste et la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que, dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, et ses *je ne dis pas cela*, répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai ; ses *je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable ; ce n'est que quand Oronte le presse et le pousse à bout, qu'il doit lever le masque et lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé et gradué plus adroitement que cette scene ; et je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent

avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siecle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance : notre parterre, plus fin et plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même temps avec vous que d'autres chefs-d'œuvre du même poëte et de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès : notre changement de goût en est la cause; nous voulons dans la tragédie plus d'action, et dans la comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presque entièrement épuisés sur les deux théâtres; et qu'il faut, d'un côté, plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus, et de l'autre plus de recherche et plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la comédie ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se

propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, et de nous offrir, dans la vie commune, des modeles de courage et de vertu : *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez, un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous sont inutiles, parcequ'on n'y met sur le théâtre que des héros auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; et vous blâmez à présent les pieces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens et nos semblables: ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide et ennuyeux, que vous attaquez ce genre. Dites, monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir: il me semble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y est plus propre; et, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*. Les princes et les grands sont trop loin de nous

pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des rois qu'en perspective; et, dans le temps même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire, pour nous consoler, que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême et comme les degrés par lesquels la nature rapproche les princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir; ils sont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un roi n'est presque pas notre semblable, et le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos poëtes, est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique et du plaisant: deux sentimens si tranchans et si disparates ne sont pas faits pour être voisins; et, quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit et où l'on pleure à la fois, je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être re-

présentées sur le théâtre, et si le sentiment *trouble* et mal décidé qui résulte de cet alliage des ris avec les pleurs est préférable au plaisir seul de pleurer, ou même au plaisir seul de rire. *Les hommes sont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude et de la dureté de ses anciens amis. *Et les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre. J'ose inviter l'illustre auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne sont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre et discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des spectacles, il ne vous restoit plus, monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent, et contre celles qui, selon vous, nous y attirent; et c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens et les femmes. Votre philosophie n'épargne per-

sonne, et on pourroit lui appliquer ce passage de l'écriture, *Et manus ejus contra omnes.* Selon vous, l'habitude où sont les comédiens de revêtir un caractere qui n'est pas le leur les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès sur le même principe à tous les auteurs des pieces de théâtre, bien plus obligés encore que le comédien de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scene. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent : qu'en faut-il conclure ? Que l'état de comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais, en récompense, quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du théâtre ! C'est là où l'amour-propre ne peut se faire illusion ni sur les succès ni sur les chûtes. Et pourquoi refuserions-nous à un acteur accueilli et desiré du public le droit si juste et si noble de tirer de son talent sa subsistance ? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans doute) que les valets, en

s'exerçant à voler adroitement sur le théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons et dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere et par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre et pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti que, si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; et qu'ainsi, en élevant les uns et en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens et bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, et il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide et Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais, chez eux, la comédie étoit jouée par des esclaves : occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des comédiennes, j'en con-

viens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande : il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps; et il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions est de les combattre par la vanité : qu'on accorde des distinctions aux comédiennes sages, et ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'état le plus sévere dans ses mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur sait aucun gré de se priver d'amans, et que, de l'autre, il est permis aux femmes du monde d'en avoir sans en être moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, monsieur, plus juste ou plus conséquent que le public; votre sortie sur nos actrices en a valu une très violente aux autres femmes. Je ne sais si vous êtes du petit nombre des sages

qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux, et si, par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif. Ce mélange de sévérité et de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace : elles sentiront du moins, et elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir et les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt ? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable et dangereuse. Relisons Epictete avant que d'écrire, et te-

nons-nous fermes pour être austeres et graves.

Je n'examinerai point, monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *Où trouvera-t-on une femme aimable et vertueuse ?* comme le sage s'écrioit autrefois, *Où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain seroit bien à plaindre si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si, par malheur, vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause? L'esclavage et l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur esprit et à leur ame ; le jargon futile et humiliant pour elles et pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver, ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste, je dirois presque meurtriere, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles

ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts, et par-tout le plus fort est l'oppresseur et le tyran du plus foible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer et leur élever l'ame est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages et que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que, dans les ouvrages de goût et d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, sur-tout dans ceux dont le sentiment et la tendresse doivent être l'ame: car, quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïse (*), ou que vous ne les ayez lues

(*) Voilà un reproche bien fondé et sur-tout bien

que dans quelque poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siecle, et que les femmes, devenues, à notre exemple, plus coquettes que passionnées, sauront bientôt aimer aussi peu que nous et le dire aussi mal : mais sera-ce la faute de la nature ? A l'égard des ouvrages de génie et de sagacité, mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes. Pourquoi donc une éducation plus solide et plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la philosophie, et une princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, monsieur,

---

adroit ! J. J. écrivoit justement alors la nouvelle Héloïse. Au reste, on sait que le délicat d'Alembert, qui prend ici si généreusement la défense des femmes sensibles, avoit pour maxime favorite *qu'en amour il n'y a rien de bon que le Physique*. Il a dû trouver *Julie* détestable. (G. B.)

comme

comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans désarment; et après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'instruire. Si les siecles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres, c'est que la lumiere y est trop inégalement répandue; qu'elle est resserrée et concentrée dans un trop petit nombre d'esprits; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait et les avantages du vice, et non pour leur en faire voir les dangers et l'horreur. Le grand défaut de ce siecle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumiere sera plus libre de se répandre, plus étendue et plus égale, nous en sentirons alors les effets bienfaisans : nous cesserons de tenir les femmes sous le joug et dans

l'ignorance, et elles de séduire, de tromper et de gouverner leurs maîtres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce et la plus vraie est entre les hommes vertueux; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément et la perfection de l'amitié, sentiment qui, dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, et que pour notre malheur nous avons su altérer et corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement, monsieur, aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité et la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit et l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux et à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, destinée à partager avec nous le malheur d'être, le soulagement le plus propre à le lui faire supporter? Philosophes, que la nature a répandus sur la surface de la terre, c'est à vous à détruire, s'il vous est possible, un

préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté, un rempart contre les malheurs, et non comme l'aliment d'une curiosité vaine et le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez et tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus si souvent, pour des motifs très légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle : pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous et que la nature a destinés à vous survivre et à souffrir, pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies,

dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privés? On regarde communément, monsieur, les femmes comme très sensibles et très foibles : je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talens, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines et les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, et savent quelquefois les cacher mieux que nous. Cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne! Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrans et moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur; les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité et l'ambition. Mais ces sentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, et que l'exem-

ple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels : la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur : je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions : la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société et les lois ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; et, si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en sera le premier chapitre. Mais, en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conservation; et, malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le

principal moyen de les rendre utiles soit de les destiner à recruter nos troupes (*).

Mais je m'apperçois, monsieur, et je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, et peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin et trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, et peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les spectacles en eux-mêmes et les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force et de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos orateurs

(*) D'Alembert a-t-il cru faire une fine plaisanterie? Cependant il avoit lu la république de Platon. Montagne rioit quand il voyoit de mauvais critiques *lui donner*, comme il disoit, *un soufflet sur la joue de Plutarque.* (G. B.)

chrétiens, en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas : vous avez au contraire étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver ; et vous décriez nos pieces de théâtre avec l'avantage non seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroissez avoir sentie en n'osant vous la faire, et à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps ; et c'est apparemment pour ses habitans pervers, (car ce n'est pas certainement pour votre patrie,) que vos pieces ont été compcsées. C'est-à-dire, monsieur, que vous nous avez traités comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin ; et votre délicatesse n'aura-t-elle rien à se reprocher à notre égard ?

Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de si heureux essais, comme musicien et comme poëte, est du moins aussi propre à faire au spectacle des partisans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; et vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre lettre, et en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre l'établissement du théâtre de comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir : pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours pendant trois heures se soulager au théâtre du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'a-

muse ailleurs ; parceque Dieu, pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudissent de même à votre sévérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un théâtre dans leur ville ; et j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusemens, quoiqu'en simple projet, alarment déja vos graves ministres ; qu'ils se récrient sur-tout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la comédie ; et qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets et les suites de la comédie, ce que j'ai déja dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce

que vous dites contre elle ne la leur fera pas rejeter, s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre à Geneve, et je soumets cet examen au jugement et à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante: vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'univers, des peuples tranquilles et satisfaits au sein de leur famille et de leur travail; et vous prouvez que la comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, monsieur, ne prétendra le contraire: des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature ne doivent point y en substituer d'autres; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples; et c'est une loi générale de ne pas entrepr endre de changer le bien en mieux. Qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état

présent de cette république est-il susceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, et où il y a pourtant des hommes. Mais, si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Geneve, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent ; et, dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* et *Rome sauvée* sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un théâtre à Geneve c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que des circonstances particulieres ayant obligé vos magistrats, il y a quelques années, de permettre, dans la ville même de Geneve, un spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il seroit vrai que la recette journa-

liere ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Geneve est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; et j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulens de cette ville, qui desireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entre eux m'ont paru être, et c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous alarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, et on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose : ainsi, d'un côté, le travail ne seroit point ralenti; de l'autre la troupe pourroit être moins nombreuse, et par conséquent moins à charge à la ville : on donneroit l'hiver seul à la comédie, l'été aux plaisirs de la campagne et aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des lois séveres aux alarmes de vos ministres

sur la conduite des comédiens, dans un état aussi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties, où elle est enfin si rigoureuse et si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, et même contre les désordres secrets. J'en dis autant des lois somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit état. D'ailleurs la vanité même ne sera guere intéressée à les violer, parcequ'elles obligent également tous les citoyens, et qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement d'un théâtre; pas même l'ivrognerie des hommes et la médisance des femmes, qui trouvent l'une et l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'état*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un philosophe exercé

comme vous aux paradoxes (*) pour soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer et à médire, qu'à voir représenter Cinna et Polyeucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos concitoyens; et je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture: le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le temps de les connoître ni d'en fréquenter assez les différens états; et vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage république ce qui n'est tout au plus que le vice obscur et méprisé de quelques sociétés particulieres.

Au reste vous ne devez pas ignorer, monsieur, que, depuis deux ans, une troupe de comédiens s'est établie aux portes de Geneve, et que Geneve et les comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage; la circonstance est urgente et le cas difficile. Corruption pour

(*) d'Alembert finit comme il avoit commencé: toujours des personnalités, de petites méchancetés; il pince en grimaçant. (G. B.)

corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article, dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarrassent guere, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, et sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore; ce sont les sentimens que j'attribue à vos ministres en matiere de religion. Vous savez, et ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; et ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes et circonspect dans ma justification. Je serois très affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, sur-tout si ce soupçon venoit de votre part. Permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la

Trinité ni à *l'enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens et des autres églises réformées), tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion protestante; et si vos ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur philosophie. Ce mot de *sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, et ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur profession de foi, je me borne à vous y renvoyer et à vous en faire juge. Vous avouez que vous ne l'avez pas lue; c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne

prenez

prenez point cette invitation pour un trait de satyre contre vos ministres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser: en matiere de profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'église romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, et nous oblige à regarder impitoyablement comme ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'église romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres, et j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *catholique*, qui voient souvent l'impiété et le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse et de n'entendre point raison, et qui ont *lu* cette profession de foi de Geneve, en aient été aussi satisfaits que vous,

jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité et ma religion suspectes : tout leur a été bon dans ce dessein, et ce n'étoit pas aux ministres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sais si les ecclésiastiques genevois, que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, et si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne; et vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage et sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire

honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la philosophie dans les esprits mêmes qui en paroissoient les moins susceptibles ? Mon article de *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre; nos prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu: mais quiconque écrit doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuie point de plus graves !

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu et vos talens, et avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

D'ALEMBERT (*).

(*) Rousseau n'a pas jugé cette lettre de d'Alembert digne d'une réponse. M. d'Alembert ne répliqua point, comme M. Gautier, au silence de Jean Jacques; mais il attendit qu'il fût mort pour le calomnier. (G. B.)

DES

AUTRES ÉCRITS

Publiés à l'occasion de la Lettre de Jean-Jacques Rousseau à M. d'Alembert.

DES

AUTRES ÉCRITS

Publiés à l'occasion de la Lettre de Jean-Jacques Rousseau à M. d'Alembert (*).

Si le genre de philosophie dont M. Rousseau fait profession lui permettoit quelque retour d'amour-propre, quel triomphe pour lui de voir de toutes parts des écrivains s'armer pour le combattre, et de rester le plus souvent victorieux ! Que sont devenues en effet la plupart de ces brochures faites contre lui ? A peine se souvient-on qu'elles aient existé ; tandis que ses ouvrages, vainqueurs du temps e de la critique, passeront à la postérité, qui admirera, comme nous, le charme de son éloquence et de son style. Sa Lettre sur les spectacles, étant dans le goût de ses autres productions, devoit avoir naturellement le même sort et essuyer les mêmes cri-

(*) Cette notice est des éditeurs de Geneve.

tiques. La principale est un écrit d'environ deux cents pages *in*-8°., intitulé, *P. A. Laval, comédien, à M. J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. d'Alembert, qui, dans le huitieme volume de l'Encyclopédie, article* GENEVE, *prouve que l'établissement d'une comédie dans cette ville y feroit réunir la sagesse de Lacédémone à la police d'Athenes.*

On ne trouvera pas dans la lettre de M. *Laval* le style séduisant de M. *Rousseau*, et l'art enchanteur avec lequel il sait présenter ses opinions et tourner ses raisonnemens. Le comédien, qui se pique d'avoir étudié en théologie, suit, dans sa façon d'argumenter, la méthode simple et uniforme de l'école, et dit bonnement à son adversaire : « Pourquoi *dénigrer, vilipender* des gens qui ne vous ont point fait de « mal ? Pourquoi exhaler une *bile odieuse*, « et taxer tous les acteurs d'être insolens, « fourbes et frippons ? Je ne veux pas être « leur apologiste, mais je prouverai que leur « profession est honnête. Je ne suis pas aussi « correct que vous dans mon style, mais je « serai plus juste et plus vrai. Avant que

« d'entrer dans le détail de vos raisons, bonnes « ou mauvaises, remontons à l'origine des « spectacles ». Ici l'auteur ne fait qu'extraire ce qu'a dit M. *Rousseau* sur la naissance du théâtre chez les Grecs, et ajoute que, peu-à-peu, des gens sans ressource, élevés sur des treteaux, furent, à l'égard des prêtres grecs qui étoient les véritables comédiens de la nation, ce que sont vis-à-vis de nos prédicateurs ces *misérables vendeurs d'images*, qui font payer *leurs sermons par l'achat d'un saint-suaire ou d'un cantique de saint Hubert.* Ces méprisables baladins, cette espece de vermine, continue M. Laval, inspirerent tant d'horreur, que l'opprobre en rejaillit encore aujourd'hui sur des gens dont l'état est aussi éloigné de cette infamie, que nos ecclésiastiques le sont des *prédicateurs du Pont-neuf.*

Après cette excursion sur la naissance des spectacles, l'auteur revient vivement sur M. Rousseau, et lui fait, dans son style ordinaire, cette rustique et burlesque apostrophe : « J'aurois bien à faire, s'il fal- « loit démontrer le *faux* de tout ce que « vous dites. Je me contenterai de relever

« les *absurdités* les plus capables de glis-
« ser dans l'esprit des lecteurs le *venin* de
« votre livre. A quel propos, par exem-
« ple, faire une *mauvaise plaisanterie* sur
« les acteurs de l'opéra? Avez-vous tou-
« jours tenu ce langage, vous qui avez tra-
« vaillé pour le théâtre même que vous
« *insultez?* Oui, on vous a vu faire la cour
« à ces acteurs lorsqu'il étoit question de
« donner au public votre *Devin du villa-*
« *ge.* Croyez-moi, faites *amende honora-*
« *ble* d'avoir été le premier instrument de
« l'*ennui* que quelques esprits caustiques
« doivent avoir éprouvé à la représentation
« de votre piece. Je suis fâché que vous
« déclamiez contre des gens qui ont em-
« ployé tous leurs talens à faire valoir les
« vôtres, et que vous avez payés d'ingra-
« titude. Vous ne vous contentez pas de
« les tourner en ridicule, vous les taxez
« encore d'être d'un caractere aussi cruel
« que Néron; car vous parlez comme un
« homme convaincu qu'ils ne vous laisse-
« roient pas dormir avec impunité. Si leurs
« talens ne doivent pas être mis en paral-
« lele avec ceux de Néron, je suis égale-

« ment persuadé que l'on ne peut, sans « une *monstrueuse calomnie*, leur prêter le « cœur et les sentimens de ce méchant « empereur. »

Nous n'entrerons pas sérieusement dans les raisons de M. Laval sur la nature et l'utilité des spectacles. Cette question a été si long-temps et si souvent discutée, les autorités pour et contre ont été si religieusement examinées et si puissamment combattues, qu'il n'est plus question de revenir sur cette matiere : mais, pour réjouir un moment nos lecteurs, nous allons exposer ici les raisonnemens de l'auteur les plus récréatifs par leur singularité ou leur ridicule. Une preuve, disoit M. Rousseau, de l'inutilité des spectacles, c'est que tout homme à qui on exposera d'avance les crimes de Médée les détestera peut-être plus au commencement qu'à la fin de la piece. Pourquoi cela? demande M. Laval, « C'est « qu'on se sera accoutumé à voir avec plai- « sir, sur la scene, une jolie femme bien « parée ; mais si malheureusement l'ac- « trice est laide, adieu la compassion qu'au- « roit pu provoquer sa beauté ». M. Rous-

seau avoit dit encore que la pitié que la tragédie inspire n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Son adversaire lui oppose « un homme en place, qui, « après la représentation de *Nanine*, ren- « tra chez lui avec précipitation pour or- « donner à son Suisse de ne refuser sa « porte à qui que ce fût, pas même aux « *souguenilles* et aux *sabots*. Le Suisse fut « si fort étonné du discours de son maî- « tre, qui jusques-là n'avoit apparemment « pas été fort débonnaire, qu'il dit à un va- « let de chambre qui se rencontra près « de lui : *Morbleu ! si je n'avois ap- « perçu mademoiselle de*** dans le car- « rosse de monseigneur, je croirois qu'il « vient de confesse* ». Une tragédie, conclut M. Laval, où les mêmes préceptes d'humanité se seroient rencontrés, auroit eu le même effet que la comédie de *Nanine*. « Vous avez vu jouer *Mérope*, et vous de- « mandez des leçons d'humanité ! O Vol- « taire ! quel dieu t'inspira la seconde « scene du second acte ? O Rousseau ! « quel démon te l'a fait oublier » ? Mais, reprend M. Rousseau, si les spectateurs

sont témoins de quelques actions vertueuses qui se passent sur la scene, ils n'en sortent pas moins complices des crimes qu'ils y voient commettre. « Que répon-« dre à cela? dit l'apologiste de la comé-« die ! Lecteur, j'en ris ». M. Rousseau, qui ne rit pas, soutient que, si nos auteurs modernes font aujourd'hui des pieces plus épurées que celles d'autrefois, elles sont aussi plus ennuyeuses; et qu'il vaudroit autant aller au sermon. « Cette « apostrophe, s'écrie M. Laval, est d'*un* « *quelqu'un* qui n'y va pas, ou qui n'en « entend que de mauvais. Quoi qu'il en « soit, laissez aux comédiens *le soin de se* « *plaindre* que les auteurs modernes les « font *prêcher au désert.* Laissez donc jouer « la comédie en paix, sinon l'on vous « dira que vous ressemblez à un fagot d'é-« pines; par où le prendre? »

L'apologiste du théâtre n'est pas moins plaisant, en justifiant les femmes attaquées par M. Rousseau, qu'en prenant la défense des spectacles. « J'ignore, lui dit-il, « si vous avez à vous plaindre du sexe; « de quelque nature que soit le mécon-

« tentement qu'il vous a donné, ma foi « vous n'êtes pas en reste ». C'est par cet agréable exorde qu'il commence son panégyrique. Le plus bel endroit de l'éloge, c'est celui où l'orgueil de l'homme vient s'humilier aux pieds d'une femme et, par un *effet nécessitant de ses charmes*, lui jurer une obéissance sans bornes. Si, dans ces momens, les femmes nous pardonnent notre humeur altiere, c'est dans la crainte que la vengeance *n'anéantisse une partie de leurs plaisirs ;* car ces plaisirs, au dire de M. Laval, sont le principal motif qui les détermine à se rendre ; et si elles résistent quelquefois aux attraits de la volupté, elles ne tiennent presque jamais contre *les armes victorieuses de l'impudence.* M. Rousseau n'avoit rien dit de si fort ni de si outrageant contre les femmes : cependant, si l'on en croit son adversaire, il avoit quelque droit d'en mal parler. « Je « m'en rapporte à vous-même, lui dit-il : « vous convenez que votre corps n'est, « pour ainsi dire, plus qu'une ombre ; la « *reconnoissance* pourroit peut-être vous « avoir engagé à dire du mal de celles qui

« vous ont mis dans cet état; *savoir com-*
« *ment elles vous ont traité.* »

On trouve de bons raisonnemens contre M. Rousseau, mais sans bouffonneries, sans sarcasmes, sans invectives, sans injures, dans les *Considérations sur l'art du théâtre, à M. Jean Jacques Rousseau, citoyen de Geneve, par M. Villaret;* ouvrage moins gros, mais du même format, et qui a paru en même temps que celui de M. Laval.

Toute cette brochure se réduit à ces quatre assertions : les spectacles sont bons en eux-mêmes : ils peuvent s'allier avec les mœurs : tout gouvernement peut les comporter : la profession de comédien est honnête. La premiere de ces propositions doit résoudre toutes les autres; car un art bon par soi-même ne peut être contraire aux mœurs, que dans le cas où l'on en feroit un mauvais usage; et c'est alors la faute des amateurs ou des artistes. Il n'y a rien qui ne puisse devenir pernicieux par l'abus : la comédie est, à cet égard, comme

toutes les autres inventions humaines. Pouvant s'allier avec les mœurs, tout gouvernement peut la comporter, et doit la protéger, puisque tout gouvernement a un intérêt sensible de perfectionner la morale, qui forme un des plus solides fondemens de toute autorité légitime. Il est donc faux de dire qu'une profession utile aux mœurs et au gouvernement soit déshonorante.

Pour ne pas répéter ce qui a été dit tant de fois, et qu'on redira sans cesse tant qu'on écrira sur cette matiere, on n'entrera point dans l'examen des trois premieres assertions : la quatrieme offre des objets plus particuliers ; ce sont les mœurs et la conduite des comédiens. Que font-ils donc, ces gens si décriés par M. Rousseau ? il n'y a point de corps plus pacifique : « rarement on entend les bureaux de « Thémis retentir de leurs contentions. « Les voit-on mériter davantage l'attention « des interpretes des lois dictées pour ré- « primer les attentats contre la société ? « C'est, continue l'auteur, une vérité sin- « guliere, que j'ose affirmer après de scru-

puleuses

« puleuses recherches, et qu'on peut dis-
« cuter dans la derniere rigueur : depuis
« que nous avons des spectacles réguliers
« en France, jamais comédien n'a été im-
« molé à la sûreté publique en expiation
« de ses forfaits. Feuilletez les registres
« criminels, vous ne verrez pas leurs noms
« écrits dans ces fastes du crime. Ils sont
« tranquilles ; ils ne troublent point l'or-
« dre public ; organes journaliers des plus
« sublimes leçons de vertus, il n'est pas
« possible que leur ame n'en acquiere le
« goût. Ils se font aimer; les personnes sen-
« sibles aux agrémens de la société recher-
« chent leur commerce et cultivent leur
« amitié. Ils sont ordinairement doux et
« civils.... Jamais comédien ne voit son
« confrere dans l'infortune sans le secou-
« rir; ces secours n'humilient jamais les
« objets de leur générosité; une partie du
« produit de leurs travaux est destinée au
« soulagement des pauvres. Tel déclama-
« teur outré contre cette profession pré-
« tendue profane ne retranche pas la
« moindre portion de ses revenus super-
« flus en faveur de l'humanité souffrante;

« tandis qu'un comédien, sans ostenta-
« tion, apprend à resserrer les bornes de
« son nécessaire, sans autre motif que de
« remplir les fonctions d'homme sensible,
« etc. »

Mais ces gens si tranquilles, si doux, si charitables, si honnêtes, si civils, si humains, répond M. Rousseau, sont exposés au jugement public, peignent des passions qui leur sont étrangeres, et exposent leur personne à être huée et bafouée pour une modique somme d'argent. Ils sont exposés au jugement public, reprend leur apologiste : mais sur quel art, sur quelle profession ce jugement ne s'exerce-t-il pas ? Si c'est une chose infâme d'être exposé au jugement des hommes, il n'est point d'homme qui soit exempt d'infamie. Mais le comédien peint des passions qui ne sont pas les siennes : et quel artiste n'est point dans le même cas ? L'objet général des arts est l'imitation de la nature. Un poëte, un orateur, un peintre, un statuaire, un musicien, etc. ne sont que des imitateurs des passions. L'estime publique est la plus noble récompense de leurs ta-

lens : pourquoi le mépris seul seroit-il réservé au comédien ? Est-ce enfin parcequ'il paie de sa personne ? Un avocat « gratifié « pour soutenir le droit de ses parties, par « conséquent aussi peu désintéressé que le « comédien, qui représente, ainsi que lui, « des passions qui ne sont pas les siennes, « qui paie de sa personne, qui court les « mêmes risques, qui ambitionne les ap- « plaudissemens, craint le blâme, etc., en « mérite-t-il moins l'estime publique ? « Mais, direz-vous, il envisage une fin « utile ; c'est de faire triompher les lois. « Celle du comédien est-elle moins noble ? « Il fait régner les mœurs. »

Tel est le ton honnête et décent que prend, dans tout le cours de sa brochure, M. de Villaret (*), pour venger les comédiens des reproches de M. Rousseau.

Les poëtes dramatiques ont-ils trouvé

(*) Villaret venoit de quitter le théâtre : rien ne prouve mieux que son exemple qu'on peut être honnête homme et comédien. C'est le même qui depuis a essayé d'écrire notre histoire. (G. B.)

des moyens de purger les passions ? Non, répond M. Rousseau, et il le prouve par des faits. On se propose de faire voir aussi par des faits que ces moyens ont été employés. Voilà l'objet d'une *lettre à M. Rousseau sur l'effet moral des théâtres ;* brochure de trente pages *in*-8°. 1758, sans nom d'auteur, ni de ville, ni de libraire (*).

Quel fruit retire-t-on de la tragédie de

(*) A la tête de cette lettre, attribuée à M. de Ximenès, est l'avertissement suivant :

« Si cette lettre n'est pas signée, ce n'est pas que « l'on ait prétendu abuser du titre d'anonyme pour « attaquer impunément un homme illustre, qui « n'a pas moins mérité, par ses écrits, de sa ré- « publique, que de celle des lettres. D'ailleurs cet « écrit est plutôt une continuation qu'une réfuta- « tion du discours de M. Rousseau. »

L'auteur commence par un aveu précieux pour la cause que défendoit Jean Jacques :

« Il me semble, monsieur, que vous avez invin- « ciblement prouvé que l'établissement d'une trou- « pe de comédiens dans Geneve seroit au moins « très dangereux, et qu'en conséquence il doit être « rejeté. »

C'est sur-tout ce que vouloit prouver Jean Jacques. (G. B.)

Catilina et de celle de *Mahomet?* demande M. Rousseau. On y apprend à admirer les grands scélérats dont ces deux pieces sont le triomphe, à mépriser les gens de bien, qu'on n'y représente que comme des pédans ou des lâches. Dans l'*Avare*, un fils joue des tours à son pere, se moque de sa malédiction. Dans *Georges-Dandin*, une femme libertine méprise son mari honnête homme, fait pis encore; et on l'applaudit. Quels exemples pour des femmes, pour des enfans, etc. !

On répond à M. Rousseau : Vous citez *Catilina;* et moi, je commence par citer *Britannicus*, ensuite *Cinna*, ensuite *Mahomet*, *Electre*, *Alceste*, *Alzire*, l'*Avare*, le *Méchant*, le *Dissipateur*, etc. Dans *Britannicus*, les rois apprendront que leurs actions les plus criminelles ne manqueront jamais d'approbateurs ; que, pour être vertueux, il ne faut consulter que soi-même, et non de vils esclaves; que les meurtres ne sont jamais impunis; que le crime ne promet que des plaisirs incertains, et qu'il est constamment suivi de tourmens inévitables, puisque le remords est toujours avec lui.

Ils ne pourront plus ignorer que qui peut tout, ne doit pas tout oser, etc. Dans *Cinna*, Auguste, instruit de toute la conspiration, mande le conjuré, le convainc de la plus noire trahison, et ne le punit que par ces mots : *Soyons amis, Cinna.* Est-il pour les rois de plus importantes leçons ? Dans l'*Avare*, ce ne sont point les tours qu'un fils joue à son pere qu'on veut faire passer pour honnêtes; ils ne sont que les fruits et la punition de l'avarice qu'on veut faire éviter. Nous ne pousserons pas plus loin cette induction ; c'est toujours le même raisonnement ; et ces trois exemples en valent mille. Dans toutes les pieces de théâtre il y a d'honnêtes gens et des gens vicieux. Ceux-ci, dit M. Rousseau, sont des modeles dangereux que nous ne sommes que trop portés à imiter : et il conclut que le théâtre est pernicieux pour les mœurs. Les autres, répond son adversaire, sont des exemples de vertu que nous ne manquerons pas de suivre ; d'où il infere que la comédie « purge les passions par des « moyens plus sûrs qu'aucun de ceux « qu'ont employés tous les écrivains *sacrés*

« et profanes ». Voilà tout le sujet de cette lettre, moins approfondie que les deux brochures précédentes.

Ce n'est plus l'apologie des spectacles, c'est le panégyrique des femmes, qui fait l'objet d'une *Lettre à M. Rousseau, au sujet de sa lettre à M. d'Alembert, par M. de Bastide* (*).

La lettre entiere ne roule que sur cette idée : M. Rousseau a dit du mal des femmes parcequ'il est malade ; il en diroit du bien s'il se portoit mieux. Il a d'autant plus de tort de se déchaîner contre elles, ajoute M. de *Bastide*, que, la nature les ayant placées sur le trône en les formant,

(*) Ce M. de Bastide, qui se déclare le chevalier des femmes, est auteur du *Nouveau Spectateur*, qui ne vaut pas l'ancien. Dans sa lettre à Jean Jacques il prend le ton du persifflage; il s'efforce d'être plaisant. *Vous haïssez les femmes*, lui dit-il ; et il prend la peine de faire leur apologie. Il lui apprend qu'elles sont susceptibles de passion... Rousseau écrivoit alors la *Nouvelle Héloïse*.... Il doit avoir ri de pitié s'il a daigné abaisser ses regards jusques sur ces misérables critiques. (G. B.)

notre bonheur a commencé avec leur empire ; qu'elles n'enchaînent les hommes qu'avec des fleurs, et ne demandent à leurs esclaves que de la constance et des desirs ; qu'il en est beaucoup parmi elles qui ont les qualités, les talens, le génie, l'ame des plus grands hommes, et au courage desquelles on doit des héros et des chefs-d'œuvre. « Interrogez nos plus grands maîtres « des arts; ils vous diront combien les femmes aiment ces arts et s'y connoissent. « Ils vous diront que les plans les plus ingénieux, les idées les plus heureuses leur « sont souvent venus des femmes ; qu'ils « ont éprouvé cent fois que, d'un coup-« d'œil, elles voyoient tout ce qu'il falloit « ajouter à un ouvrage qu'eux-mêmes « croyoient fini ; que, lorqu'ils ont eu le « bonheur d'en avoir pour écolieres, ils « ont trouvé souvent qu'au bout de trois « jours ils parloient à des maîtres, etc. etc. « Ces louanges sont des vérités, monsieur ; « mais elles vont se perdre dans le gouffre « de vos maux»... Les éloges de M. de Bastide ne sont-ils pas trop hyperboliques ? Ils prouvent du moins que l'auteur jouit

d'une bonne santé. Il la promet également à M. Rousseau, si d'aimables songes lui représentent les femmes sous des traits plus dignes de l'humanité; car ce n'est qu'en dormant qu'il pourra commencer à s'apprivoiser avec elles. *Zima*, jeune Indien, qui fuyoit le sexe par maladie et le méprisoit par humeur, ne voyoit dans ses rêves que des objets charmans. Il les aimoit pendant la nuit et les détestoit pendant le jour. Peu-à-peu il s'accoutume à les voir; et quand son cœur est prêt à les aimer, la belle, la vertueuse *Zirphé* lui apparoît. Il veut d'abord se défendre contre ses charmes : vains efforts! *Zima* écoutera *Zirphé*, il l'aimera, l'adorera, et expiera en santé les crimes de sa maladie. On veut que ce soit là l'histoire de M. Rousseau, jusqu'au dénouement qui ne tardera pas à s'accomplir.

Vers le même temps parut encore une brochure sous ce titre, *Critique d'un livre contre les spectacles, intitulé, J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, à M. d'Alembert;* 1760, 92 pages. On trouve d'abord dans cet écrit

un assez long discours préliminaire, où l'auteur n'épargne ni les épithetes injurieuses ni les invectives contre son adversaire. Il tire ensuite du livre de M. Rousseau les propositions qu'il lui paroissent les plus faciles à détruire, et il met à côté les réponses qu'il croit les plus victorieuses. C'est, pour ainsi dire, la seconde partie de sa brochure. On peut regarder comme la troisieme ce qu'il intitule, *Extrait de quelques pensées saines qui se rencontrent dans le livre de J. J. Rousseau contre le théâtre*, ou *Condamnation de son système par lui même.* On ne voit pas aisément comment ces pensées, prises sans beaucoup de choix, combattent le système de M. Rousseau. A la suite de ces pensées l'auteur a placé le *jugement de M. de Voltaire sur les spectacles*, qui en effet est bien opposé à la lettre à M. d'Alembert. Suit un chapitre de Montagne sur la Société. Enfin la brochure est terminée par une *Lettre à madame de *** sur les Spectacles*, c'est-à-dire sur les conditions nécessaires pour qu'une tragédie soit parfaite : mais cette derniere piece a peu de rapport avec le livre de M. Rousseau.

Nous finirons par un extrait d'un écrit de M. Marmontel (*), intitulé, *l'Apologie du Théâtre.*

M. Marmontel suit son adversaire pas à pas; il examine, releve et entreprend de réfuter presque toutes les propositions de cette lettre. On jugera de sa maniere de procéder par le peu que nous en allons extraire.

Si les chefs-d'œuvre de Corneille et de Moliere étoient encore à paroître, dit M. Rousseau, ils tomberoient infailliblement aujourd'hui; et si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés.

A cela M. Marmontel répond : « M.

(*) M. Marmontel, qui faisoit alors le Mercure, se joignit aux nombreux adversaires du citoyen de Geneve : en voici le motif. Jean Jacques, en lui envoyant sa lettre à d'Alembert, avoit écrit sur son exemplaire que ce n'étoit point à l'auteur du Mercure, mais à M. Marmontel, qu'il le destinoit. Celui-ci prit mal la chose. Il écrivit, dit Rousseau, contre cette même lettre *avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément.* Depuis ce moment Jean Jacques eut la douleur de compter M. Marmontel au nombre de ses ennemis. (G. B.)

« Rousseau a-t-il pu croire, a-t-il voulu nous « persuader que nous faisions semblant de « rire, de pleurer, de frémir à ces spectacles? « et le public, pour savoir s'il est ému, sera- « t-il obligé de demander, comme ce jeune « étranger à son Mentor : Mon gouverneur, « ai-je bien du plaisir? »

La poétique du théâtre prétend purger les passions en les excitant, dit M. Rousseau ; mais j'ai peine à bien concevoir cette regle, continue-t-il. Seroit-ce que, pour devenir tempérant et sage, il faut commencer par être furieux et fou ?

M. Marmontel lui répond : « A Sparte, « pour préserver les enfans des excès du vin, « on leur faisoit voir des esclaves dans « l'ivresse. L'état honteux de ces esclaves « inspiroit aux enfans la crainte ou la pitié, « ou l'une et l'autre en même temps; et ces « passions étoient les préservatifs du vice « qui les avoit fait naître. »

M. Rousseau dit : Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre et de Médée ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la piece ; et, si ce doute est fondé, que

faut-il penser de cet effet si vanté du théâtre ?

M. MARMONTEL répond : « Ce ne sont pas « les crimes, ce sont les criminels que l'on « déteste moins à la fin de la piece. L'art « du théâtre les rapproche de nous, en les « conduisant pas à pas, et par des passions « qui nous sont naturelles, aux forfaits « monstrueux dont nous sommes épouvan- « tés ; et c'est en cela même que les exem- « ples du danger des passions nous devien- « nent personnels. Une mere qui égorge « ses enfans, une femme incestueuse et « adultere, qui rejette sur l'objet vertueux « de cet amour détestable toute l'horreur « qu'elle doit inspirer ; ces caracteres, seu- « lement annoncés, sont aussi éloignés de « nous que celui d'une lionne ou d'une « vipere : il n'est point de femme qui ap- « préhende de tomber dans cet excès d'égare- « ment. Mais quand les gradations en sont « bien ménagées, quand on voit l'ame de « Phedre ou de Médée agitée des mêmes « sentimens qui s'élevent en nous, suscep- « tible des mêmes retours, combattue des « mêmes remords, s'engager peu-à-peu et se

« précipiter enfin dans des crimes qui révol-
« tent la nature, nous les plaignons comme
« nos semblables ; et ce retour sur nous-
« mêmes, qui est le principe de la pitié,
« est aussi celui de la crainte. »

M. Rousseau. Les actions atroces, présentées dans la tragédie, sont dangereuses, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, et à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles.

M. Marmontel. 1°. « Le fait démontre
« que, si les yeux du peuple s'y accoutument,
« son cœur ne s'y accoutume pas. M. Rous-
« seau reconnoît le peuple françois pour le
« plus doux et le plus humain qui soit sur
« la terre : il y a cependant bien des années
« que ce peuple voit Horace poignarder sa
« sœur, Agamemnon immoler sa fille, Oreste
« égorger sa mere. 2°. Au lieu de prendre
« l'inutile soin de cacher au peuple la possi-
« bilité des actions atroces, il faut qu'il
« sache que l'homme, dans l'excès de sa
« passion, est capable de tout, afin de lui
« faire détester cette passion qui le rend
« féroce. Voilà quel est le but et l'objet de

« la tragédie ; tous les grands maîtres l'ont « rempli. »

M. Rousseau. C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure : mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches ; et, quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? et la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?

M. Marmontel. « Supposons que, dans « un sermon, l'orateur dît à l'avare : Vos en- « fans sont vertueux, sensibles, reconnois- « sans, nés pour être votre consolation. En « leur refusant tout, en vous défiant d'eux, « en les faisant rougir du vice honteux qui « vous domine, savez-vous ce que vous fai- « tes? Votre inflexible dureté lasse et rebute « leur tendresse. Ils ont beau se souvenir « que vous êtes leur pere ; si vous oubliez « qu'ils sont vos enfans, le vice l'emportera « sur la vertu, et le mépris dont vous vous

« chargez étouffera le respect qu'ils vous « doivent. Réduits à l'alternative, ou de man- « quer de tout, ou d'anticiper sur votre héri- « tage par des ressources ruineuses, ils dis- « siperont en usure ce qu'en usure vous ac- « cumulez. Leurs valets se ligueront pour dé- « rober à votre avarice les secours que vos « enfans n'ont pu obtenir de votre amour. « La dissipation et le larcin seront le fruit « de vos épargnes ; et vos enfans, devenus « vicieux par votre faute et pour votre sup- « plice, seront encore intéressans pour le « public que vous révoltez. Je demande si « cette leçon seroit scandaleuse. Eh bien! « ce qu'annonceroit l'orateur, le poëte n'a « fait que le peindre ; et la comédie de Mo- « liere n'est autre chose que cette morale en « action. Ni l'orateur ni le poëte ne veulent « encourager par là les enfans à manquer à « ce qu'ils doivent à leurs peres ; mais tous » les deux veulent apprendre aux peres à ne « pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu « de leur enfans. »

M. Rousseau. Les imbécilles spectateurs vont apprendre des femmes au théâtre ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Parcourez la

la plupart des pieces modernes, c'est toujours une femme qui sait tout, qui fait tout. La bonne est sur le théâtre, et les enfans sont au parterre.

M. MARMONTEL. « Quand on met au théâ-« tre Didon, Sémiramis, Elisabeth, il faut « bien supposer qu'elles savoient quelque « chose : ces femmes-là n'étoient pas des « enfans. Quand on peint des femmes bien « nées, il faut bien qu'elles aient des princi-« pes d'honnêteté, de vertu, d'humanité. « La nature leur tient, je crois, le même lan-« gage qu'à nous ; le monde leur donne les « mêmes connoissances ; et il est vraisem-« blable qu'elles l'étudient avec d'autant « plus d'attention, qu'elles sont moins préoc-« cupées. »

M. ROUSSEAU. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance, ou une Cénie tout au moins.

M. MARMONTEL. « Je veux que ce jeune « homme n'ait vu au théâtre que des Cons-« tances, des Cénies ; qu'il n'y ait vu peu-

« dre l'amour qu'intéressant et vertueux :
« l'ame pleine de ces idées, il cherchera une
« Cénie, une Constance; mais est-ce dans
« la société des femmes perdues qu'il ira
« là chercher? Le suppose-t-on assez insensé?
« Ne faut-il pas s'abstenir aussi d'exposer
« sur le théâtre l'amitié pure et sainte, de
« peur que quelque jeune homme, épris de
« ses charmes, ne la cherche parmi des frip-
« pons? La jeunesse, facile et crédule,
« donne souvent dans le piege d'un faux
« amour, comme dans celui d'une fausse
« amitié; mais est-ce pour avoir appris au
« spectacle à discerner le véritable? Com-
« ment s'y prendroit M. Rousseau lui-mê-
« me pour éclairer un jeune homme dans
« le choix d'un objet digne d'être aimé?
« Vous connoîtrez, lui diroit-il, une femme
« honnête à ses principes, à ses sentimens,
« au caractere de son amour: si elle est plus
« occupée que vous-même de vos devoirs
« et de votre gloire, de vos talens et de vos
« vertus; si elle prend soin d'embellir votre
« ame et de vous rendre plus cher à ses
« yeux en vous rendant plus estimable; voilà
« l'objet qui doit vous attacher. C'est la

« leçon qu'il lui donneroit, et cette leçon « est celle du théâtre. Il ajouteroit à ce ta- « bleau le contraste d'une femme impé- « rieuse et vaine, qui veut que tout cede à « ses caprices, que tout soit sacrifié à sa fan- « taisie et à ses plaisirs ; qui ne connoît, dans « son amant, de devoir, de soin, d'intérêt, « que celui de lui complaire ; qui se fait un « jeu de sa ruine, un amusement de ses « folies, un triomphe de ses égaremens. « Voilà, diroit-il, ce que vous devez crain- « dre ; et le théâtre l'a dit mille fois. »

M. Rousseau. Les circonstances qui rendent l'amour vertueux au théâtre s'effacent de la mémoire des spectateurs.

M. Marmontel. « Ainsi, quand, les yeux « mouillés de larmes, je viens de voir Zaïre « ou Bérénice, j'oublie qu'elles étoient ver- « tueuses ; qu'elles ont sacrifié le sentiment « le plus cher de leur ame, l'une à la reli- « gion de ses peres, l'autre à la gloire de « son amant ? il me semble au contraire que « le souvenir des circonstances qui ont ex- « cité l'émotion survit long-temps à l'émo- « tion elle-même ; et ce n'est que par ces

« images que les peines et les plaisirs pas-
« sés nous sont encore présens. »

Après avoir ainsi justifié le théâtre, M. Marmontel, qui suit toujours M. Rousseau, passe à l'apologie des comédiens. Ce dernier avoit demandé comment un état dont l'unique objet est de se montrer en public pour de l'argent conviendroit à d'honnêtes femmes.

« Est-il rien de plus honnête, répond M.
« Marmontel, que de gagner sa vie? Que l'on
« joue le rôle de Burrhus, du Misanthrope,
« de Zaïre, ou que l'on donne un concert
« pour de l'argent, tout cela est égal, si, de
« part et d'autre, les plaisirs que l'on pro-
« cure à qui les paie n'ont rien que d'hon-
« nête. Or c'étoit là seulement ce qu'il
« falloit considérer, sans s'attacher à une
« circonstance qui ne fait rien du tout à
« la chose : car, si le spectacle étoit per-
« nicieux, il y auroit encore plus de honte
« à être acteur gratuitement, qu'à l'être pour
« gagner sa vie. »

M. Rousseau. Il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne.

M. MARMONTEL. « L'actrice qui joue Emi-
« lie est-elle plus vendue à l'or des spec-
« tateurs que ne l'étoit Corneille ? Si M.
« Rousseau, répond qu'elle leur vend sa
« présence, son action, sa voix, et le talent
« qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite;
« je lui dirai que Corneille a vendu, avan
« elle, son imagination, son ame, ses veilles
« et le don de feindre qui lui est commun
« avec elle. C'est principalement ce don de
« feindre et d'en imposer que M. Rousseau
« trouve déshonorant dans la profession de
« comédien. Mais qu'est-ce que l'art du
« peintre, du musicien, et sur-tout du poëte?
« M. de Voltaire, qu'on n'accusera pas
« d'exercer un métier infâme, étoit-il sembla-
« ble à lui-même en écrivant ses tragédies?
« L'art de faire illusion est-il plus de l'es-
« sence du comédien, que de l'essence du
« poëte, du musicien, du peintre, etc.
« Celui qui trouva le Dominiquin travail-
« lant, avec un air atroce, au tableau de
« S. André, le soupçonna-t-il d'être complice
« du soldat qu'il peignoit alors insultant le
« saint martyr? »

M. ROUSSEAU. Ces valets filous, si subtil

de la langue et de la main sur la scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distraction utile? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant ?

M. MARMONTEL. « Que ne demande-t-on « de même si celui qui joue Narcisse ne « sera pas un empoisonneur au besoin ? « L'auteur qui compose et l'acteur qui re- « présente se frappent l'imagination du « tableau qu'ils ont à peindre. Racine crayon- « noit de la même main le caractere divin de « Burrhus et le caractere infernal de Nar- « cisse. Milton est sublime dans les blasphê- « mes de Satan et dans l'adoration de nos « premiers peres. L'ame de Corneille s'éle- « voit jusqu'à l'héroïsme pour faire parler « Cornélie et César, après s'être abaissé « jusqu'aux sentimens de la plus lâche trahi- « son pour faire parler Achillas et Septime. « Il en est de l'acteur comme du poëte; avec « cette différence que celui-ci a besoin de « se transformer tout entier, et que son « ame doit être, s'il est permis de le dire,

« centralement affectée des passions qu'il « veut rendre, puisque c'est lui qui les « enfante ; au lieu que l'acteur, inspiré par « le poëte, n'en est que le copiste, et n'a « besoin, pour le rendre, que d'une émotion « plus superficielle, qui influe encore moins « par conséquent sur son caractere habituel. « L'ame prend à la longue une teinture « des affections vertueuses dont elle se « pénetre ; l'intérêt qu'elles lui inspirent « leur sert comme de mordant : mais le sen- « timent qu'on exprime avec horreur, le « rôle qu'on méprise au moment qu'on le « joue, et qu'on voit en butte au mépris ; « ce rôle, dis-je, n'a rien de séduisant, rien « de contagieux, ni pour le poëte qui le « feint, ni pour l'acteur qui s'exerce à le « rendre. »

J. J. Rousseau n'a fait aucune réponse à cette nuée d'écrits qui ont paru contre sa Lettre sur les spectacles.

GENEVE,

OU

DESCRIPTION ABRÉGÉE

DU GOUVERNEMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE,

TIRÉE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

GENEVE,

OU

DESCRIPTION ABRÉGÉE

DU

GOUVERNEMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE,

Tirée de l'Encyclopédie (*).

La ville de Geneve est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, et qu'on appeloit

(*) L'article Geneve de l'Encyclopédie ayant été l'occasion de la lettre de J. J. Rousseau à M. d'Alembert, on a cru devoir remettre cet article sous les yeux du lecteur.

Rousseau n'ignoroit pas que c'étoit pour faire sa cour à Voltaire que d'Alembert avoit proposé l'établissement d'un spectacle à Geneve; il étoit même persuadé que ce grand poëte n'avoit pas dédaigné de revoir et de retoucher une partie de cet article. (G. B.)

autrefois *lac Léman*. La situation en est très agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du lac, et à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil, dans les beaux jours. Le port de Geneve sur le lac, avec des jetées, ses barques, ses marchés, et sa position entre la France, l'Italie et l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche et commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices et des promenades agréables; les rues sont éclairées la nuit, et on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long et de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer, qui a ses tempêtes, et qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules César parle de Geneve comme d'une ville des Allobroges, alors province romai-

ne : il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un siege épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du Ve. siecle, l'empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés, en 534, par les rois francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du IXe. siecle, alla combattre les rois des Lombards, et délivrer le pape (qui l'en récompensa bien par la couronne impériale), ce prince passa à Geneve, et en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'empire germanique, et Conrad y vint prendre la couronne impériale en 1034. Mais les empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très importantes, que leur susciterent les papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le joug, et devint une ville impériale, qui eut son évêque pour prince, ou plutôt pour seigneur, car l'autorité de l'évêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit

dès lors exprimoient cette constitution mixte ; c'étoit une aigle impériale d'un côté, et de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'église, avec cette devise, *Post tenebras lux*. La ville de Geneve a conservé ces armes après avoir renoncé à l'église romaine : elle n'a plus de commun avec la papauté que les clefs qu'elle porte dans son écusson ; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé avec une espece de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome : elle a pensé apparemment que la devise *Post tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les ducs de Savoie, voisins de Geneve, appuyés quelquefois par les évêques, firent insensiblement et à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette ville ; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg et de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le conseil des CC. fut éta-

bli. Les opinions de Luther et de Zuingle commençoient à s'introduire : Berne les avoit adoptées ; Geneve les goûtoit ; elle les admit enfin en 1535 : la papauté fut abolie ; et l'évêque, qui prend toujours le titre d'*évêque de Geneve*, sans y avoir plus de jurisdiction que l'évêque de Babylone n'en a dans son diocese, est résidant à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de Geneve une inscription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le pape y est appelé l'*antechrist*. Cette expression, que le fanatisme de la liberté et de la nouveauté s'est permise dans un siecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux et grossier une inscription plus vraie, plus noble et plus simple. Pour les catholiques le pape est le chef de la véritable église ; pour les protestans sages et modérés c'est un souverain qu'ils respectent comme prince sans lui obéir : mais,

dans un siecle tel que le nôtre, il n'est plus l'antechrist pour personne.

Geneve, pour défendre sa liberté contre les entreprises des ducs de Savoie et de ses évêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, et sur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel, et aux trésors de Philippe II, prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté et la superstition, assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV, qui avoit secouru Geneve de trois cents soldats, eut bientôt après besoin lui-même de son secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la ligue et dans d'autres occasions : de là sont venus les privileges dont les Genevois jouissent en France comme les Suisses.

Ces peuples, voulant donner de la célébrité à leur ville, y appelerent Calvin, qui jouissoit avec justice d'une grande réputation; homme de lettres du premier ordre, écrivant en latin aussi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, et en françois

françois avec une pureté singuliere pour son temps : cette pureté, que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siecle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui, par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires et de leurs contemporains. Calvin, jurisconsulte habile et théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa, de concert avec les magistrats, un recueil de lois civiles et ecclésiastiques, qui fut approuvé, en 1543, par le peuple, et qui est devenu le code fondamental de la république. Le superflu des biens ecclésiastiques, qui servoit, avant la réforme, à nourrir le luxe des évêques et de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un college et d'une académie : mais les guerres que Geneve eut à soutenir pendant près de soixante ans empêcherent les arts et le commerce d'y fleurir autant que les sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le duc de Savoie a été l'époque de la tranquillité

de cette république. Les Genevois repousserent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise; et, pour dégoûter le duc de Savoie d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singuliere et nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe ; et, eût-elle été pratiquée dès lors par les grands états, elle est trop préjudiciable aux petits pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le duc Charles Emmanuel, se voyant repoussé et ses généraux pendus, renonça à s'emparer de Geneve. Son exemple servit de leçon à ses successeurs; et, depuis ce temps, cette ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir et de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont, de temps en temps, altéré légèrement la tranquillité de la république : mais tout a été heureusement pacifié par la mé-

diation de la France et des cantons confédérés ; et la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France, en 1749, l'autre avec le roi de Sardaigne, en 1754.

C'est une chose très singuliere, qu'une ville qui compte à peine 24,000 ames, et dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un état souverain et une des villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté et par son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir; les évènemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle, dont elle jouit sans y prendre part; attachée aux François par ses alliances et par son commerce, aux Anglois par son commerce et par la religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres), et juge tous les souverains de l'Europe,

sans les flatter, sans les blesser, et sans les craindre.

La ville est bien fortifiée, sur-tout du côté du prince qu'elle redoute le plus, du roi de Sardaigne. Du côté de la France elle est presque ouverte et sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre; les arsenaux et les magasins sont bien fournis; chaque citoyen y est soldat, comme en Suisse et dans l'ancienne Rome. On permet aux Genevois de servir dans les troupes étrangeres; mais l'état ne fournit à aucune puissance des compagnies avouées, et ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville soit riche, l'état est pauvre, par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'état ne va pas à cinq cents mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré suffit à tout, et produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans Geneve quatre ordres

de personnes : les *citoyens*, qui sont fils de bourgeois et nés dans la ville; eux seuls peuvent parvenir à la magistrature : les *bourgeois*, qui sont fils de bourgeois ou de citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui, étant étrangers, ont acquis le droit de bourgeoisie, que le magistrat peut conférer; ils peuvent être du conseil général, et même du grand conseil appelé *des deux-cents*. Les *habitans* sont des étrangers, qui ont permission du magistrat de demeurer dans la ville, et qui n'y font rien autre chose. Enfin les *natifs* sont les fils des habitans; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils sont exclus du gouvernement.

A la tête de la république sont quatre syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, et ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux syndics est joint le petit conseil, composé de vingt conseillers, d'un trésorier et de deux secrétaires d'état, et un autre corps qu'on appelle *de la justice*. Les affaires journalieres et qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux corps.

Le grand conseil est composé de deux cents cinquante citoyens ou bourgeois ; il est juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du petit conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au conseil général. Ce conseil général embrasse le corps entier des citoyens et des bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, et ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre et de la paix, les alliances, les impôts, et l'élection des principaux magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre et de décence, quoique le nombre des votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit, par ce détail, que le gouvernement de Geneve a tous les avantages et aucun des inconvéniens de la démocratie ; tout est sous la direction des syndics, tout émane du petit conseil pour la délibération, et tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de Geneve ait pris pour modele cette loi si sage du

gouvernement des anciens Germains : *De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes; ita tamen ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud principes praetractentur.* Tacite, *de Mor. German.*

Le droit civil de Geneve est presque tout tiré du droit romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans, et de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi* celle qui exclut des charges de la république les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort, et à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique ; ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble : mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas

d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question, déja abolie dans plusieurs états, et qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à Geneve; on ne la donne qu'à des criminels déja condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, et se faire assister de ses parens, et d'un avocat pour plaider sa cause devant les juges à huis ouverts. Les sentences criminelles se rendent dans la place publique par les syndics avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à Geneve de dignité héréditaire; le fils d'un premier magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges; les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité; ils ne peuvent tenter que des ames no-

bles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les avocats même, et par les juges.

Des lois somptuaires défendent l'usage des pierreries et de la dorure, limitent la dépense des funérailles, et obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces lois, qu'on regarderoit en France comme trop séveres et presque comme barbares et inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, et qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux; Geneve est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à Geneve de comédie : ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois séveres et bien exécutées sur la conduite des comédiens? Par ce moyen Geneve auroit des spectacles et des mœurs, et jouiroit de l'avantage des uns et des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, et leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très difficile d'acquérir sans ce secours. La littérature en profiteroit, sans que le libertinage fît des progrès; et Geneve réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une république si sage et si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès

et au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au déréglement que nous leur reprochons: ils cherchent à se dédommager par les plaisirs de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs est doublement respectable, mais à peine lui en sait-on quelque gré. Le traitant qui insulte à l'indigence publique et qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe et qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non seulement soufferts à Geneve, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, et même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, et ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe; plusieurs personnes pleines de goût et de disposition pour le théâtre, et qui craignent de se

déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à Geneve pour cultiver, non seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable et si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie et de la liberté ; et les étrangers ne seroient plus surpris de voir que, dans une ville où les spectacles décens et réguliers sont défendus, on permette des farces grossieres et sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-peu l'exemple des comédiens de Geneve, la régularité de leur conduite, et la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux comédiens des autres nations, et de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur et même d'inconséquence ; on ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le gouvernement, et de l'autre un objet d'anathême ; nos prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, et nos bourgeois de les re-

garder avec mépris ; et une petite république auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une université qu'on appelle académie, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les professeurs peuvent devenir magistrats, et plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation et la célébrité de l'académie. Depuis quelques années on a établi aussi une école de dessin. Les avocats, les notaires, les médecins, forment des corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics ; et tous les corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages et leurs chefs d'œuvre.

La bibliotheque publique est bien assortie ; elle contient vingt-six mille volumes, et un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens ; ainsi chacun lit et s'éclaire : aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à Geneve que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-

être les Genevois et nos politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, Geneve a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, et qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, et tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les sciences et presque tous les arts ont été si bien cultivés à Geneve, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans et des artistes en tout genre que cette ville a produits depuis deux siecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces républicains les mêmes marques d'estime et de considération qu'il a reçues de plusieurs monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à Geneve est celle de l'horlogerie; elle occupe plus

de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquieme partie des citoyens. Les autres arts n'y sont pas négligés, entre autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de soin et de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très souvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les hôpitaux ne sont point à Geneve, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades et infirmes; on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions, qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer et sans renoncer à leur travail. Les hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la religion de Geneve; c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail:

mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens, et non controversistes. Nos articles de théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, et raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La constitution ecclésiastique de Geneve est purement presbytérienne ; point d'évêques, encore moins de chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'épiscopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des pasteurs moins riches et moins importans que des évêques convenoient mieux à une petite république.

Les ministres sont ou pasteurs, comme nos curés, ou postulans, comme nos prêtres sans bénéfice. Le revenu des pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, sans aucun casuel ; c'est l'état qui le donne, car l'église n'a rien. Les ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens, qui sont très rigides quant à la science et quant aux mœurs, et dont il seroit

seroit à souhaiter que la plupart de nos églises catholiques suivissent l'exemple.

Les ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple police, qui se fait sans appareil : on croit à Geneve qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetiere assez éloigné de la ville ; usage qui devroit être suivi par-tout.

Le clergé de Geneve a des mœurs exemplaires : les ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, disputer entre eux avec aigreur sur des matieres inintelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la religion. Plusieurs ne croient plus la divinité de Jésus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, et pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité et à la modération de leur patriarche, ils n'entreprennent point de le justi-

lier; ils avouent que Calvin fit une action très blâmable, et ils se contentent (si c'est un catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S^t.-Barthélemi, que tout bon François desireroit effacer de notre histoire avec son sang, et ce supplice de Jean Hus, que les catholiques mêmes, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité et la bonne foi furent également violées, et qui doit couvrir la mémoire de l'empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

« Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un « petit exemple du progrès de la raison « humaine, qu'on ait imprimé à Geneve « avec l'approbation publique (dans l'Essai « sur l'histoire universelle du même au- « teur), que Calvin avoit une ame atroce « aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meur- « tre de Servet paroît aujourd'hui abomi- « nable ». Nous croyons que les éloges dus à cette noble liberté de penser et d'écrire sont à partager également entre l'auteur, son siecle et Geneve. Combien de pays où la philosophie n'a pas fait moins de pro-

grès, mais où la vérité est encore captive, où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence, où même trop d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés, qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté !

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de Geneve; ce seroit, selon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Être, plein de bonté et de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens. Ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'écriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les livres saints tout ce qui paroît blesser l'humanité et la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps : ainsi le purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des protestans d'avec l'église romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entre eux admettent après

la mort : nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs pasteurs de Genevé n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres*, et s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi, quand on les presse sur la nécessité de la révélation, ce dogme si essentiel du christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux. En cela, s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un clergé qui pense ainsi doit être tolérant, et l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les ministres des autres églises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de Geneve, qu'il y a peu de pays où les théologiens et les ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais, en récompense, comme l'intolérance et la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins

à Geneve qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jésus-Christ et pour les écritures est peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de Geneve.

Les ecclésiastiques font encore mieux à Geneve que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux lois. Le consistoire établi pour veiller sur les mœurs n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du sacerdoce et de l'empire, qui, dans des siecles d'ignorance, a ébranlé la couronne de tant d'empereurs, et qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siecles plus éclairés, n'est point connue à Geneve ; le clergé n'y fait rien sans l'approbation des magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images, point de luminaires, point d'ornemens

dans les églises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux et des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, et de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une maniere frappante et agréable les principaux évènemens de la religion ? Les arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le lecteur doit le sentir, dans les principes des pasteurs genevois, et non dans ceux de l'église catholique.

Le service divin renferme deux choses ; les prédications et le chant. Les prédications se bornent presque uniquement à la morale, et n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût, et les vers français qu'on chante plus mauvais encore. Il faut espérer que Geneve se réformera sur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la cathédrale, et peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur lan-

gage et en meilleure musique. Du reste la vérité nous oblige de dire que l'Être suprême est honoré à Geneve avec une décence et un recueillement qu'on ne remarque point dans nos églises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes monarchies; mais, aux yeux du philosophe, la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands empires; et ce n'est peut-être que dans les petits états qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

O fortunatos nimium, sua si bona norint!

NOTE

Relative à la page 31 , *où Jean-Jacques fait mention de la* déclaration publique des ministres de Geneve.

Dans cette déclaration, les ministres de Geneve se défendent d'une maniere un peu entortillée des opinions que leur prête d'Alembert.

Ils déclarent que leur *grand principe* et leur *profession constante* est de tenir « la doctrine des « saints prophetes et apôtres, contenue dans les « livres de l'ancien et du nouveau testament, pour « une doctrine divinement inspirée, seule regle « infaillible et parfaite de la foi et des mœurs. »

Ils assurent qu'ils croient encore à l'*éternité des peines*, *au paradis et à l'enfer*, *à la nécessité de la révélation*, *à la divinité de Jésus-Christ*, *à l'œuvre de la rédemption ;* qu'ils font un usage continuel *du symbole des apôtres ;* qu'ils ne vont pas jusqu'à *rejeter tout ce qui s'appelle mystere*, et qu'en prêchant la morale, *ils n'insistent pas moins sur le dogme.*

A la vérité, ils cultivent la philosophie, « mais « non cette philosophie licencieuse et sophistique « dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. »

Ils se fâchent de ce que l'on a dit « que parmi « eux la religion étoit presque réduite à l'adora- « tion d'un seul Dieu ». Ils se récrient contre une

pareille imputation, et craignent qu'on ne les confonde avec les *déistes*, etc.

Il y a lieu de croire que si Rousseau eût vu cette déclaration, il se fût moins applaudi dans sa lettre d'avoir pris la défense de ces messieurs; et, par la suite, il n'eut pas lieu de se louer infiniment de l'avoir fait. Les prêtres de Geneve l'ont plus persécuté que n'ont fait ceux de Paris.

Au reste, nous n'avons pas cru que l'écrit de ces ministres méritât d'être imprimé dans cette collection. Qu'importe leur *déclaration publique?* ce sont leurs sentimens secrets qu'il seroit curieux de connoître. (G. B.)

Fin du seizieme volume.

TABLE
DES
PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

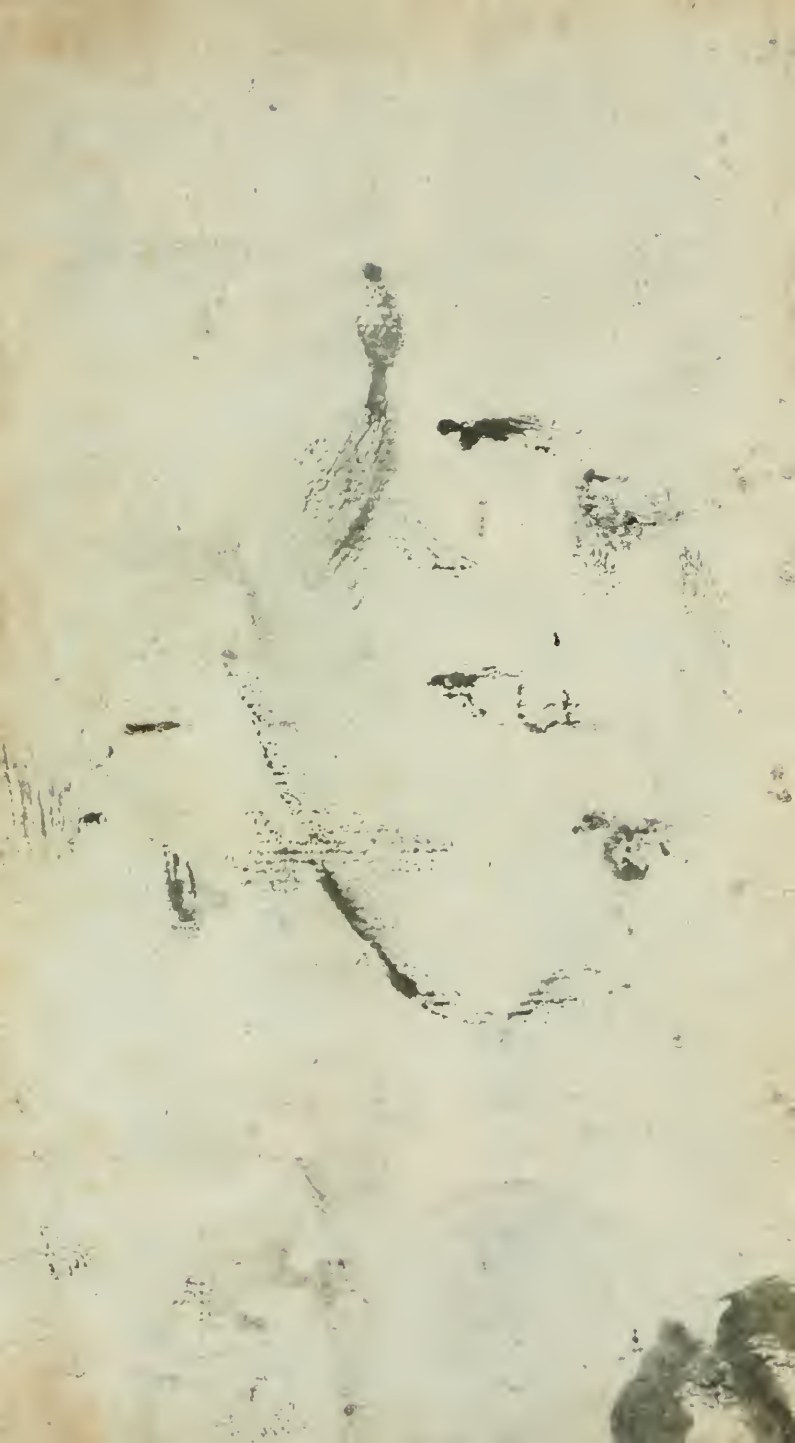
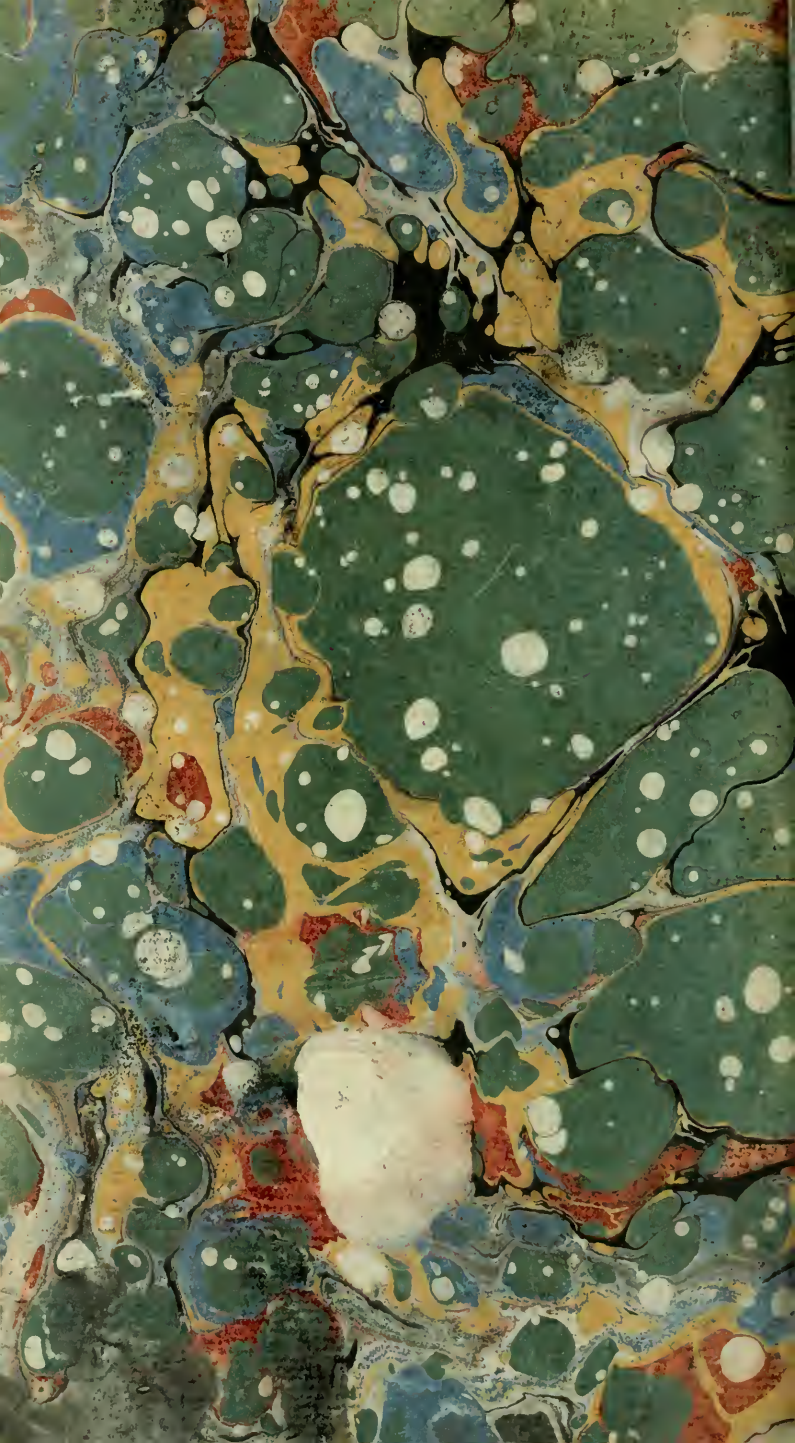
JEAN-JACQUES ROUSSEAU, citoyen de Geneve, à M. d'Alembert, de l'académie françoise, de l'académie royale des sciences de Paris, etc. sur son article GENEVE, dans le VIIe. volume de l'Encyclopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville, *page* 7

Réponse à une lettre anonyme dont le contenu se trouve en caractere italique dans cette réponse, 286

De l'imitation théâtrale, essai tiré des dialogues de Platon, 296

Réponse de M. d'Alembert à J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, *page* 333

Des autres écrits publiés à l'occasion de la lettre de J. J. Rousseau à M. d'Alembert, 407

Geneve, ou description du gouvernement de cette république, tirée de l'Encyclopédie, 445

Fin de la table du seizieme volume.